PALLI

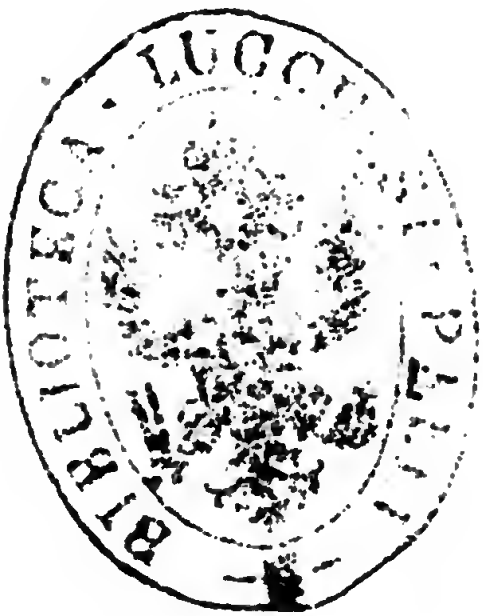
F 1 15 I 21

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 19
PLUTEO I
N.° CATENA 21

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

ŒUVRES
DE
VADÉ.

Bibliothèque Nationale
MAPOM
II N.A

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

JEAN JOSEPH VADÉ

Né à Ham en Janvier 1720.

Mort à Paris le 4 Juillet 1767.

VIE
DE VADÉ.

JEAN-JOSEPH VADÉ, né à Ham, en Picardie, au mois de Janvier 1720, fut amené dès l'âge de cinq ans à Paris, par son pere, qui étoit dans le commerce, et qui crut devoir préférer la Capitale à la Province.

C'étoit bien aussi le lieu qui convenoit le plus à VADÉ; mais non pas celui qu'il lui auroit été le plus utile d'habiter pendant sa jeunesse, car son extrême dissipation, sans cesse alimentée dans cette grande Ville, par tant d'objets différens qui se succedent si rapidement, ne lui permit pas de se livrer à aucune étude suivie. Il eut pourtant de bonne-heure le goût des Lettres; mais il ne put apprendre le latin, et ce ne fut que dans la lecture de nos bons Auteurs qu'il s'instruisit des principes et des regles de l'Art d'écrire, dont il s'occupa depuis.

Naturellement gai et spirituel, il s'acquit des protecteurs ; et il eut à peine atteint dix-neuf ans, qu'on le fit Contrôleur du vingtieme, à Soissons et à Laon. Il exerça cette place quatre années, et alla ensuite en passer une à Rouen, où on le transféra. Mais quoiqu'il se fit aimer par-tout où il falloit qu'il demeurât, et qu'avec son caractere il pût en tous lieux trouver de l'agrément, il aspiroit à se fixer à Paris. Les amis qu'il s'y étoit faits ne le desiroient pas moins, et ils y obtinrent pour lui un emploi dans les Bureaux du vingtieme. Il fut attaché aussi, pendant deux ans, au Duc d'Agénois, en qualité de Secrétaire.

Son état en quelque sorte assuré d'une maniere solide, il voulut remplir ses loisirs selon son goût, et il se fit un genre particulier de compositions, dont il alla étudier les modeles dans la Nature même. Ce fut aux guinguettes, aux halles, sur les bords de la riviere, qu'il puisa la gaîté et la naïveté qu'il répandit dans tous ses écrits, avec une vérité dont personne n'avoit approché avant lui, et que personne n'a atteint depuis, et c'est à juste titre qu'on l'a appellé le

Téniers de la Poésie. Ses Pieces de Théatre, son Poëme de *La Pipe Cassée*, ses Bouquets poissards, ses Contes, ses Chansons, presque tous ses Ouvrages sont, chacun à part, un tableau dont le mérite de la ressemblance parfaite des objets imités, est et sera toujours précieux aux Amateurs des Arts, inventés pour reproduire la Nature.

Il travailloit avec une extrême facilité, quelque fût la gêne imposée par les divers sujets qu'il avoit à traiter. Pour en avoir une idée, il suffit de savoir que dans une société où il étoit à la campagne, on lui demanda un soir, lorsque chacun se retiroit, un petit Roman, dont on exigea que le Héros soit brûlé, noyé, qu'il ait la galle, qu'il soit pendu, et qu'ensuite il épousât sa maîtresse, laquelle devoit avant être enragée, passer par les baguettes et se jetter par les fenêtres. VADÉ remplit toutes ces conditions jusqu'au lendemain matin, et fit voir une historiette très-plaisante, bien conduite et très-bien écrite, sous le titre des *Amans constans jusqu'au trépas.* On trouve dans ses Opuscules, publiés après sa mort, des Epîtres, des Fables, qui

font autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit, et qui ne seroient pas désavoués par nos meilleurs Écrivains ; mais ce qui a fait sa réputation, ce sont ses Opéra-Comiques, ses Parodies, sa *Pipe cassée*, ses *Bouquets poissards* et ses *Lettres de la Grenouilliere ;* tous Ouvrages d'un genre vraiment original et piquant.

Il avoit un talent étonnant pour jouer les principaux personnages de ses Pieces, particuliérement les rôles poissards et grivois : aussi le trouvoit-on fort agréable en société, où il étoit recherché avec empressement.

Voici le portrait qu'en fait l'Éditeur de ses Œuvres, Paris, 4 volumes *in*-8°., 1758. « Vadé avoit une belle ame : il étoit doux, poli, plein d'honneur et de probité, généreux, franc, peu prévenu en sa faveur, exempt de jalousie, incapable de nuire, aimant à obliger ; et, malgré la médiocrité de sa fortune, il a plus d'une fois rendu à sa famille et à ses amis de ces services essentiels que souvent on ne trouve pas chez des gens qui sont le plus en état de les rendre. Il avoit encore une qualité qui le caractérisoit, c'étoit son attachement pour le Roi :

il cherchoit placer par-tout l'éloge de ce Monarque ; et, comme il ne suivoit en cela que l'impulsion de son cœur, il le plaçoit toujours heureusement et naturellement. Il n'étoit ni adulateur, ni courtisan : il écrivoit ce qu'il pensoit et comme il le pensoit ; aussi ses hommages au Roi portent-ils un caractere de vérité et d'effusion de cœur qui les rend respectables, malgré le ton gai qui les accompagne. »

Il jouissoit de ses succès, lorsqu'il se trouva, tout-à-coup, attaqué d'une rétention d'urine, qui lui forma un abscès dans la vessie, et pour lequel il fallut lui faire une opération aussi dangereuse que douloureuse. Il la soutint avec courage, et, pendant quelques jours, ont eut lieu d'espérer qu'elle auroit d'heureuses suites ; mais il lui survint une hémorragie considérable, qui s'arrêta pourtant un jour, et qui ayant repris avec plus de violence le lendemain, 4 Juillet 1757, l'enleva aux Lettres et à ses amis, à l'âge de trente-sept ans et demi. Il fut enterré à Saint-Germain-Lauxerrois.

On a mis au bas de son portrait, gravé par Fiquet, d'après le tableau de Richard, et qui

a servi de modele à celui que nous donnons ici ; ces quatre vers qui le caractérisent fort bien, mais dont on ne connoît pas l'Auteur :

« Bon citoyen, ami fidele,
» Plaisant sans fiel et galant sans fadeur,
» Il n'eut de maître que son cœur ;
» La Nature fut son modele. »

CATALOGUE
DES PIECES
DE VADÉ.

LES visites du jour de l'An, Comédie en un acte, en vers; représentée par les Comédiens François, le 3 Janvier 1749 : non imprimée.

Cette Comédie n'eut qu'une seule représentation. On n'en connoît point le fonds; mais elle étoit vraisemblablement composée de Scenes épisodiques et sans liaison, qui forment ce qu'on appelle une *Piece à tiroir.* » Le ton en déplut dès les premieres Scenes, et la Piece étoit tombée avant qu'elle fût achevee, dit le Chevalier de Mouhy, dans son Abregé de l'Histoire du Theâtre François, tome premier, page 493.

La Fileuse, Parodie de l'Opéra d'*Omphale*, en un acte, en vaudevilles; représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 8 Mars 1752; imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les

Œuvres de l'Auteur, chez la veuve Duchêne, à Paris, en 1775, *in*-8°.

Matamor, Brigadier de Maréchaussée, vient de débarasser la Fermiere Babet, jeune veuve, de quelques Maraudeurs qui pilloient sa Ferme. Il veut s'en faire un titre, pour devenir son second époux; mais elle ne peut avoir pour lui que de la reconnoissance, parce qu'elle aime le Berger Daphnis; cependant elle permet à Matamor de l'aller voir à la veillée du Village, où Daphnis se rencontre. La vieille Sorciere Maigréchine, qui aime Matamor, et ne peut s'en faire aimer, s'y trouve aussi. Elle fait grand tapage en voyant que son perfide lui préfere Babet; mais elle se dédommage de ce chagrin, par le plaisir d'apprendre à Matamor que Daphnis lui est également préféré par Babet. Matamor, furieux d'abord contre Daphnis, qui est son ami, et qu'il voit le trahir ainsi, après y avoir bien pensé, n'imagine pas de moyen de le mieux punir, que de lui laisser épouser Babet; mais il n'en refuse pas moins constamment Maigréchine, dans la crainte, dit-il, d'avoir avec elle le Diable pour rival.

* Le Poirier, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 7 Août 1752; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Bouquet du Roi, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 24 Août 1752; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

L'Amour, Zéphyr, Flore, Neptune, Vénus, Mars, Bacchus et Pomone, se réunissent pour fêter Louis XV, et chanter des couplets à sa louange.

Cette Piece n'eut point de succès. Vadé y avoit eu fort peu de part, à ce que nous apprenons par un *Avis* qui fut distribué au Public, lorsque l'Edition de cet Ouvrage parut, et que rapportent les freres Parfaict, dans le supplément à leur Dictionnaire des Theâtres, tome septieme, page 411.

« Le Public est averti que c'est par distraction que M. Vadé a fait imprimer de son chef, et pour son compte, *Le Bouquet du Roi*, Opéra-Comique nouveau, représenté la premiere fois le 24 Août 1752, n'y ayant de lui, dans ce petit Ouvrage, que les deux Scenes de Neptune et de Mars, dans la derniere desquelles on a lieu d'admirer le méchanisme des rimes, et la patience de l'Auteur. Quant au surplus du *Bouquet*, qui ne lui appartient en rien, c'est le fruit de l'oisiveté de quelques esprits gais, qui n'ont eu en vue que de faire plaisir au Directeur, (Monet, alors chargé de la direction de l'Opera-Comique) sans aspirer à la gloire d'être nommes, ni imprimés. »

Bonnet et Ponteau avoient donné ensemble, en

1730, à la même époque, un Opéra-Comique, sous le même titre, et qui avoit le même objet; mais avec plus de succès.

* Le Suffisant, Opéra-Comique, en un acte, en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 11 Mars 1753; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Rien, Parodie en un acte, en prose et en vaudevilles, des Parodies de l'Opéra de *Titon et l'Aurore*, (*Raton et Rosette*, et *Totinet*); représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Opéra-Comique, le 10 Avril 1753; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

Raton et *Totinet* se reprennent mutuellement de leurs défauts. Le premier trouve trop de folie dans son rival; celui-ci accuse *Raton* de trop de langueur. *Raton* lui reproche encore d'avoir plusieurs peres. *Totinet* prétend que le pere de *Raton* auroit pu faire un plus bel enfant. *Momus* est pris pour juge entr'eux; et il les met d'accord, sans les flatter ni l'un, ni l'autre.

« Vadé, Auteur de ce jugement, s'est traité beaucoup trop favorablement lui-même, et ne s'est rendu justice que dans le titre de sa Piece, » dit l'Historien du Théatre de l'Opéra-Comique, tome second, page 449.

* Les

* Les Troqueurs, Intermede, en un acte, mis en Musique par M. Dauvergne; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 30 Juillet 1753; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

* Le Trompeur trompé, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 18 Février 1754; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Il étoit tems, Parodie en vaudevilles de l'acte d'*Ixion* du Ballet des *Elémens*; représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 28 Juin 1754, imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Madame de Fierville a fait confidence à l'Ecuyer de son époux, qu'elle a le chagrin d'être délaissée par M. de Fierville, qui lui prefere une maîtresse, et elle le charge d'en faire la recherche. L'Ecuyer, voulant profiter de la situation, propose à Madame de Fierville de se venger, et lui fait des propositions qu'elle rejette d'abord, avec indignation. Il insiste : elle commence à

l'écouter; mais le mari paroît, et c'est ce qui a fait intituler la Piece, *il étoit tems.*

La nouvelle Bastienne, Opéra-Comique, en un acte, en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 17 Septembre 1754; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece, que Vadé fit en société avec M. Anseaume, est une contre-Parodie du *Devin de Village*, et de *Bastien et Bastienne*.

M. Barbarin, Seigneur du Village où demeure Bastienne, se sent du goût pour elle; mais elle aime Bastien; et M. Barbarin a beau le faire enfermer, et employer auprès d'elle tous les moyens possibles pour en être écouté, il n'obtient rien. Enfin, sollicité par tout le Village et par le Bailli, parrain de Bastien, M. Barbarin renonce à Bastienne, qui est unie à son Amant.

La Fontaine de Jouvence, Ballet en un acte, mêlé de chants; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 17 Septembre 1754, à la suite de la nouvelle Bastienne; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

La composition de ce Ballet, qui eut beaucoup de succès, est de M. Noverre. Vadé ne fit que les paroles qui se chantent.

Hébé distribue l'eau de la Fontaine qui a la vertu de rajeunir. Des vieillards de toutes les Nations viennent en boire et éprouvent ses merveilleux effets, qu'ils célébrent par leurs chants et leurs danses.

Les Troyennes de Champagne, en un acte, en prose et en vaudevilles, Parodie de la Tragédie des *Troyennes*, et représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le premier Février 1755; imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1760, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Brusquefeu, Tapinois, Bonaccord, Lieutenans de l'Armée d'Attila, Roi des Huns, et qui est venu faire le Siége de Troye en Champagne, se sont emparés de Nitouche, Clairette et Doucette, toutes trois filles de la Bourgeoise Madame Fertille, et veulent en faire leurs femmes; mais elles s'y refusent tant qu'elles peuvent. Nitouche a perdu son mari dans le combat: il lui en reste un fils, nommé Castagnette, que les Assiégeans font demander par Finus. Pour soustraire cet enfant aux recherches de Finus, on le cache dans un tonneau. Les vainqueurs, qui aiment le vin de Champagne, vont pour percer le tonneau, Nitouche se jette au-devant; ce qui persuade à Finus qu'il recele autre chose que du vin; il le défonce, et apperçoit l'enfant, pour sauver les jours duquel les femmes se donnent aux vainqueurs.

* Jérôme et Fanchonnette, Pastorale de la

Grenouilliere, en un acte, en vaudevilles, Parodie, en style poissard, de l'Opéra Languedocien de *Daphnis et Alcimadure*, et représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 18 Février 1755; imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Confident heureux, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 31 Juillet 1755; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

M. Pillart, Receveur des Tailles, est devenu amoureux de la jeune Corinne, Bergere, qui aime le Berger Myrtil, et en est aimée, et il charge celui-ci de ses intérêts, auprès de Corinne; Myrtil ne manque pas de parler pour lui-même, plutôt que pour son rival. Madame Simon, mere de Corine, veut qu'elle épouse M. Pillart, et prétend épouser Myrtil. Elle ne se doute pas qu'il aime sa fille: elle croit que c'est Lubin, amant de Lisette, qui empêche Corinne d'accepter M. Pillart; et elle en fait des reproches à Lubin, qui n'y pensoit nullement; mais qui enfin, se croyant aimé de Corinne, abandonne Lisette. Il charge aussi Myrtil d'être son inrerprete, et d'offrir ses vœux à Corinne; mais Myrtil s'acquitte de cette seconde commission, comme de la premiere.

M. Pillart et Madame Simon découvrent tout. Ils se résignent et consentent au mariage de Corinne avec Myrtil M. Pillart donne même une partie de son bien à Myrtil; et Lubin est puni de son inconstance, car il veut retourner à Lisette, qui le refuse.

Folette, ou l'Enfant gâté, Parodie en un acte, en vaudevilles, de l'Opéra du *Carnaval et la Folie*; représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 6 Septembre 1755; imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Roger-Bontems aime Folette, fille de M. Richard, homme de fortune, et de Jeannette sa femme. Mais le caractere de Folette est si capricieux que plus Roger-Bontems la presse de le rendre heureux, en l'épousant, plus elle se plaît à différer. Il feint de la vouloir quitter; et Plaisantin, un des amis de Roger-Bontems, la persuade qu'il a tout-à-fait renoncé à elle et à l'amour, et qu'il veut faire ses uniques plaisirs de la table. Le pere et la mere de Folette lui tiennent le même discours; et, par contrariété, elle se décide à épouser Roger-Bontems, qui se hâte de profiter de cette heureuse disposition.

* Nicaise, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 7 Février 1756; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

* Les Raccoleurs, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles ; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 11 Mars 1756 ; imprimé dans les Œuvres de l'Auteur.

L'Impromptu du cœur, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles, à l'occasion de la convalescence du Roi, et représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 8 Février 1757 ; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Damon et Léonore étoient près d'être unis ; mais M. Scrupule, oncle de Léonore, a suspendu leur mariage pendant la maladie du Roi. Ils apprennent son rétablissement, et célebrent leur noce avec les réjouissances publiques, auxquelles l'Auteur fait trouver quelques personnages de ses autres Pieces, tels que Jérôme de la Grenouillere, Nicaise, &c. Cet Opéra-Comique, qui est fort gai, eut du succès ; mais il le dut, sans doute, en partie, à l'heureuse circonstance qui l'avoit fait naître.

Le Mauvais plaisant, ou le Drôle de Corps, Opéra-Comique, en un acte, en prose et en vaudevilles ; représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 17 Août 1757 ; imprimé à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Plaisantin, le drôle de corps, est un faiseur de calembourgs, qui a su s'introduire chez M. Grossel, riche Bourgeois, dans le dessein d'épouser sa niece, Sophie, fille de Céphise. Il a pour rival Léandre, homme raisonnable, auquel Céphise s'intéresse, et que Sophie estime; mais Plaisantin l'amuse avec sa grosse gaîté, et il est appuyé par Grossel, de sorte qu'elle est quelque tems embarrassée sur son choix. Grossel se trouve pour un moment dans une situation fâcheuse, de laquelle il espere que Plaisantin le tirera : il s'agit d'une obligation de vingt mille écus, qu'il doit acquitter sur l'heure, et il manque de fonds. Le créancier, M. Pressant, vient; il menace de faire valoir ses droits avec rigueur. Plaisantin le paye en jeux de mots, et Léandre acquitte l'obligation, et la retire. Grossel est détrompé sur le compte du drôle de corps, et il unit Léandre à sa niece, en lui assurant tout son bien.

* La Veuve indécise, Opéra Comique, en un acte en prose, mêlée d'Ariettes, composées par M. Duni, Parodie de l'acte de *La Veuve coquette*, de l'Opéra des *Fêtes de Thalie*, et représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Laurent, le 24 Septembre 1759; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur.

* La Canadienne, Comédie en un acte, en vers; imprimée à La Haye, chez Pierre Gosse le jeune, en 1761, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Vadé a fait aussi cinq complimens de clôture de Théatre, pour les Foires Saint-Germain et Saint-Laurent ; deux en 1755, deux en 1756, et un en 1757. Ce sont des couplets, chantés par les Acteurs de l'Opéra-Comique, sous leurs noms personnels, et liés par un dialogue de prose pour témoigner au Public le regret de le quitter à la fin d'une Foire, et le desir de le revoir à la Foire prochaine.

Les freres Parfaict, dans le supplément à leur Dictionnaire des Théatres de Paris, tome septieme, page 395, prétendent que Vadé eut part, avec MM. Anseaume, Hautemer et autres Auteurs qui ne se sont pas nommés, à la Piece intitulée, *Bertholde à la Ville*, Parodie en un acte, en prose, mêlée d'Ariettes, de l'Opéra de *Bertholde à la Cour*, et représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, le 9 Mars 1754 ; mais de tous ceux qui ont écrit sur l'Art Dramatique, les freres Parfaict sont les seuls de cette opinion : des Boulmiers même, dans son Histoire de l'Opéra-Comique, tome second, p. 215, attribue cette Piece à M. Anseaume seul.

LE POIRIER,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DU POIRIER.

LUBIN, riche Fermier d'un Village des bords de la Seine, est amoureux de Claudine, pupille de Thomas; et, pour être plus à portée de la voir, et de lui déclarer son amour, il est entré, sous le nom de Pierrot, au service du Tuteur, qui se dispose à épouser Claudine. Lubin est reconnu par le Pêcheur Blaise, qui apporte du poisson pour la noce, et qui, instruit de son amour, lui conseille d'enlever Claudine et de la conduire chez le Seigneur d'un Village voisin, M. de Bonsecours, lequel étant en procès avec Thomas, protégera contre lui les deux Amans. Lubin se déclare, et est favorablement écouté de Claudine, qui n'aime point Thomas, et qui seroit désolée d'être obligée de l'épouser. Les deux Amans sont encore inquiétés par la curiosité et l'espiéglerie de la petite Susette, sœur de Clau-

dine. Celle-ci sent redoubler ses craintes à l'approche de Thomas ; mais, pour la rassurer, Lubin lui dit qu'elle n'a qu'à paroître desirer du fruit d'un Poirier qui se trouve là, et qu'il se fait fort de les tirer tous les deux d'embarras. Cela s'exécute. A peine a-t-elle demandé des poires, que Thomas ordonne lui-même à Pierrot d'aller chercher une échelle et de lui en cueillir. Le prétendu Pierrot monte sur l'arbre, et feint de s'appercevoir que Thomas caresse Claudine. Il n'en est cependant rien, et Thomas se moque d'abord de cette vision. Lubin continue de l'assurer, si bien que Thomas, voulant l'éprouver par lui-même, monte à son tour sur le Poirier, d'où Lubin descend, et va faire précisément avec Claudine ce qu'il disoit y voir faire à Thomas. Celui-ci le voyant véritablement, l'attribue à quelqu'enchantement, et compte que cet arbre lui sera d'un bon rapport, moins par le fruit qu'il lui donnera, que par la curiosité qu'il va exciter dans les environs, et dont il pourra tirer parti. Tandis qu'il est dans ce doux penser, et qu'il est remonté une seconde fois pour tenter l'épreuve, Lubin ôte l'échelle et emmene Clau-

dine. Thomas crie au secours. Lucette et Blaise viennent se moquer de lui, et M. de Bonsecours ramene les Amans fugitifs, en menaçant de ruiner Thomas s'il ne consent à leur mariage. Le malheureux Tuteur, pris pour dupe, est obligé de céder. On lui remet l'échelle, et dès qu'il est descendu, il jure qu'il fera couper le maudit Poirier qui a si bien aidé à le tromper.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE POIRIER.

« CETTE Piece est tirée de la *Gageure des trois Commeres*, Conte de La Fontaine. Elle est assez bien intriguée, très-plaisante et très-vivement dialoguée. Les rôles épisodiques de Blaise et de Lucette sont bien attachés au fonds de la Piece, et font beaucoup de plaisir; le premier par sa gaîté, le second par sa finesse. La Piece en général a eu un plein succès, et elle le méritoit, » dit l'Auteur de l'Histoire du Théatre de l'Opéra-Comique, tome second, page 19.

M. Anseaume a fait quelques changemens au Poirier, que M. de Saint-Amant a mis en musique, et on l'a redonné de cette nouvelle maniere, au Théatre Italien, le 20 Juin 1772.

LE POIRIER,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Foire Saint-Laurent, le 7 Août 1752.

PERSONNAGES.

THOMAS, Tuteur de Claudine et de Lucette, et amoureux de Claudine.

CLAUDINE, Amante de Lubin.

LUCETTE, Sœur de Claudine.

LUBIN, sous le nom de Pierrot, Amant de Claudine.

M. DE BONSECOURS, Seigneur d'un Village voisin.

BLAISE, Pêcheur.

La Scene est dans un Village sur les bords de la Seine.

LE POIRIER,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *seul.*

SI tous les jaloux étoient au fond de la riviere, je serois moins à plaindre, et M. Thomas, au service duquel je me suis mis pour plaire à Claudine, dont il est Tuteur, auroit le tems de se noyer, avant que j'allasse le secourir.

AIR : *La petite Lise veut qu'on la conduise.*

Ce qui me chagrine,
Hélas ! c'est que Claudine
Ne peut faire un pas
Qu'avec ce vieux Thomas.
Et sa sœur Lucette,
Qui toujours la guette,
Force mon cœur
A cacher son ardeur.
Ma chere Claudine,
Si tu ne me devine,
Pierrot, en ce jour,
Mourra de son amour.

Thomas épouse demain ma maîtresse : il en est détesté ;

mais enfin il l'épouse. J'ai vainement pris le ton et l'habit d'un niais.

AIR: *Au bord d'un clair ruisseau.*

Je n'ai pu, de cet ours,
Tromper la vigilance.
Contre la défiance,
Que servent les détours?

Que je suis malheureux!

SCENE II.

PIERROT, BLAISE, *portant un panier rempli de poisson.*

BLAISE, *à part, sans voir Pierrot.*

AIR: *La la farira dondaine, gué.*

VIVE un bon luron
Que rien ne chagreine,
Qui vuide un flacon,
Sans reprendre haleine,
Bon!
La la farira dondaine,
Gué!
La la farira dondé.

PIERROT, *à part.*

C'est Blaise.

BLAISE, *à part.*

Même air.

C'est à l'hameçon
Que pêche Climene ;
J'endors le goujon,
Pour qu'alle le prenne,
Bon ! &c.

PIERROT, *à part.*

Qu'il est heureux !

BLAISE, *à part.*

Même air.

Avec les tendrons,
Qu'amour nous amene ;
Le soir je pêchons,
Au bord de la Seine,
Bon ! &c.

PIERROT, *à part.*

J'admire sa gaieté !

BLAISE, *à part.*

Même air.

D'ici le Patron
Va pêcher Claudeine :
Un pareil poisson
En vaut bien la peine,
Bon ! &c.

PIERROT, *à part.*

Hélas !

BLAISE, *à part.*

En v'là de beaux pour la noce de son festin ; mais ça li coûte cher. (*Appercevant Pierrot.*) Queuque c'est que

c'grand flandrin-là, qui a l'air d'avoir la meine triste?...
(*A Pierrot.*)
Eh! cadet! à quoi donc qu'tu rêves-là?

PIERROT.

AIR: *Morbleu! si je la tenois.*

Je songe à la différence
De votre joie à mon sort.

BLAISE.

A ton avis, ai-je tort?
Le chagrin de rien n'avance.
Pour tout bien je suis content,
J'aime, bois, ris, chante et danse;
Pour tout bien je suis content:
Tiens, partageons, mon enfant.

Eh ben! allons donc; tu ressembles à un accident comme deux gouttes d'eau. Pour t'égayer un peu, viens me montrer où demeure la maison de M. Thomas.

PIERROT.

C'est ici. Vous ne pouviez mieux vous adresser; je lui appartiens.

BLAISE.

AIR: *En mistico.*

Oh! pargué, je t'en farlicite,
En mistico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar, dar;
Car sa future a du mérite,
Et tu m'as l'air assez
Mistiñcoté,
Futé.

(*Il le prend par la main.*)

Tiens, mon ami, je m'y connois, vois-tu?....

(*Il recule deux pas en ôtant son chapeau.*)

Quoi donc! queu vision! eh! c'est vous M. Lubin, l'maître farmier du village de d'là l'iau? Il y a trois mois qu'on vous charche à coups de tambour, ni pus ni moins qu'un bijou pardu.

AIR : *Car.*

Comme vous v'là,
Quelle métamorphose!
Dans tout cela
J'avise queuque chose;
Car,
T'nez, vous n'êtes pas sans cause,
Le valet de ce vieillard.

Claudeine ne seroit-elle pas, par hasard, le surjet de tout ça?

PIERROT.

Rien de plus vrai, mon cher Blaise.

BLAISE.

Eh! mais, comment ça se gouverne-t-il?

PIERROT.

Le Tuteur est un Argus éternel, et je n'ai pu encore parler à Claudine que des yeux; mais j'ai cru entrevoir dans les siens quelque espoir.

BLAISE.

Vous n'êtes pas mal avancé!

AIR : *Je n'en dirai pas davantage.*

Faut pas s'en rapporter aux yeux,
C'est un jargon qui trompe au mieux;
Des belles c'est-là le langage :
En aiment-elles davantage ?

Non ; c'est un tournement de regard à l'occasion de leur gloire qui fait ça, et les nigauds prennent le change.

PIERROT.

Va, Claudine est trop naturelle.

AIR : *L'autre jour étant assis.*

Elle fixe mes desirs.
Mon cœur, près de cette belle,
A cent fois, par mes soupirs,
Dit ce qu'il ressent pour elle.
Je l'ai vue, à son tour,
Soupirer et se taire :
Tel est du tendre amour
Le langage sincere.

BLAISE.

C'est ben dit ; mais avec tout ça, vous ne tenez rien. Faut de la parole, M. Lubin ; faut agir, voyez-vous !

AIR : *Mon papa, toute la nuit.*

On amorce le poisson,
Pour qu'il entre dans la nasse ;
Si Claudeine entend raison....

PIERROT.

Quoi ! que veux-tu que je fasse ?

BLAISE.

Enlevez, enlevez, enlevez-la,
Dans ma barque je vous passe;
Enlevez, &c.

PIERROT.

Ah! je crains trop pour cela.

BLAISE.

Quoi donc craindre? Il n'y a pas de crainte à avoir: quand vous serez une fois cheux vous, tout sera dit; et d'un autre côté:

AIR: *Chacun à son tour.*

Le Seigneur du lieu vous estime,
A le faire il est engagé;
Votre mere étoit son intime,
Et l'avoit parfois obligé.
Il peut donc, en vous donnant retraite,
Vous rendre service en ce jour;
Chacun à son tour,
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Et puis avec ça, il est en procès avec M. Thomas: ça jett'ra de l'huile dans le feu; et si M. Thomas vous poursuivoit, il trouveroit à qui parler. Et puis, tenez, ma barque a ça de bon; drès qu'une fille y a mis le pied.... votre serviteur! les jaloux y renoncent. Je m'en vas porter mon poisson; arrangez-vous là-dessus avec votre parsonniere. (*Il sort.*)

PIERROT.

Ne m'abandonne pas, si je la détermine.

BLAISE.

Non, non; allez. (*Revenant sur ses pas.*) J'veux dire : queu maniere d'humeur que c'est M. Thomas ? C'est qu'en cas d'occasion, c'est bon à savoir.

AIR : *Joseph est bien marié.*

Ce Tuteur est-il madré ?

PIERROT.

Non, c'est un avare outré,
Amoureux par fantaisie,
Défiant par jalousie,
Qui par bêtise croit tout.

BLAISE.

Allez, j'en vienrons à bout.

J'irons dire un mot de tout ça à M. de Bonsecours, Seigneur de cheux vous, et puis je repasse ici; c'est l'affaire de quatre coups de rame. Sans adieu, M. Lubin.

PIERROT.

Crois que ma reconnoissance....

BLAISE, *s'en allant.*

Chantons letamini, chantons letamina; chantons letamini, chantons letamina.

SCENE III.

PIERROT, *seul.*

CLAUDINE ne se présente point à ma vue; le Tuteur l'obsede sans doute.

AIR : *Quel voile importun.*

Du jeune objet que j'adore,
Ne verrai-je pas
Les innocens appas?
O toi que mon cœur implore!
Remplis mes desirs,
Puissant Dieu des plaisirs!
Termine mon impatience,
Conduis ses pas dans ce séjour;
Hélas! tu sais que sa présence
Est pour moi la lumiere du jour.
Du jeune objet, &c.

Ces fleurs, cette verdure
Ne m'offrent qu'un triste tableau;
Mais quand je la vois tout est beau,
Tout rit dans la nature.
Du jeune objet, &c.

Mais voici Lucette, sa maligne petite sœur; reprenons devant elle notre rôle d'imbécille.

SCENE IV.

LUCETTE, PIERROT.

LUCETTE, *à part.*

MA sœur me parle de Pierrot avec une sorte de défiance; elle est rêveuse..... Ce garçon a une certaine bonne mine qui dément son état, et je soupçonnerois presque... Mais non, il est si bête!

PIERROT, *d'un ton niais.*

Ah! bon jour, Mademoiselle Lucette. Où est donc Mademoiselle Claudine, votre sœur?

LUCETTE.

Eh! mais, elle est... Vous êtes bien curieux! Qu'est-ce que vous lui voulez?

PIERROT.

AIR: *Je voudrois bien me marier.*

Je voudrois bien lui dire un mot.

LUCETTE, *le contrefaisant.*

Que pourriez-vous lui dire?

PIERROT, *soupirant.*

Je ne sais pas.

LUCETTE, *riant.*

Ah! qu'il est sot!

PIERROT.

Qu'avez-vous donc à rire?

LUCETTE.

LUCETTE.

C'est que vous soupirez, Pierrot.

PIERROT.

Eh! bien, oui, je soupire.

LUCETTE.

Oui-dà! Est-ce là ce que vous vouliez dire à ma sœur? Oh! c'est la même chose, je le lui reporterai; ou bien, si vous voulez, M. Thomas lui en fera la confidence.

PIERROT.

AIR: *Allons gai, toujours gai.*

Ah! petite méchante!
Vous me désespérez!

LUCETTE.

La complainte est touchante!
Je crois que vous pleurez.
Allons, gai! toujours gai!

PIERROT, *naturellement.*

Aimable Lucette, loin de m'accabler, plaignez-moi; je mérite toute votre pitié.

LUCETTE.

Oh! oh! voici du sérieux.

PIERROT, *à part.*

Qu'ai-je dit?

LUCETTE.

Vraiment! il se dégourdit.

SCENE V.

CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

LUCETTE.

AH! ma sœur, ma sœur, approchez. Tenez, M. Pierrot vous honore, je crois, de sa tendresse.

CLAUDINE.

Eh bien, ma sœur?

PIERROT.

AIR: *Un inconnu.*

Moi, vous aimer! ah! voyez quel mensonge!
Me siéroit-il d'adorer vos appas?
Mais quand j'y songe...
Claudine, hélas!
Si vous saviez, non, vous ne croiriez pas,
Dans quel plaisir leur souvenir me plonge.

LUCETTE.

Voyez-vous?

PIERROT.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Vainement j'en ferois mystere,
Tout conspire à me dévoiler.
Quand vos yeux daignent me parler,
Mon cœur doit-il se taire?

D'ailleurs le tems presse.

CLAUDINE.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

Je ne vous entends pas.

PIERROT.

Si l'amour le plus tendre
Ne peut se faire entendre,
Que deviendrai-je ? hélas !

CLAUDINE.

Je ne vous entends pas.
(*A part.*)
Qu'il m'en coûte pour le rebuter !

LUCETTE.

AIR : *Paris est au Roi.*

Mais vraiment Pierrot,
Pierrot n'est pas sot ;
L'amour qui l'enhardit,
Regne en ce qu'il dit.
Pour moi je le crois
Un futé matois.
Tenez, voyez, ma sœur,
Cet air séducteur.

CLAUDINE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je sais bien qu'en penser... Mais, ma sœur, M. Thomas est seul ; il pourroit s'ennuyer.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Vous savez que vos besoins
Par lui se préviennent :

Allez lui rendre vos soins ;
Ces soins-là conviennent.

LUCETTE.

Va-t-en voir s'ils viennent.

Pour vous laisser avec Pierrot ? J'entends.

CLAUDINE.

Mais, lui dis-je quelque chose ?

LUCETTE.

Non ; mais vous poussez des soupirs.

PIERROT.

AIR : *Mais, hélas ! je m'apperçois bien.*

Si, dans un rang moins obscur,
Le destin m'avoit fait naître,
Pour moi, votre cœur moins dur,
Pourroit m'écouter, peut-être.
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Que, pour plaire, il faut paroître :
Mais, hélas ! je m'apperçois bien...

CLAUDINE, *tendrement.*

Allez, ne jurez de rien.

LUCETTE.

Vous l'aimez donc ?

CLAUDINE.

Oui, petite espionne.

LUCETTE.

Eh ! fi ! ma sœur.

PIERROT.

Quoi ! belle Claudine, j'aurois le bonheur, malgré mon état...

CLAUDINE.

AIR : *Dans nos hameaux, la paix et l'innocence.*

Ah ! si j'en crois ce que mon cœur desire,
Vous n'êtes point ce que vous paroissez ;
Votre douceur, vos soins doivent suffire
Pour le prouver.

PIERROT.

Que vous me ravissez !
Oui, pour vous rendre en secret mon hommage,
J'ai de bon cœur pris ce déguisement.

CLAUDINE, *tendrement.*

Quoi ! s'abaisser !...

PIERROT.

Les marques d'esclavage,
Sont de l'amour le plus bel ornement.

Lubin est mon nom ; et ma famille et mon bien pourront vous être bientôt connus, si vous êtes touchée de mon martyre.

CLAUDINE.

AIR : *Un Ministre de Calais.*

Hélas ! vous causez le mien.

LUCETTE.

Tout ceci me rend jalouse.

CLAUDINE.

Mais, Lubin, n'espérez rien ;
Le Tuteur ce soir m'épouse.

LUCETTE, *malignement.*

Ahi ! ahi ! ahi !

PIERROT.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Ma ressource est le désespoir.

CLAUDINE.

Ciel ! que me faites-vous prévoir !

PIERROT.

Comment voulez-vous que je vive,
Quand vous prononcez mon trépas ?

CLAUDINE.

Je frémis !... Non, quoi qu'il arrive,
Cher Lubin, vous ne mourrez pas.

LUCETTE.

C'est-à-dire, Mademoiselle ma sœur, que vous n'épouserez point M. Thomas ?

CLAUDINE.

Précisément, ma sœur.

PIERROT.

Que je suis heureux !

LUCETTE.

Mais, sera-ce moi ?

CLAUDINE.

Je ne vous empêche pas de vous en accommoder dans quelques années.

LUCETTE.

Non pas, ma chere sœur aînée.

AIR : *Qu'on me blâme tant que l'on voudra.*

Pour me plaire,
Il faut qu'un amant
Joigne au sentiment

Un heureux caractere ;
Que sincere ,
Jeune et fait au tour ,
Il sache me faire
Céder à l'amour.
Un volage, un indiscret,
Un mal-adroit ,
Un faquin, un soupirant à lunettes,
De fleurettes ,
Vainement m'entretiendroient ,
Mes regards les confondroient,
Et leur diroient :
Pour me plaire,
Il faut qu'un amant
Joigne au sentiment
Un heureux caractere ;
Que sincere ,
Jeune et fait au tour ,
Il sache me faire
Céder à l'amour.

Ainsi, vous voyez bien que je m'en tiens à Lubin, Je vous abandonne tous les autres.

CLAUDINE.

O ciel !

PIERROT.

Il ne nous manquoit plus que cet obstacle.

LUCETTE.

Comment ?

PIERROT, *embarrassé.*

Je dis que je ne m'attendois pas à tant de bonheur à la fois.

LUCETTE.

Et moi, je m'attendois à une réponse plus honnête.

AIR : *Quel désespoir !*

Ne craignez rien,
On ne prétend forcer personne ;
Ne craignez rien,
(*D'un air dédaigneux.*)
Gardez votre charmant lien.

PIERROT.

Ah! quand l'amour l'ordonne,
Sachez que le cœur se donne.

LUCETTE.

Ma sœur est assez bonne
Pour vous laisser prendre le sien.

PIERROT.

Elle a le mien :
Sans cela, petite friponne....

LUCETTE.

Ne craignez rien.
(*D'un ton fier.*)
Allez, Monsieur, on vous vaut bien.

PIERROT.

Vous valez mille fois mieux ; mais....

LUCETTE.

Mais, mais ; il suffit. Pour vous apprendre à être plus galant, vous n'épouserez ni Mademoiselle, ni moi.

PIERROT, *à part.*

Quel petit diable !

CLAUDINE.

AIR : *Menuet de Grandval.*

Ah ! ma sœur, vous allez, sans doute,
Dire tout à Monsieur Thomas ;
Mais, malgré lui quoi qu'il m'en coûte....

LUCETTE.

Moi ! je ne le lui dirai pas.

CLAUDINE.

Quoi ! tout de bon, ma chere petite sœur ?

LUCETTE.

Oh ! tout de bon. Je m'en garderai bien.

PIERROT.

Quelle discrétion à cet âge !

LUCETTE.

AIR : *De la Course Italienne.*

Je ne suis pas si sotte, vraiment !
Que d'aller jaser imprudemment.
Je le connois ;
Si je le lui disois,
Votre secret
Le dégoûteroit ;
Il laisseroit
Ma sœur, et me prendroit.
Non, je ne suis pas si sotte, vraiment !
Que d'aller jaser imprudemment.

Mais je me réserve de lui dire tout, après que Monsieur Thomas sera votre époux.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUCETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Et Lubin me restera... Le voilà, le pauvre bon homme!

SCENE VI.

THOMAS, CLAUDINE, LUCETTE, PIERROT.

THOMAS.

Bon jour, mes enfans... Lucette, avez-vous bien fait le guet?

LUCETTE.

Oui, Monsieur.

THOMAS.

Vous n'avez donc rien à me dire?

LUCETTE.

Oh! non, Monsieur.

THOMAS.

Écoutez, mon petit chat.

(*Il lui parle bas à l'oreille.*)

CLAUDINE.

AIR: *Pour la Baronne.*

Lubin', que faire?
Hélas! on va nous séparer!

PIERROT.

J'imagine un moyen, ma chere;
Un tour.

CLAUDINE.

S'il peut me rassurer,
Il faut le faire.

PIERROT.

Paroissez dans quelques instans desirer du fruit de ce Poirier : je me charge du reste.

CLAUDINE.

J'y consens volontiers.

THOMAS, *haut, à Lucette.*

Et vous distribuerez des bouquets et des rubans à chacun ; entendez-vous ?

LUCETTE.

Oui, Monsieur.

CLAUDINE, *à part.*

Que je le déteste!

LUCETTE, *à Claudine et à Lubin, en s'en allant.*

Après la noce, après la noce.

SCENE VII.

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

THOMAS, *à Pierrot.*

AIR : *Zeste, zeste, zon, zon, zon.*

QUE dis-tu de mon mariage ?
(*Montrant Claudine.*)
De l'aimer, n'ai-je pas raison ?
Ma foi ! mon arriere saison
Devient mon plus bel âge.
Je renais près de ce tendron :
Vois, ne suis-je pas encor leste ?
(*Il saute lourdement.*)
Ziste, zeste,
Zon, zon, zon.
(*Il tousse un peu.*)
Qu'a de plus un jeune garçon ?
(*A Claudine.*)
N'est-ce pas mon petit chou ?

CLAUDINE, *embarrassée.*

Monsieur....

THOMAS.

Dis, dis ; ne te gêne pas devant Pierrot ; tu sais que c'est un bon garçon qui n'entend pas malice, et dont nous sommes sûrs.

PIERROT,

PIERROT, *d'un ton niais.*

AIR : *Résonnez, ma musette.*

Mademoiselle, oh dame!
Çà doit vous ravir l'ame,
De trouver un mari,
Qui de vous est chéri.

THOMAS.

Le pauvre garçon! comme il prend mes intérêts!

PIERROT.

Moi, Monsieur, je ne desire que ce que vous aimez.

THOMAS.

Quel zele! (*A Claudine.*) Je ne doute pas que tu n'aimes beaucoup ton futur; mais jure, jure-le-moi encore.

CLAUDINE.

AIR : *La mort de mon cher pere.*

Pour un amour frivole
Les sermens semblent faits;
C'est un son qui s'envole
Sur l'aile des regrets.
S'aimer, et se le dire,
Voilà le sentiment:
Le sentiment soupire,
Et voilà son serment.

THOMAS.

Elle a raison; mais ne pourrois-tu pas dire quelque chose de satisfaisant à celui qui doit te posséder; là, quelque chose de personnel?

CLAUDINE.

Vous le permettez?

THOMAS.

Oh! je t'en prie.

CLAUDINE.

AIR : *De mon Berger volage.*

Que l'objet qui m'engage
Est un objet touchant!
Il a, par son hommage,
Fait naître mon penchant.
Eh! comment se défendre
De céder à son tour,
Quand l'amant le plus tendre
Est beau comme l'Amour?

THOMAS.

Diable! je ne croyois pas ressembler si fort à ce Dieu! Tu charges un peu le portrait, ma petite Reine; mais, va, je t'en sais bon gré.

PIERROT, *d'un ton niais.*

AIR : *De la Palisse.*

Monsieur, j'entends tout cela dà!

THOMAS.

Parbleu! c'est la nature même.
(*A Claudine.*)
Va, ma pauvre petite, va,
Je t'aime plus que tu ne m'aime.

CLAUDINE.

Monsieur, je le crois aisément.

THOMAS.

Tes sentimens pour moi seront bientôt récompensés ; je te laisserai la maîtresse.

AIR : *Des fraises.*

Et tu porteras sur toi
La clef de mes armoires.
Viens....

CLAUDINE.

Avant, permettez-moi,
S'il vous plaît, de manger.

THOMAS.

Quoi ?

CLAUDINE.

Des poires, des poires, des poires.

THOMAS.

Oh ! qu'à cela ne tienne... Va, Pierrot, va vîte prendre une échelle, et tu lui en cueilleras.

PIERROT.

J'y cours, Monsieur, j'y cours.

(*Il sort.*)

THOMAS.

Ce garçon-là m'est bien attaché ; c'est dommage qu'il soit si benêt.

SCENE VIII.

CLAUDINE, THOMAS.

THOMAS.

AIR : *Et non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

TU dois être bien contente ?

CLAUDINE.

Je ne le suis pas encor.

THOMAS.

De ton ame impatiente,
J'aime à voir le doux transport.
Ce soir celui qui t'engage,
De son cœur te fera don.

CLAUDINE.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Que ne suis-je sûre de la réussite !

THOMAS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! elle me fait rire : est-ce que cela peut manquer ?

CLAUDINE.

Mon cœur le craint.

THOMAS.

Ton cœur, ton cœur... a tort ; il est étonnant comme elle m'aime ! ce que c'est que de gêner les filles, et de les garder de près ! on se les attache.

SCENE IX.

THOMAS, CLAUDINE, BLAISE.

BLAISE.

AIR : *O reguingué.*

SERVITEUR à Monsieur Thomas,
Que votre future a d'appas !
O reguingué ! ô lon lanla !
Morgué ! ça seroit ben dommage,
Qu'alle languissât davantage.

THOMAS.

Ce jour va finir son tourment.

BLAISE.

Je savons ben que tout s'apprête pour ça, et j'en sommes ben aise, car je nous intéressons à son intérêt ; et sti-là qu'alle aime est, morgué ! ben aimable itou.

THOMAS.

Je te suis obligé du compliment.

BLAISE.

Oh ! allez, il n'y a pas de quoi !... Dites-donc, M. Thomas, vous allez ben vous réjouir ?

THOMAS.

Oh ! je t'en réponds, mon enfant.

BLAISE.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Celle que voilà devant vous,
Mérite d'un fringant époux
Toute l'ardeur et le courage.

THOMAS.

Mais mon teint est assez fleuri.

BLAISE.

Oui, vous portez, sur le visage,
Tous les signes d'un bon mari.

THOMAS.

Quoi ! franchement ?

BLAISE.

Oh ! en vérité.

AIR : *N'ayez pas tant de mépris.*

Vous avez, avec cela,
De l'esprit, dit-on ?

THOMAS.

Oui-dà !

BLAISE.

Vous êtes rusé ;
Il n'est pas aisé
De vous en faire accroire.

THOMAS.

Oh ! non.

BLAISE.

Qui vous attrapera,
Sera pis qu'un grimoire,

Lon la,
Sera pis qu'un grimoire.

THOMAS.

Va, je le lui pardonne.

BLAISE.

Eh ! pourtant, not' bourgeois, vous ne seriez pas d'humeur, sus votre respect, à céder Mademoiselle Claudeine à queuqu'autre, pas vrai ?

THOMAS.

Non, parbleu !

BLAISE.

Je croirois ben... A propos de ça, comment trouvez-vous l'poisson ? Pierrot vient de me dire qu'il passeroit, en cas que Mademoiselle Claudeine l'aime.

CLAUDINE.

Passionnément.

THOMAS.

Oui ; il est très-frais. Tu veux m'amener à te donner pour boire ?

BLAISE.

Tout juste, note maître : comme vous devinez ! Queu malin que vous êtes !

THOMAS.

Tiens, le voilà.

BLAISE.

Deux sols ! on voit ben que c'est le jour de vos noces ; vous faites de la dépense.

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Ne faut-il pas vous rendre votre reste ?

THOMAS.

Non, garde tout, c'est pour toi, mon garçon.

BLAISE.

Loin d'être ingrat, je veux, je vous proteste,
Vous faire avaler un goujon.

THOMAS.

Volontiers; cela n'est pas de refus.

BLAISE.

Laissez faire, allez; Mademoiselle Claudeine vous le fra frire dans la poële à M. Lubin... Pas vrai, la petite mere?... Ah! M. Thomas, que vous êtes heureux! Voyez comme alle vous regarde! si alle pouvoit vous manger, alle le feroit. Sans adieu, M. Thomas.

THOMAS.

Bon jour, mon ami.

BLAISE, *sortant.*

Y allez-vous-en, gens de la noce,
Y allez-vous-en chacun cheux vous.

THOMAS.

C'est un bon réjoui!.... comme te voilà rêveuse! depuis un instant tu n'es plus la même; que te manque-t-il?

CLAUDINE.

Des poires.

SCENE X.

THOMAS, CLAUDINE, PIERROT.

THOMAS.

TIENS, voilà Pierrot : tu vas être satisfaite.

CLAUDINE.

Je craignois qu'il ne m'eût oubliée.

PIERROT, *toujours niais, après avoir posé l'échelle.*

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

Vous oublier ! nenni, vraiment :
Je n'en ai point envie.
A vous servir à tout moment,
Je passerai ma vie.

THOMAS.

Fort bien.

PIERROT.

Monsieur, en vous aimant,
Fait que ça m'intéresse ;
Et je vous regarde à présent,
Tout comme ma Maîtresse.

THOMAS.

Oh ! tu le peux, puisque je la regarde, moi, comme ma petite femme.

CLAUDINE.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Pierrot ne se trompe pas ;
Et le titre qu'il me donne

A pour moi tous les appas
D'une brillante couronne:
Quel bonheur, lorsqu'en aimant
Le cœur seul tient lieu de trône!
Quel bonheur, lorsqu'en aimant
On regne sur son amant!

THOMAS.

Tu m'enchantes... Elle est folle de moi... Pierrot, dépêche-toi de lui cueillir ce fruit.

PIERROT.

AIR: *Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.*

Oh! je ne me fais point prier;
Mais, Monsieur, si je monte,
Ne secouez pas le Poirier,
Car j'aurois peur....

THOMAS.

Quel conte!
Mon pied fera ta sûreté,
Crainte que l'échelle ne glisse.

PIERROT, *montant.*

Point de malice.

CLAUDINE.

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

THOMAS, *au pied de l'échelle.*

Que veux-tu? il est peureux: il ne faut pas se moquer de sa simplicité. Un homme d'esprit plaint ceux qui n'en ont pas.

PIERROT, *sur l'arbre.*

Ah! ah! Monsieur, que faites-vous donc là?

THOMAS.

Parbleu ! tu le vois bien.

PIERROT.

Vraiment, oui, je le vois. Quoi ! avant d'être marié prendre ces petites libertés-là ?

THOMAS.

Que diable est-ce qu'il chante ?

PIERROT.

AIR : *Maman, qu'est-ce donc qu'ils faisoient ?*

Devant moi former ce dessein !

THOMAS.

Que dis-tu ?

PIERROT.

Vous poussez Claudine.

THOMAS.

Qui ? moi ?

PIERROT.

Vous lui baisez la main.
Elle ne fait point la mutine :
Vous l'embrassez,
La carressez.

THOMAS.

Fais-toi donc mieux entendre.

PIERROT.

Diantre ! comme vous la pressez !

THOMAS.

Je n'y puis rien comprendre.

La tête lui tourne.

PIERROT.

Ah! vous ôtez l'échelle, et vous vous enfuyez... Monsieur Thomas !.... Mademoiselle Claudine !.... Ils s'en vont ! Je savois bien qu'ils me feroient des malices.

AIR : *Nanon dormoit.*

C'est fort mal fait.

THOMAS.

Parle, que veux-tu dire?
Le diable met
Ton esprit en délire.

PIERROT.

Mais quelle voix j'entend!

THOMAS.

Descend, descend,
Et tu verras, pauvre innocent!

PIERROT, *après être descendu, se frotte les yeux.*

Eh! non, vraiment, les voici.

THOMAS.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

Eh! bien, prenons-nous la fuite?
Dis-moi, nous embrassons-nous?

PIERROT.

J'ai pourtant vu....

THOMAS.

Tu mérite
D'être mis au rang des fous.

PIERROT.

PIERROT.

Je reste tout comme un marbre ;
Car j'ai....

THOMAS.

Pauvre écervelé.

PIERROT.

Mais il faut donc que cet arbre
Soit, Monsieur, ensorcelé ?

Et si je n'ai pas tout vu ce que je vous ai dit, je ne m'appelle pas Pierrot. Voyez le serment que je vous fais !

CLAUDINE.

Cela paroît bien étonnant.

THOMAS.

Il faut qu'il en soit quelque chose ; car, quoique simple et niais, il a des yeux. Parbleu ! éprouvons cela.

(*Il monte sur le Poirier.*)

PIERROT, *à Claudine.*

Il le prend bien.

CLAUDINE.

AIR : *De s'engager il n'est que trop facile.*

Mais quel succès ceci peut-il produire ?
Savez-vous bien qu'avant la fin du jour....

PIERROT.

Tout sert nos vœux ; mais laissez-vous conduire.

CLAUDINE, *lui donnant la main.*

Je mets mon sort dans les mains de l'amour.

THOMAS, *sur l'arbre.*

Il sembleroit qu'il lui prend le bras.

PIERROT.

Daignez seulement me suivre.

CLAUDINE.

Mais, Lubin, la pudeur, la sagesse me défendent....

THOMAS.

On diroit qu'il la presse.

PIERROT.

AIR: *Ah! je vous trouve, Chevalier.*

La fuite ne sera que feinte;
Ne craignez rien.

CLAUDINE.

Hélas!

PIERROT, *lui baisant la main.*

Aimons-nous sans contrainte.

THOMAS.

Cela va bien.

PIERROT.

Pour notre intérêt et par grace,
Daignez m'accorder un baiser.

CLAUDINE.

Pourrois-je vous le refuser?

THOMAS.

Ne croiroit-on pas qu'il l'embrasse?

Ma foi! je trouve ce Poirier singulier; mais, mais, fort singulier.

PIERROT.

Belle Claudine, venez.

CLAUDINE.

Je n'ose.

PIERROT, *se jettant à ses genoux.*

Je vous en conjure.

THOMAS.

Oh ! oh ! le voici à ses genoux ; descendons.

PIERROT, *pendant que Thomas descend, passe de l'autre côté de l'arbre.*

Cruelle ! nous sommes perdus !

THOMAS, *descendant.*

Cela ressemble si fort à la vérité !

CLAUDINE.

Que je suis sotte !

THOMAS, *descendu.*

Ma foi ! non : ils sont fort tranquilles, les pauvres enfans !

CLAUDINE.

Eh ! bien, Monsieur, avez-vous vu quelque chose ?

THOMAS.

Oui, d'honneur ! ou du moins j'ai cru voir qu'il te prenoit la main, qu'il la baisoit, qu'il étoit à tes genoux.

PIERROT.

Là, suis-je un menteur ?

CLAUDINE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Bon ! vous riez ?

THOMAS.

Eh ! non, te dis-je.

CLAUDINE.

En ce cas c'est donc un prodige.

PIERROT.

Voyez, Monsieur, si j'avois tort!
Étois-je fou ?

THOMAS.

Non, je t'assure.
Malgré cela, je doute encor
D'une aussi comique aventure.

PIERROT.

J'étois comme vous.

CLAUDINE, *à part.*

Que je me repens de ma timidité! (*Haut.*) Je suis enchantée de cela. C'est une découverte rare.

THOMAS, *content.*

AIR : *Un mouvement de curiosité.*

Comme tu dis, la découverte est bonne:
Cet arbre est une curiosité;
J'attraperai par-là mainte personne.
Plus d'un jaloux sera déconcerté.

TOUS TROIS.

Assurément la découverte est bonne.

THOMAS, *remontant.*

J'y monte encor par curiosité.

PIERROT, *a Claudine.*

Laisserons-nous encore échapper cette occasion ?

CLAUDINE.

AIR : *Sur ce côteau.*

Je me souviens
De ma sottise, et j'en reviens;

Va, tu me conviens :
A mon tour je te préviens ;
Viens.

PIERROT, *ôtant l'échelle.*

Quel bonheur ! hâtons-nous.
Qu'il est doux
De tromper un jaloux !

THOMAS.

Ne croiroit-on pas qu'il ôte l'échelle ? Cela est original.

PIERROT, CLAUDINE, *s'en allant.*

Suivons l'amour ;
C'est lui qui nous guide en ce jour.
Loin des envieux,
Nous serons, en d'autres lieux,
Mieux.

(*Ils sortent.*)

SCENE XI.

THOMAS, *seul.*

ON se donneroit au diable qu'ils s'en vont. C'est plaisant ! c'est fort plaisant ! Je ne donnerois pas ce Poirier pour cent louis. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! Parbleu ! je m'amuserai bien ! Non-seulement je m'amuserai, mais je pourrai faire nombre de gageures, par conséquent les gagner et m'enrichir encore. Cette idée me flatte bien plus que mon mariage.

SCENE XII.

THOMAS, LUCETTE.

LUCETTE.

COMMENT ont-ils fait pour s'échapper ?

THOMAS.

Ah ! Lucette, Lucette ! Tiens ; viens voir, viens voir.

LUCETTE.

AIR : *Oui, j'ai tout vu.*

Ah ! j'ai tout vu ;
Vous n'avez rien prévu :
Qui l'eût cru ?

THOMAS.

Que dis-tu ?

LUCETTE.

Allez, Monsieur, ils sont déja bien loin. Votre Pierrot étoit un Amant déguisé en valet.

THOMAS.

A l'autre ! Est-ce que tu es ensorcelée aussi, toi ? Le charme s'étendroit-il....

LUCETTE, *riant.*

Eh ! mais, M. Thomas, vous radotez ; ils sont prêts à revenir !

AIR : *Dans la jeune saison.*

Ma sœur et son mignon,
Qu'un Pêcheur considere

Dans la barque au poisson,
Ont passé la riviere.
Eh ! riez, riez donc, &c.

THOMAS, *en colere.*

Ah ! petit serpent ! fripon de Pierrot ! effrontée Claudine ! vîte ; cours après eux.

LUCETTE.

Ma foi ! Monsieur, courez-y vous-même.

THOMAS.

Eh ! le puis-je faire ? Maudit Poirier, tu seras coupé ! A l'aide, au secours, je creve, je suis volé !

SCENE XIII.

THOMAS, LUCETTE, BLAISE.

BLAISE.

ET puis ils s'en furent
Dans une masure.

Ah ! ah ! dites donc, papa ! Qu'est-ce que vous faites-là ? Est-ce pour voir de plus loin, que vous v'là grimpé si haut ?

THOMAS.

Te voilà, pendard ! c'est donc toi qui facilites l'enlévement d'une jeune innocente ?

BLAISE.

AIR : *Chantez, mon petit.*

Toujours par fillette franche,
Barbon doit être triché.
Comme un oiseau sur la branche...

THOMAS.

Coquin !

BLAISE.

Le voilà perché !
Mi, mi, fa, re, mi,
Chantez, mon petit, &c.

THOMAS.

Oh ! que j'aurai de plaisir à te faire pendre !

BLAISE.

Note bourgeois, d'la douceur ! En attendant, je m'en vas vous tenir l'échelle, moi. (*Il dresse l'échelle contre l'arbre.*)

THOMAS, *descendant.*

Nous allons voir beau jeu !

SCENE XIV et derniere.

M. DE BONSECOURS, CLAUDINE, LUCETTE THOMAS, PIERROT, BLAISE.

CLAUDINE, *pendant que Thomas descend.*

JE n'ose paroître devant lui.

M. DE BONSECOURS.

Rassurez-vous, ma chere enfant; je prends tout sur moi.

THOMAS, *descendu, veut courir après Blaise.*

Ah ! scélérat !....

M. DE BONSECOURS.

Tout doux ! M. Thomas.

THOMAS, *d'un air soumis.*

Ah ! Monsieur.

BLAISE.

AIR : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Voilà Monsieur de Bonsecours,
Seigneur de sa paroisse,
Qui vient nous prêter son secours.

THOMAS.

Quelle nouvelle angoisse !

BLAISE.

Il connoît votre intention,
La faridondaine, la faridondon ;
Il va la seconder aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

M. DE BONSECOURS.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Mon cher, je vous donne à choisir,
De plaider, ou de les unir.
Renoncez à Claudine,
Ou bien,
Je fais votre ruine.

BLAISE.

Entendez-vous bien ?

M. DE BONSECOURS.

Je vous abandonne tous les trois à ce prix.

THOMAS.

Quelle alternative!

BLAISE.

AIR : *Quel plaisir va nous unir.*

Croyez-moi, Monsieur Thomas,
N'hésitez pas,
L'occasion est bonne;
Sortez d'un double embarras,
Laissez Claudeine, et gardez vos ducats:
Fillette fait peu de cas
D'un soupirant dont la barbe grisonne.
Croyez-moi, Monsieur Thomas,
Laissez Claudeine, et sauvez vos ducats.

M. DE BONSECOURS.

AIR : *La bonne aventure.*

Allons, Monsieur le Tuteur,
Un mot doit conclure.

THOMAS.

Eh! bien! je me rends, Monsieur.
J'enrage de tout mon cœur.

CLAUDINE et PIERROT.

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure.

THOMAS.

Je vais faire abattre ce maudit Poirier, et fera les frais de la noce qui voudra.

M. DE BONSECOURS.

Je m'en charge.

THOMAS, *à Lucette, en s'en allant.*

Toi, petite coquine, pour n'avoir pas été plus vigilante, tu paieras pour ta sœur, dans quelques années.

LUCETTE, *à Blaise.*

M. Blaise, je me recommande à vous, quand je serai plus grande.

BLAISE.

Volontiers. Je ne risque rien d'avancer le mien dans ces marchés-là, moi; je me sauve sur la quantité.

VAUDEVILLE.

Prétextant une bonne affaire,
Un débiteur, d'un ton poli,
Vous promet de vous satisfaire;
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!
Plus on est bon, plus il retarde:
Ensuite on a beau le prier;
Il chante, il rit, il vous regarde
Comme Thomas sur le Poirier.

Les agrémens du badinage,
Aux prudes causent de l'ennui:
Leur conduite en est bien plus sage;
Eh! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y!
Bien souvent, l'époux d'une prude,
Qu'il respecte tout le premier,
Feroit une épreuve bien rude,
S'il montoit dessus le Poirier.

Un amant, cachant son martyre,

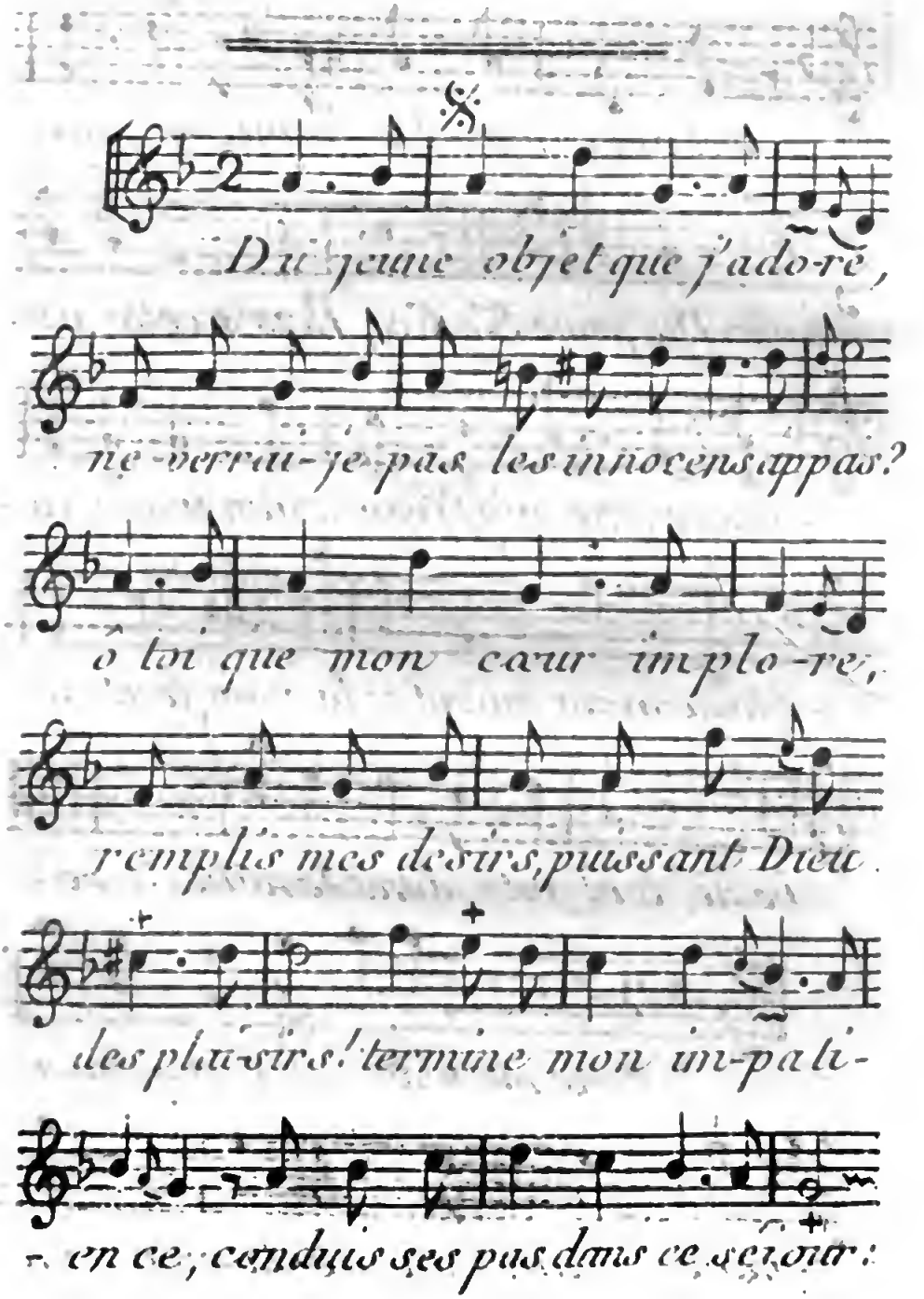
Ne prend que le titre d'ami ;
A l'estime seule il aspire :
Eh ! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y !
On l'écoute, on l'aime, on se lie ;
Et l'Amour, ce petit sorcier,
Pour voir la derniere folie,
Monte bientôt sur le Poirier.

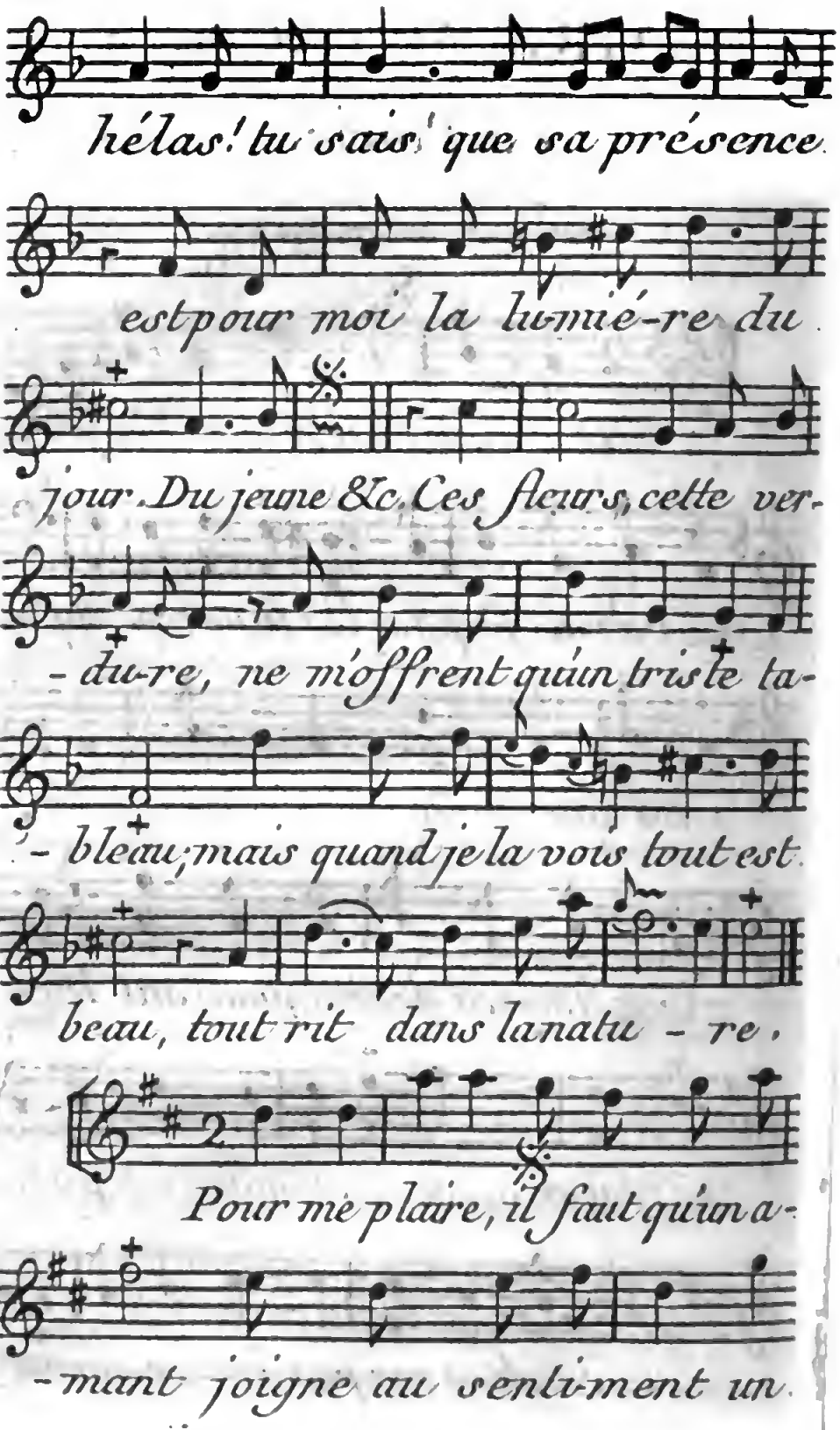
Quel vif accueil ! quelle caresse
Lise fait à son vieux mari !
Sans doute, il a seul sa tendresse :
Eh ! oui, oui, oui,
Fiez-vous-y !
On endort le pauvre bon-homme ;
C'est pour l'empêcher de crier,
De ce qu'il voit les choses, comme
S'il étoit dessus le Poirier.

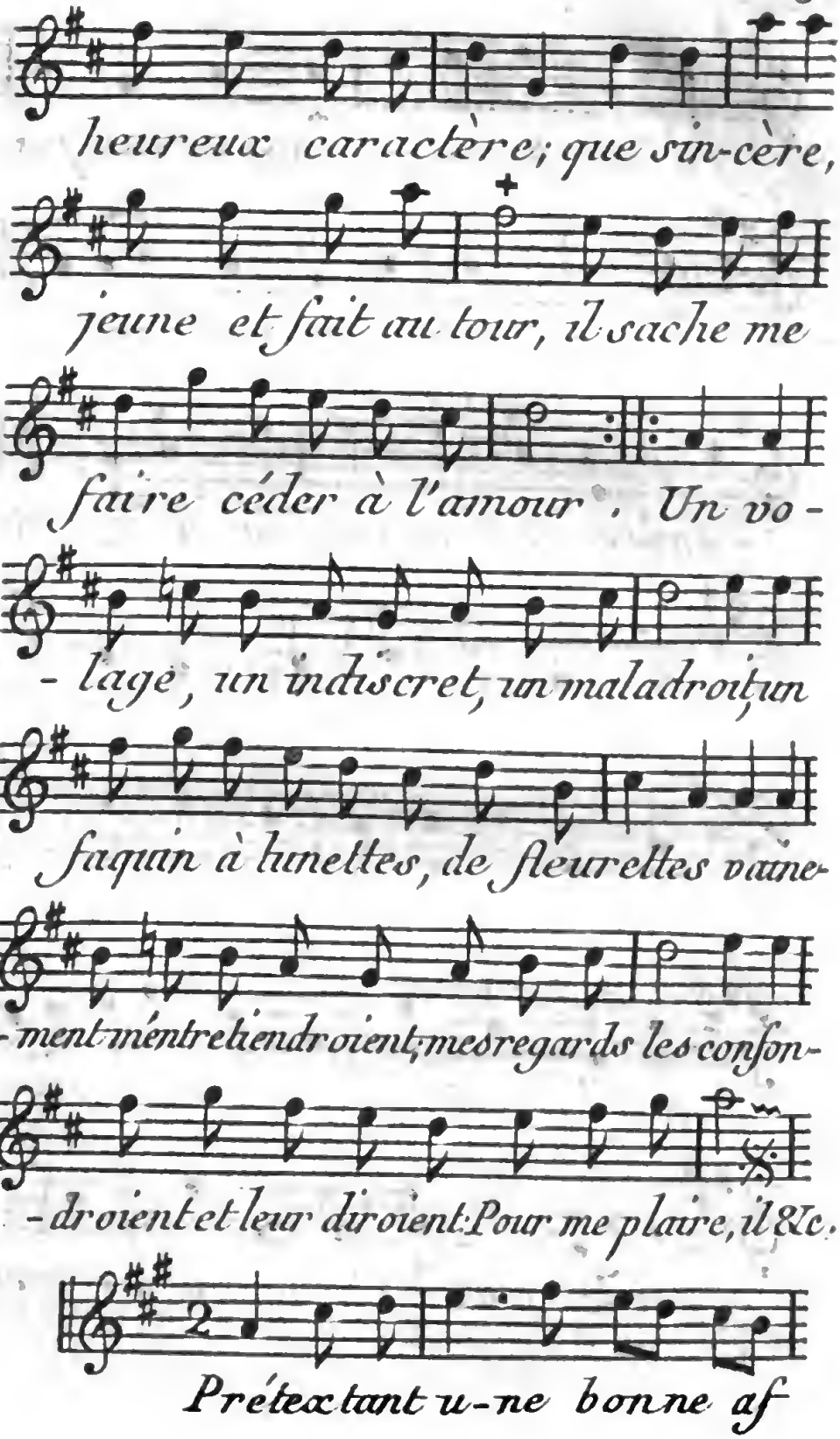
Quand nous vous plaisons, ce spectacle,
Par vous, Messieurs, est embelli ;
La critique y met-elle obstacle ?
Eh ! oui, oui, oui,
Fions-nous-y !
Nous ne craindrons point les orages
Que les revers font essuyer,
Si vous faites, par vos suffrages,
Fructifier notre Poirier.

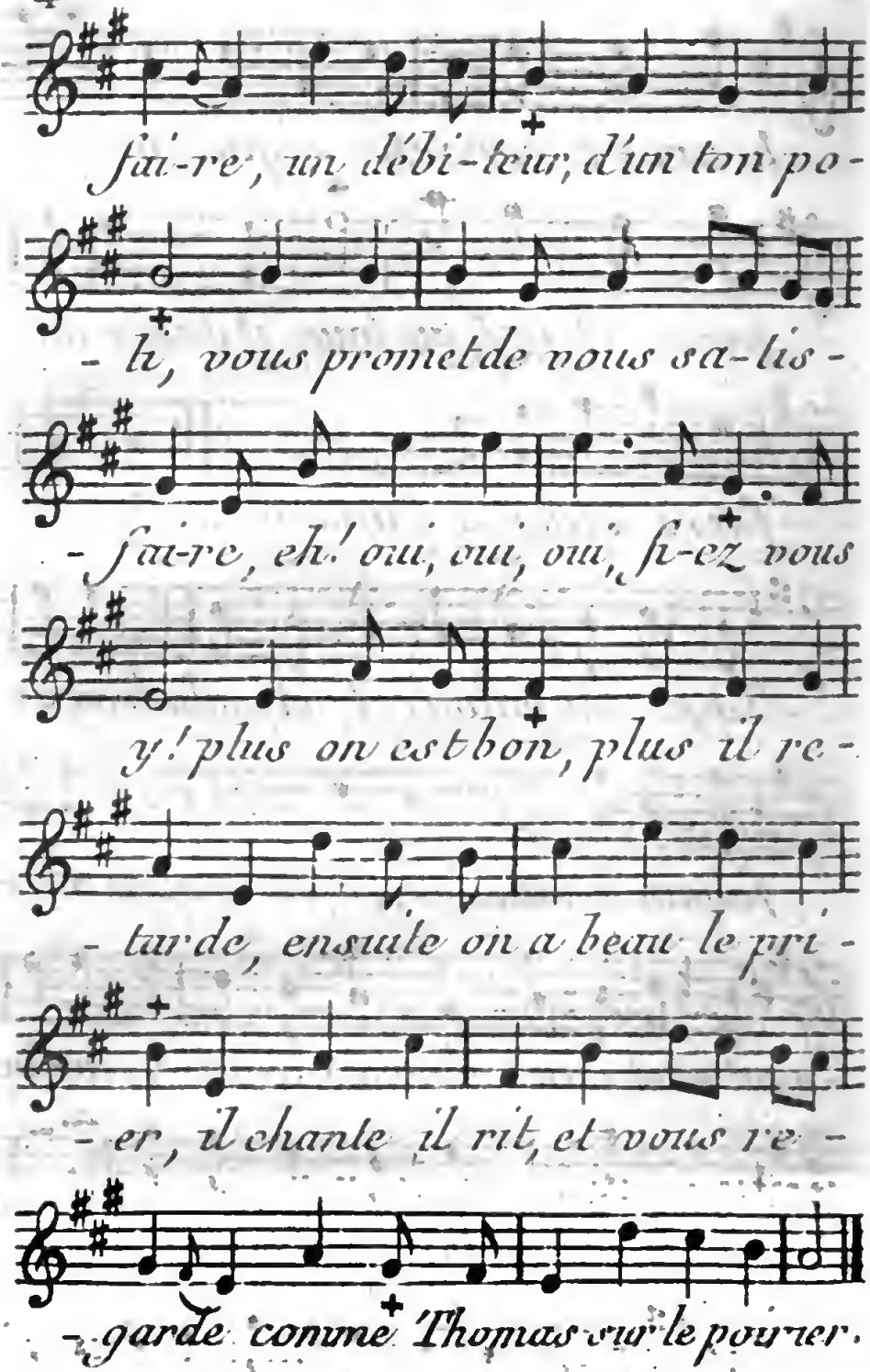
FIN.

AIRS DÉTACHÉS
du Poirier.




hélas! tu sais que sa présence
est pour moi la lumié-re du
jour. Du jeune &c. Ces fleurs, cette ver-
- du-re, ne m'offrent qu'un triste ta-
- bleau; mais quand je la vois tout est
beau, tout rit dans la natu - re.
Pour me plaire, il faut qu'un a-
- mant joigne au senti-ment un


heureux caractère; que sin-cère,
jeune et fait au tour, il sache me
faire céder à l'amour. Un vo-
- lage, un indiscret, un maladroit, un
faquin à lunettes, de fleurettes vaine-
- ment m'entretiendroient; mes regards les confon-
- droient et leur diroient: Pour me plaire, il &c.
Prétextant u-ne bonne af


faire, un débiteur, d'un ton po-
-te, vous promet de vous sa-tis-
-faire, eh! oui, oui, oui, fiez vous
y! plus on est bon, plus il re-
-tarde, ensuite on a beau le pri-
-er, il chante il rit, et vous re-
-garde comme Thomas sur le pouvoir.

3

LE SUFFISANT,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS;

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DU SUFFISANT.

LINDOR aime Clitie, niece de la coquette Elvire, et en est aimé ; mais un Chevalier suffisant, qui lui rend quelques soins, l'inquiete. Elle le rassure à cet égard et lui montre, à son tour, des soupçons, que lui inspire la coquetterie de sa tante : elle craint qu'Elvire ne cherche à se faire aimer de Lindor. En effet, le Chevalier qui paroissoit arrangé avec la tante, l'abandonne, tout-à-coup, pour sa niece, à qui il fait accroire qu'Elvire et Lindor vont s'épouser. Clitie est au désespoir ; et Elvire, piquée de l'inconstance du Chevalier, fait des agaceries à Lindor ; mais c'est bien vainement, car il lui déclare qu'il aime Clitie, et ne peut aimer qu'elle. Alors la tante, s'exécute elle-même. Voyant qu'elle a été dupe du Chevalier, elle veut s'en venger et couronner à la fois l'amour de Lindor et de

LE SUFFISANT,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS;

PAR VADÉ;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Foire Saint-Germain, le 12 Mars 1753.

PERSONNAGES.

ELVIRE.

CLITIE, Niece d'Elvire.

LE CHEVALIER.

LINDOR, Amant de Clitie.

MARTON, Servante d'Elvire.

La Scene est dans le Sallon d'Elvire.

LE SUFFISANT,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, CLITIE.

LINDOR.

AIR : *Aimons-nous, belle Thémire.*

HÉLAS ! pouvez-vous encore
Douter du feu qui me dévore ?
Qui mieux que moi vous adore ?
Qui plus que moi
Sait vous prouver sa foi ?

CLITIE.

AIR : *Le langage des soupirs.*

Le langage d'un amant
Contraint un cœur à se rendre,
Quand il peint le sentiment ;
Mais souvent, pour nous surprendre,
Le plus volage sait prendre
Le langage d'un amant.

LINDOR.

AIR : *Dans nos hameaux la paix et l'innocence.*

Quand on vous aime, on vous aime sans cesse;
A ce prix vous m'avez permis l'espoir:
Au doux instant marqué par la tendresse,
Vous opposez le sévere devoir.
N'éloignez plus ce moment où j'aspire....
Dieux ! en serai-je encor long-tems privé !

CLITIE.

Craindre.... hésiter.... n'est-ce done pas vous dire,
Que cet heureux instant est arrivé?

LINDOR.

AIR : *Constantin buvoit toujours.*

Ah ! dans quel ravissement
Me plonge cet aveu charmant!
Le vrai bonheur, pour toujours,
Va filer mes jours.

CLITIE.

AIR : *Pour un amour frivole.*

Un apparent hommage
Souvent dure bien peu;
La constance est le gage
D'un véritable feu.
Lorsque le tems nous prouve
Ce qu'un amant nous dit,
Le devoir même approuve
Ce qu'Amour applaudit.

LINDOR.

AIR : *Des Sabotiers Italiens*, ou *sous un ombrage frais, fait exprès.*

Je cede au charme dont je joui !
O ciel ! l'ai-je bien ouï ?

CLITIE.

Oui.
Mon cher Lindor,
Mon cœur prend l'essor;
Mon amour qui vous en croit,
Croît.

LINDOR.

Que je ressens
Le prix de vos chers accens !

CLITIE.

Quoi ! vous m'aimez ?

LINDOR.

Pour jamais vous m'enflammez.

CLITIE, *à part.*

Ah ! qu'il me plaît.
Oui, je sens qu'il est,
Pour être amant fortuné,
Né.

LINDOR.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

D'un rival qui vous suit de près,
Le soin paroît extrême.

CLITIE.

Bon ! c'est un fat, et je le hais
Autant que je vous aime.

AIR : *De la Neuvaine*, ou *quand l'Auteur de la nature.*

Que craindre d'un petit-maître,
Suffisant, enchanté de son être,
Qui se vante,
Forge, enfante
Billets doux,
Soupers et rendez-vous !
Affectant la foible vue,
Et passant ses bijoux en revue,
Il minaude,
Échaffaude
Son jargon
Sur un singulier ton.
Que craindre, &c.
Oui la belle,
La plus rebelle,
Cesse de l'être à son aspect.
L'air d'aisance
Le dispense
Des égards et du froid respect.
Chargé de poudre et d'essence,
Il exhale un parfum suspect.
Que craindre, &c.

AIR : *De s'engager, il n'est que trop facile.*

Un point m'alarme, Elvire est très-jolie ;
Ses yeux, Lindor, ne vous touchent-ils pas ?

LINDOR.

Dieux, quels soupçons ! ah ! ma chere Clitie,
Vous offensez l'amour et vos appas !

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Elvire feint pour moi quelque tendresse,
Pour ramener son amant singulier ;
Enfin son air de petite maîtresse,
Ne peut plaire qu'au Chevalier.

CLITIE et LINDOR, *ensemble.*

AIR : *Non, non, Colette n'est point trompeuse.*

Non, non, notre amour n'est point volage,
Le sentiment le produit :
Non, non, notre amour n'est point volage,
Par l'estime il est conduit.
Une ardeur qui se partage,
Trompe autant qu'elle séduit ;
Mais du feu qui nous engage,
Naît le bonheur qui nous suit.
Non, non, notre amour n'est point volage,
Le sentiment le produit :
Non, non, notre amour n'est point volage,
Par l'estime il est conduit.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

ELVIRE, MARTON.

ELVIRE, *un miroir de poche à la main.*

AIR : *Le fameux Diogene.*

Tu m'as fort négligée;
Je suis mal arrangée.

MARTON.

Oh ! votre miroir ment.

ELVIRE, *inquiete.*

Que le Chevalier tarde !

MARTON.

Un tel muguet n'a garde
D'être trop prévenant.

ELVIRE.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

Pour punir un homme si vain,
J'aimerai Lindor.

MARTON.

Mais enfin
Etes-vous sûre de sa flamme ?

ELVIRE.

Va, j'ai lu dans l'air de Lindor,
Le goût qu'il a pour moi...

MARTON.

Madame,
Son air pourroit bien avoir tort.

ELVIRE, *piquée.*

AIR : *Sans le savoir.*

En vérité, je vous admire !
Qu'est-ce que ce doute veut dire?
Mes attraits sont-ils sans pouvoir?

MARTON, *malicieusement.*

Malgré qu'ils n'épargnent personne,
Lindor les voit, sans s'émouvoir...
Il en tient.... si le cœur se donne,
Sans le savoir.

ELVIRE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Allez, je saurai l'enflammer ;
Jugez mieux, ou sachez vous taire.
Quand je prends la peine d'aimer,
Apprenez que je prétends plaire.

MARTON, *riant.*

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah! puisque vous le prétendez.

ELVIRE.

Mais, mais, Marton, vous m'excédez.

MARTON.

Tout au contraire, je respecte
Beaucoup votre prétention;

Mais la réussite est suspecte,
Sans une déclaration.

ELVIRE.

AIR : *Chantez, petit Colin.*

C'est raisonner au mieux ;
Voyez quelle impudence !...

MARTON.

Ah ! quel air sérieux,
Madame ?

ELVIRE.

Otez-vous de mes yeux.

MARTON, *à part.*

Elle aime qu'on l'encense ;
Réparons l'imprudence.
(*Haut.*)
Ah ! point de courroux.
Des attraits si doux
Sont faits....

ELVIRE.

Taisez-vous.

MARTON, *d'un ton flatteur.*

AIR : *Gentille Pélerine.*

Oui, vous êtes charmante,
Votre voix est touchante ;
Votre regard enchante.

ELVIRE, *se radoucissant.*

Que ne dis-tu cela ?....
Ma niece me tracasse.

MARTON.

Votre beauté l'efface.
M'accordez-vous ma grace?

ELVIRE.

Oui-dà, Marton, oui-dà.

MARTON, *au Public.*

Flattez, amans, on nous prend toutes par-là.

ELVIRE.

AIR: *Du haut en bas.*

D'un pis aller,
On n'a pas encor l'air, je pense,
D'un pis-aller.

MARTON.

De quoi donc voulez-vous parler?

ELVIRE.

C'est d'un parjure qui m'offense!
Mon mépris seroit la vengeance
D'un pis aller.

AIR: *Ah! qu'il est beau, l'oiseau.*

Tu sais bien que le Chevalier
A mon sort devoit se lier;
Le traître!
Le traître!

MARTON.

Ah! de vous oublier,
Est-il le maître?

ELVIRE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Apprends donc qu'il me sacrifie.

MARTON.

Bon !.... à qui, Madame?

ELVIRE.

A Clitie.

L'insolent en est ébloui.

MARTON.

C'est manquer à la bienséance.

ELVIRE.

Marton, le trait est inoui :
C'est une perfidie immense.

AIR : *Des vapeurs.*

L'espoir de lui rendre le change
Me venge
De sa noirceur,
Et, pour que l'ingrat me respecte,
J'affecte
L'air de douceur ;
Mais en secret mon cœur succombe.

MARTON.

Le coup est frappant.

ELVIRE.

Assommant !....
Ma chere, soutiens-moi, je tombe :
J'ai des vapeurs ;
(*Elle tombe dans un fauteuil.*)
Je me meurs.

MARTON,

MARTON.

AIR : *Une nuit, dormant à merveille.*

Mais, comment! ses yeux sont humides....
(*Au Public.*)
Voyez pourtant, petits perfides!
Quelles trances vous nous donnez.
Par ma foi! nous sommes bien folles
D'en croire vos belles paroles....
(*A Elvire, lentement.*)
Allons, Madame, revenez.

ELVIRE.

Mes sens sont encore étonnés.

MARTON, *lui présentant un flacon.*

Respirez cette eau, je vous prie.

ELVIRE.

Donne.... Je suis anéantie!

MARTON.

Essayez de marcher.

ELVIRE.

Hélas!
C'est à périr!.... On n'y tient pas.

MARTON.

AIR : *Quoi! vous partez.*

S'il paroissoit, ne faites point d'avance.

ELVIRE, *se levant brusquement.*

Fi donc! Marton, l'affront seroit sanglant:
Il doit venir, compte qu'avec décence,

Je saurai soutenir son changement.
Il sait déja qu'à Lindor mon cœur pense.

MARTON, *à part.*

Ah ! qu'une veuve entend l'arrangement !

SCENE III.

LE CHEVALIER, ELVIRE, MARTON.

LE CHEVALIER *chante dès le fond du Théatre.*

QUE ce beau jour promet d'heureux instans !
Qu'avec plaisir sur ces bords on s'arrête !...

ELVIRE.

AIR : *Du cotillon couleur de rose.*

Ah ! Chevalier, arrivez donc,
Vous vous faites toujours attendre.

LE CHEVALIER.

Vous me grondez hors de saison.
De grace, avant, daignez m'entendre....
Mais comment,
Quel air galant !
Sans balancer, Lindor doit se rendre.
Cet air vainqueur
Va dans son cœur.

ELVIRE.

Vous me trouvez donc bien ?

LE CHEVALIER.

D'honneur !

AIR : *Ah ! c'est une merveille.*

Oui, d'honneur, je serois trompé,
Si de vous il n'étoit frappé....
Tenez votre rouge est coupé ;
Ah ! c'est une merveille !
C'est aux feux
De vos yeux,
Qu'amour se réveille.

ELVIRE.

AIR : *Comme v'là qu'est fait.*

Vous raillez....

LE CHEVALIER.

Non, sur ma parole,
Cette coiffure est au parfait,
Et ce brillant de girandole
Produit un merveilleux effet ;
Ces nœuds sont d'un goût adorable ;
Que cet ajustement me plaît !

ELVIRE.

Mon chignon est mal ?

LE CHEVALIER.

Admirable !
Cet habit vous va tout-à-fait :
C'est fort bien fait ;
Mais très-bien fait.
(*Il la regarde du haut en bas.*)

ELVIRE.

AIR : *Le Seigneur Turc a raison.*

Le compliment est joli.

MARTON, *à part.*

Ou plutôt risible.

ELVIRE.

Vous joignez au ton poli,
Une finesse indicible.

LE CHEVALIER.

Oh ! je vous en dois l'éclat !

ELVIRE.

Votre goût délicat . . .
Délicat . . . au poſſible.

LE CHEVALIER.

AIR : *Paris est au Roi.*

Ce que vous pensez
Me ressemble assez ;
Je me pique sur-tout
D'avoir quelque goût.
J'occupe un brodeur....
Moi, c'est ma fureur.

MARTON, *le montrant, à part.*

C'est quelqu'original
Du Palais Royal.

LE CHEVALIER.

Ces dentelles

ELVIRE.

Sont fort belles.

LE CHEVALIER.

Examinez-en le point....
Ma berline
Est divine.

ELVIRE.

On sait qu'en tout point,
Vous n'épargnez point...

LE CHEVALIER.

Ce que vous pensez
Me ressemble assez ;
Je me pique sur-tout
D'avoir quelque goût ;
C'est qu'il faut être mis :
Car, ma foi ! les commis
Ont laissé le drap à la province.
Le plus mince
Joue au Prince.
On prête à l'erreur.

ELVIRE.

Ah ! c'est une horreur !

LE CHEVALIER.

Ce que vous pensez
Me ressemble assez ;
Je me pique sur-tout
D'avoir quelque goût.

ELVIRE.

AIR : *Le joli jeu d'amour.*

A parler franchement,
On doit être charmant,

Lorsque l'on est l'amant
De Clitie.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est un bijoux;
Ma foi ! sans elle, entre nous,
J'aurois d'être à vous
Grande envie.

ELVIRE, *piquée.*

Après un tel aveu,
En vérité, j'ai lieu
D'être fidelle au nœud
Qui nous lie.

LE CHEVALIER.

AIR : *Est-ce que ça se demande !*

Accusez la fatalité.

ELVIRE.

Bien peu je m'en chagrine.

LE CHEVALIER.

Malgré ma bonne volonté,
Ma tendresse décline...
Je vous respecte, avec raison.

ELVIRE.

La faveur est fort grande !
Clitie est donc sensible ?

LE CHEVALIER.

Bon !
Est-ce que cela se demande ?

SCENE IV.

ELVIRE, LE CHEVALIER, CLITIE, MARTON.

ELVIRE.

AIR : *Le démon malicieux et fin.*

(*A part.*)

LE perfide !... Ah ! ma niece, approchez.
C'est le Chevalier que vous cherchez ?

CLITIE.

Moi, Madame ?

ELVIRE.

Au moins, je le soupçonne.

LE CHEVALIER.

Elle rougit...

ELVIRE.

Allons, rassurez-vous ;
La démarche est simple ; on la pardonne,
Pour un motif si flatteur et si doux.

CLITIE.

AIR : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Que veut dire ce badinage ?

ELVIRE.

Sans m'en demander davantage,
Expliquez-vous avec Monsieur !....

(*Au Chevalier.*)

Lindor chez moi pourroit se rendre ;
Et s'il veut mériter mon cœur,
Vous n'aurez plus droit d'y prétendre.

(*Elle sort avec Marton.*)

SCENE V.

CLITIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Elle a beau s'en défendre,
Je la tiens toujours là.

CLITIE.

Monsieur, daignez m'apprendre
Le nœud de tout cela.

LE CHEVALIER.

J'aime trop le mystere.

CLITIE.

Ah ! de grace, parlez.

LE CHEVALIER.

On peut fort bien se taire,
Quand vous dissimulez.

CLITIE.

AIR : *Mariez-moi.*

J'ignore...

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ignorez.
Pourquoi jouer l'ignorance ?
On sait que vous espérez...

CLITIE, *le quittant.*

Éviter votre présence...

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoutez, écoutez, écoutez donc ;
M'échapper ! quelle apparence !
Ecoutez, écoutez, écoutez donc ;
Mais voilà le mauvais ton.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Est-ce ainsi que l'on en use ?
Rien n'est plus inconséquent !
Aurois-je un air excédent ?

CLITIE, *à part.*

Il faut que je m'en amuse.
(*Haut.*)
Monsieur, pardonnez un peu.

LE CHEVALIER.

Ah ! sans peine on vous excuse ;
Quand la pudeur entre en jeu,
Elle orne bien un aveu.

CLITIE.

AIR : *A quoi s'occupe Madelon !*

Monsieur, je ne mérite pas....

LE CHEVALIER.

Sa modestie est à peindre !

CLITIE.

Et, d'ailleurs, j'ai si peu d'appas !

LE CHEVALIER.

J'aime à voir son embarras.

AIR : *Palsangué, M. le Curé.*

Dites-moi pourquoi vous tremblez ?
Rougir est une misere.

CLITIE.

Moi ! point du tout.

LE CHEVALIER.

Tenez, vous vous troublez.

CLITIE, *à part.*

Ah ! qu'il sait bien me déplaire !

AIR : *Raisonnez, ma musette.*

(*Haut.*)

Ayez moins d'assurance,
Car ma gloire s'offense
De cet air triomphant...

LE CHEVALIER.

Oh ! vous faites l'enfant.

AIR : *Ça n'vous va brin.*

Pour une fille presque faite,
Vous donnez encor dans le faux;

Je veux vous rendre parfaite,
Corriger ces légers défauts.
Un feu d'une certaine espece
En votre faveur m'intéresse ;
Sans cela, votre air, bien ou mal,
Me seroit égal...
(*Il prend du tabac.*)
Mais fort égal.

CLITIE.

AIR : *Que chacun de nous se livre.*

Je suis ce que je dois être,
Vous ne ferez rien de moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! l'amour est un grand maître,
Vous le suivez, je le voi.

CLITIE, *ironiquement.*

Mon cœur, facile à connoître,
Peut être fort amoureux.

LE CHEVALIER.

Oh ! j'aime beaucoup, peut être,
Et peut être est merveilleux.

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Vous soupirez ?...

CLITIE.

Vous faites l'agréable ;
Mais vous n'en êtes pas mieux écouté :
Près d'un galant qui se croit trop aimable,
Notre cœur est en sûreté.

LE CHEVALIER.

AIR : *Ma chere mere, que je révere.*

Ah ! ma petite,
Le tien palpite,
Et dans tes yeux
L'amour s'annonce au mieux.

CLITIE.

Cela me pique !

LE CHEVALIER.

Elle est unique !...
Ah ! point d'aigreur :
Auriez-vous de l'humeur ?
Cet air méchant
Qui succede,
Cede
Au doux penchant
D'un regard touchant.

Menuet d'Exaudet, ou bien, *Point de bruit, ce réduit solitaire.*

Vous boudez,
Vous gardez
Le silence ;
Mais, loin d'en être accablé,
Parbleu ! je suis comblé
De votre résistance.
A vous voir,
Le devoir
Vous occupe.
De ce manege usité,

Je

Je n'ai jamais été
La dupe.
Cependant cet air bizarre,
A parler net, vous dépare:
Vos attraits,
Sont moins vrais.
Ah! de grace,
Abandonnez ce ton-là:
En vérité! cela
Me passe.
Entre nous,
C'est pour vous
Qu'on vous gronde;
Car vous avez un maintien
Qui ne ressemble à rien:
Ce n'est pas là le monde.
Ayez donc
Du bon ton
Quelqu'ébauche.
Je suis trop franc... pardonnez;
Mais, ma foi! vous donnez
A gauche.

CLITIE.

AIR: *Vous qui feignez d'aimer.*

Vos airs, votre leçon,
Vos petits mots, votre faste,
De la saine raison
Forment bien le contraste.
L'esprit a peu de part

A cette bigarrure.
Plaire est un grand hasard,
Lorsque l'art
Choque la nature.

LE CHEVALIER.

AIR: *Comme un Coucou.*

Je vous trouve délicieuse;
Ma foi! vive les argumens!
Savez-vous qu'on est précieuse
Avec de tels raisonnemens?

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mais comme vous êtes bien née,
Si vous voulez vous appliquer,
Je veux, après notre hyménée,
Ma chere enfant, vous éduquer.
L'hymen de Lindor et d'Elvire
Va se terminer en ce jour.

CLITIE, *à part.*

O juste Ciel!

LE CHEVALIER.

Je vais l'instruire
Du plein succès de mon amour.

CLITIE, *au Chevalier.*

AIR: *Plus inconstant que l'onde et le nuage.*

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Vous mordez à la grappe.

L'amant vous frappe
Par le nom d'époux.
Déja votre joie éclate ;
J'aime à voir ce sentiment !
Cela me flatte
Infiniment !
Je m'en étois douté :
Moi, tout mon art est de séduire ;
On peut le dire,
Sans fatuité.
(*Il sort, en fredonnant un air d'Opéra.*)

SCENE VI.

CLITIE, MARTON, *au fond du Théatre.*

CLITIE, *à part.*

AIR : *Paresseuse Aurore.*

QUE viens-je d'apprendre !
Quel revers pour un cœur tendre !
Hélas ! devois-je m'attendre
A ce contre-tems affreux ?. ..
Trompeuse apparence,
Frivole espérance,
Vous m'annonciez les jours les plus heureux....

Dieux ! Dieux !
Quel outrage !
Quel partage !
On m'engage,
Au gré d'un vain éclat,
Au plus grand fat !
Que viens-je d'apprendre ?
Ai-je pu l'entendre !
Quoi donc ! Elvire va prendre
Celui que j'adore ? hélas !
Hymen étrange !
Fatal échange !
Non, non, je ne le crois pas !
Lindor me rassure,
Il n'est point parjure :
La plus constante ardeur
Regne en son cœur.
Oui, oui, l'on m'abuse,
Et la ruse
Dont on use,
Fait que j'aime plus encor
Mon cher Lindor.

MARTON, *la surprenant.*

Vous avez raison, Clitie,
Il est bon sur ce ton-là.

CLITIE, *étonnée.*

Te voilà !

MARTON.

AIR : *Nous venons de Barcelonnette.*

Diantre ! comme le cœur s'en donne,
Quand l'amour le fait soupirer !
Il pense, il projette, il raisonne,
Et finit par délibérer.

CLITIE.

AIR : *De la Confession.*

Puisque tu sais tout, que dois-je faire ?
Réponds-moi, ma chere !
Au plus noir soupçon
Ai-je raison
De me soustraire ;
Ou dois-je bannir
Mon amant de mon souvenir ?

MARTON.

AIR : *Margot, sur la brune.*

Votre chere tante....

CLITIE.

Eh bien !

MARTON.

Beaucoup le tente.
Votre chere tante
Veut usurper vos droits.

CLITIE.

O Ciel ! je tremble !

MARTON.

Ils sont ensemble !
Cela ressemble....

CLITIE.

Hélas ! tu vois
Comme tout m'accable à la fois.

SCENE VII.

ELVIRE, LINDOR, CLITIE, MARTON.

MARTON.

AIR : *Ce qui me chagrine, hélas ! c'est que Claudine.*

ELVIRE s'avance ;
Paix !...

ELVIRE, *à Lindor.*

Oui, Monsieur, je pense
Qu'un homme désœuvré,
Aux ennuis est livré.
Votre cœur timide,
Que le respect guide,
Peut, sans me manquer,

Franchement s'expliquer.
J'excuserai même....

LINDOR.

Le Chevalier vous aime ;
J'ai peu mérité
Cet excès de bonté.

ELVIRE.

AIR : *Quel mystere.*

Le scrupule,
Lindor, dans un homme élégant,
Est ridicule ;
Le scrupule,
A la fin, devient fatigant ;
L'adroit amant
Sait, d'un heureux moment,
Appercevoir le crépuscule.
Une femme... décemment,
Se prête à l'événement.
Le scrupule, &c.
Pour un mot qu'on vous dit,
Vous voilà tout interdit.
Parlez en liberté...
Mais quel air déconcerté !
Je vous trouve excellent !
Le trait est galant !
Enfin, j'ai Lindor,
Tort.

Je connois le scrupule;
Pour plus d'une montrant du goût,
Votre cœur brûle,
Il circule:
On ne peut pas parer à tout.

LINDOR.

AIR : *L'autre jour étant assis.*

Le détour ne me sied pas;
Oui, je l'avouerai, Madame,
Que, malgré tous vos appas,
Un autre regne en mon ame.

ELVIRE.

Le propos est flatteur!

LINDOR.

L'amour me justifie.

ELVIRE.

Quel est votre vainqueur?

LINDOR.

Interrogez Clitie.

ELVIRE, *avec emportement, à sa niece.*

AIR : *De la Colombe.*

J'ai deux amans, vous me les enlevez!
Quel attentat! ah! j'en suis furieuse!
J'ai deux amans, vous me les enlevez!

CLITIE.

AIR : *On n'entend plus dessous l'ormeau.*

De ce courroux injurieux,
Connoissez l'injustice ;
Le Chevalier m'est odieux,
Je hais son artifice :
Oui, mon cœur se décide aujourd'hui ;
C'est pour Lindor qu'il prononce ;
Je renonce
A tout autre qu'à lui.

MARTON.

AIR : *Je n'en veux pas davantage.*

Vous avez l'ame si belle,
Faites, Madame, un effort.

ELVIRE, *à part.*

Ciel ! l'agréable nouvelle !
(*A Clitie.*)
Quoi ! vous n'aimez que Lindor ?

CLITIE.

Pour le fat qui vous outrage,
J'ai la plus grande aversion.

ELVIRE.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

AIR : *Printems, dans nos bocages.*

Ma niece, ma chere niece,
Vous me tranquillisez ;

Vos vœux, votre tendresse
Seront favorisés.

LINDOR et CLITIE *ensemble.*

AIR : *Ici je fonde mon Abbaye.*

Vous nous comblez.

ELVIRE.

Je vous dispense
De transports dont j'ai peu besoin;
Votre bonheur et ma vengeance
Vous tiennent quittes de ce soin.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah! ah! mon petit Chevalier!...
Clitie, il faut l'humilier.

CLITIE.

Volontiers.

ELVIRE.

Et comme il se pique
D'avoir subjugué votre cœur,
Par une tendresse ironique,
Prolongez encor son erreur.

AIR : *Sur le Pont d'Avignon.*

Je vais vous l'envoyer, contentez mon envie.
(*Elle sort.*)

CLITIE.

Mon intérêt m'y porte, et vous serez servie.

SCENE VIII.

LINDOR, CLITIE, MARTON.

LINDOR.

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

POUR nos vœux quel doux présage !
Soupirons en sûreté.

CLITIE.

Le prix d'un tendre esclavage
Est d'aimer en liberté.

LINDOR.

MENUET.

AIR : *Meurs, cruelle infidelle.*

Ah ! Clitie,
Que la vie,
Quand on peut vous plaire,
Devient chere !
Hélas ! je préfere
Ce regard charmant,
A tout l'éclat brillant
Du plus haut rang.
Oui, sans cesse,

Il me blesse ;
L'amour tient ses armes,
De vos charmes :
Sans crainte en ce jour
Vous le fixez par le retour.
Son pouvoir
Triomphe et sait prévoir
Tous les dangers d'un apparent naufrage ;
Sa douceur calme bientôt l'orage,
Son flambeau dissipe le nuage :
Il conduit les pas
Des amans vrais et délicats.
Ah ! Clitie, &c.

CLITIE.

SECOND MENUET.

Oui, pour jamais, la crainte expire ;
En notre faveur tout conspire :
De l'amour suivons l'empire,
Livrons-nous aux tendres feux
Qu'il nous inspire.
C'est pour aimer que l'on respire.
Un cœur jouit dès qu'il soupire :
C'est par ses nœuds
Qu'il aspire
Au destin le plus heureux.
Ce Dieu, sur un amant trompeur,
Exerce, avec fureur,
Sa rigueur ;

C'est

C'est aux perfides qu'il sait nuire,
C'est pour eux qu'est fait son martyre.
Un trait vengeur
Les déchire.
Il forme des vœux sans pouvoir dire:
Oui, pour jamais la crainte expire, &c.

MARTON, *les regardant.*

AIR: *De l'Anonyme.*

Par ma foi! l'eau me vient à la bouche,
Tant l'exemple a sur moi de pouvoir!
A présent si quelqu'amant me touche,
Je saurai couronner son espoir:
Il sied fort mal d'être farouche,
Quand on n'a qu'un tems pour se pourvoir.
Par ma foi! l'eau me vient à la bouche,
Tant l'exemple a sur moi de pouvoir!

CLITIE.

AIR: *Je ferai mon devoir.*

Mais voici mon Suffisant,
Il se croit ravissant;
Exécutons notre projet.

LINDOR.

Qu'il a l'air satisfait!

SCENE IX.

CLITIE, LE CHEVALIER, LINDOR, MARTON.

LE CHEVALIER.

AIR : *De la Trotteuse, Contredanse.*

QUAND on est sûr de plaire,
Ma foi ! voltiger est amusant.
(*A Clitie.*)
N'est-il pas vrai, ma chere,
Que l'Amour est charmant ?

CLITIE.

Oui, Monsieur, et j'espere
De l'hymen allumer le flambeau,
Puisque l'Amour m'éclaire
Sur un choix aussi beau.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez me le taire,
Et cela me paroissoit nouveau.

MARTON.

Mais l'amour nous éclaire
Sur un choix aussi beau.

LE CHEVALIER.

AIR : *Eh ! comment pourroit-on soupirer tristement !*

En honneur, vous me faites plaisir !
Voilà parler à ravir,

A mon gré !
Votre air est un peu plus maniéré.
Quand je donne
Certains conseils aux gens . . .
Tenez, Lindor s'étonne
De vos progrès frappans.
(*A Lindor.*)
Sais-tu que la friponne
A de belles dents ?

MARTON.

AIR : *L'amour sait plus d'un tour.*

Ah ! que Monsieur est honnête !

CLITIE.

Que j'aime cet encens !

MARTON.

Il feroit ma conquête,
Si j'en croyois mes sens ;
Mais ma pudeur surmonte
Un téméraire amour.

LE CHEVALIER.

Comment ! Marton, je crois, m'en conte ?

MARTON.

Non, ce n'est pas mon tour ;
Non, ce n'est pas mon tour.

LINDOR, *ironiquement.*

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Qui peut résister à tes charmes !
Chevalier, ton air est divin ;

Mais toi-même à Clitie enfin,
Tu vas rendre les armes.

LE CHEVALIER.

AIR : *De l'Amour tout subit les loix.*

Un minois
Peut bien quelquefois
Nous toucher,
Sans nous attacher.
Un éclair
Est assez l'image
Des feux d'un homme du bel air;
On le craint,
Et même on se plaint,
D'un tourment
Qu'il cause aisément.

LINDOR.

Volontiers,
Ton humeur volage
S'endort sur ses lauriers.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! s'il falloit aimer
Toutes celles qu'on sait charmer,
Le rôle seroit assommant;
J'y renoncerois assurément,
Car enfin,
Moi, si j'étois vain,
Je pourrois,
Tant que je voudrois,
Me flatter

Que plus de cent femmes
Respirent pour me regretter :
Elles font
Du bruit, elles ont
Beau crier,
Sans cesse prier,
Soins perdus !
Je ris de leurs flammes....
(*A Clitie.*)
Mes soupirs vous sont dus.

CLITIE, *ironiquement.*

AIR : *Le seul flageolet de Colin.*

Je touche donc à cet instant
Que si fort je desire ?

LE CHEVALIER.

Croyez-vous qu'au sort qui m'attend
Je puisse bien suffire ?

CLITIE.

Oh ! vous êtes trop suffisant :
On ne peut trop vous le dire.

LE CHEVALIER, *à Lindor.*

AIR : *Que j'estime mon cher voisin.*

Eh bien ! comment gouvernes-tu
La respectable Elvire ?

LINDOR.

Tu vois, à mon air abattu,
Qu'en vain mon cœur soupire.

CLITIE.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman.*

Ah ! Monsieur le Chevalier,
Vous que l'on prend pour modele....

LINDOR.

Dont le talent singulier
Est de vaincre chaque belle....

CLITIE.

Apprenez donc à Lindor
A fléchir une cruelle.

MARTON.

Enseignez donc à Lindor,
L'art de plaire sans effort.

LE CHEVALIER.

AIR : *Des Insulaires.*

Je le veux de toute mon ame....
Écoute donc, et retiens bien :
Le piege où l'on prend une femme,
Est pour nous autres moins que rien.
Un air leste, un propos libre,
Moitié hardi, moitié saillant ;
Le plus souvent,
Tout en riant,
Piquer l'esprit, en le contrariant...
La raison perd bientôt l'équilibre,
Quand on l'attaque avec tant de brillant.

LINDOR.

AIR : *De Catinat.*

Le beau sexe par moi fut toujours respecté.

LE CHEVALIER.

Ah ! défais-toi, mon cher, de cette qualité ;
Tiens, la soumission qu'on a pour son vainqueur,
Nourrit sa vanité, sans émouvoir son cœur.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Plus le sexe a de droits, et plus il en abuse;
Qui l'encense est esclave, est aimé qui l'amuse.

CLITIE.

Ainsi, Monsieur Lindor, avant de m'enflammer,
Profitez; à ce prix, on pourra vous aimer.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Votre maladresse est extrême,
Vous porteriez trop mal vos fers.

LE CHEVALIER.

Quoi ! le pauvre diable vous aime ?

CLITIE.

Vraiment, il s'en donne les airs.

LE CHEVALIER, *s'extasiant.*

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Il sait nos vœux, et d'en former il ose !
Oh ! la bonne chose !...
(*A Lindor.*)
Tiens, je t'avertis
Que tu me divertis....

(*A Clitie.*)

Le parallele est, je vous le déclare,
D'un singulier rare....
(*Il embrasse Lindor.*)
Baise-moi, Lindor,
Car le trait vaut de l'or.

SCENE X.

ELVIRE, CLITIE, LE CHEVALIER, LINDOR, MARTON.

LE CHEVALIER.

AIR : *Des Billets doux.*

AH ! vous arrivez à propos,
Elvire ; adieu votre repos.

ELVIRE.

Pourquoi donc, je vous prie ?

LE CHEVALIER.

Lindor vous quitte avec éclat.
(*Il rit.*)
Et même, le petit ingrat
Va m'enlever Clitie.

ELVIRE.

AIR : *Des étonnement.*

Que, prévenu pour de jeunes appas,
Lindor négligé mon empire,

Et vole à l'objet qui l'attire :
Cela ne me surprend pas ;
Mais qu'un galant que le myrthe couronne,
Persuasif, flatteur, charmant,
Par crainte, ou par ménagement,
Cede ses droits à quelqu'amant :
Voilà ce qui m'étonne.

LE CHEVALIER, *riant.*

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

(*A Clitie et a Lindor.*)

Elle donne dans le panneau.

CLITIE et LINDOR, *ensemble.*

L'aventure est comique !

LE CHEVALIER.

Nous sommes au même niveau....
Mais rien n'est plus physique !

ELVIRE.

Ainsi, sur vous je compte fort ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas l'avantage
De savoir réparer le tort
De deux ans de veuvage.

ELVIRE.

AIR : *Du menuet des Francs-Maçons.*

Je préfere à votre tendresse
Cet heureux refus.

LE CHEVALIER, *raillant.*

De ce trait de délicatesse
Je reste confus....

(*A Lindor.*)

Toi, tu crois que la bonne Dame
Va cesser de m'aimer ? Erreur.
A travers de sa grandeur d'ame,
Je vois le foible de son cœur.

AIR : *Que je regrette mon amant.*

Morbleu ! voilà comme on s'y prend :
Tu vois que cela n'est point fade.

LINDOR.

J'agissois tout différemment.

LE CHEVALIER.

Mon ami, rien n'est plus maussade.

MARTON, *à Lindor.*

Oui, soyez, Monsieur,
Beau diseur,
Grand menteur,
Cajoleur,
Persifleur,
Mauvais railleur;
Et vous serez notre vainqueur.

CLITIE.

AIR : *Babet, que t'es gentille.*

Lindor, vous entendez
Cet avis salutaire ?
En vain vous prétendez
En aimant pouvoir plaire.
Une vive ardeur
Va souvent au cœur;

Mais l'art fait plus encore :
Acquérez ce joli talent.

LINDOR, *contrefaisant le fat.*

Oui, mon cher cœur.

LE CHEVALIER.

Bravo !

LINDOR.

Vraiment,
Je serai même impertinent.

CLITIE, *donnant sa main à Lindor, qui la baise.*

Eh bien ! je vous adore !
Eh bien ! je vous adore !

LE CHEVALIER, *interdit.*

AIR : *Quand on parle de Lucifer.*

Ma foi ! celui-là n'est pas mal....
Mais quelle plaisanterie !

MARTON, *montrant Lindor.*

Oui, Monsieur est votre rival.

ELVIRE.

Rival aimé de Clitie.

MARTON.

Jugez du pouvoir de l'original,
Puisqu'on se rend à la copie.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

N'est pas mal-à-droit qui vous attrape !

LE CHEVALIER, *à part.*

Voilà la premiere qui m'échappe.

ELVIRE.

Chevalier, la rencontre est piquante !

LE CHEVALIER, *à part.*

Si je perds la niece, ayons la tante.

AIR : *C'est au desir que je l'attends.*

J'y réussirai, sans effort....
(*Haut.*)
Pour me piquer de jalousie,
On feint de préférer Lindor ;
Et, par cette adresse infinie,
Qui, je l'avouerai, me plaît fort,
Je vous jure qu'elle est, ma foi !
Folle de moi ; (*Bis.*)
Oui, Clitie est folle de moi.

CLITIE, *à Lindor.*

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Ah ! qu'il perd bien son étalage !

ELVIRE.

Si vous avez cet avantage,
Monsieur, que ne l'épousez-vous ?

LE CHEVALIER.

On voudroit bien que je le fisse ;
(*A Elvire.*)
Mais, Madame, il m'est bien plus doux
De vous en faire un sacrifice.

ELVIRE.

ELVIRE.

AIR : *Que j'aime mon cher Arlequin.*

C'est agir trop modestement,

TOUS.

Ah ! qu'il est drole !

ELVIRE.

Mille vous aiment tendrement ;
Mais pour grossir un tel roman,
Je ne suis pas si folle.

LE CHEVALIER.

Votre fierté, gratuitement,
Donne dans l'hyperbole.

ELVIRE.

AIR : *Un mouvement de curiosité.*

Il n'est plus tems de songer à me plaire,
Oui, Chevalier, votre regne est passé ;
Et ma raison, grace à votre caractere,
Sait dédaigner un sacrifice forcé.

LE CHEVALIER.

Quand le dépit s'arme d'un commentaire,
On fait bien voir que le cœur est blessé.

AIR : *De la fanfare de S. Cloud.*

Ceci fort peu m'embarrasse,
Et même j'en suis charmé :
L'amour propre qui menace,
Par l'amour est désarmé.
Avant que le jour se passe,
Vous voudrez combler mes vœux ;

Lorsque je quitte une place,
Je la reprends, quand je veux.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

(*A part.*)
Je suis pourtant pétrifié.

ELVIRE.

Votre orgueil guérit ma foiblesse.

CLITIE.

Ah ! qu'il a l'air humilié !

LE CHEVALIER, *tirant sa montre.*
Une autre m'attend ; je vous laisse.

AIR : *Pour la Baronne.*

Oui, je vous laisse,
Je pars.

ELVIRE.

Allez, Monsieur, allez ;
Et de m'oublier je vous presse.

LE CHEVALIER, *revenant.*
Je crois que vous me rappellez.

ELVIRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Je vous laisse.

(*Il sort en chantant.*)
Témoins de ma gloire, aimables oiseaux.

SCENE XI et derniere.

ELVIRE, CLITIE, LINDOR, MARTON.

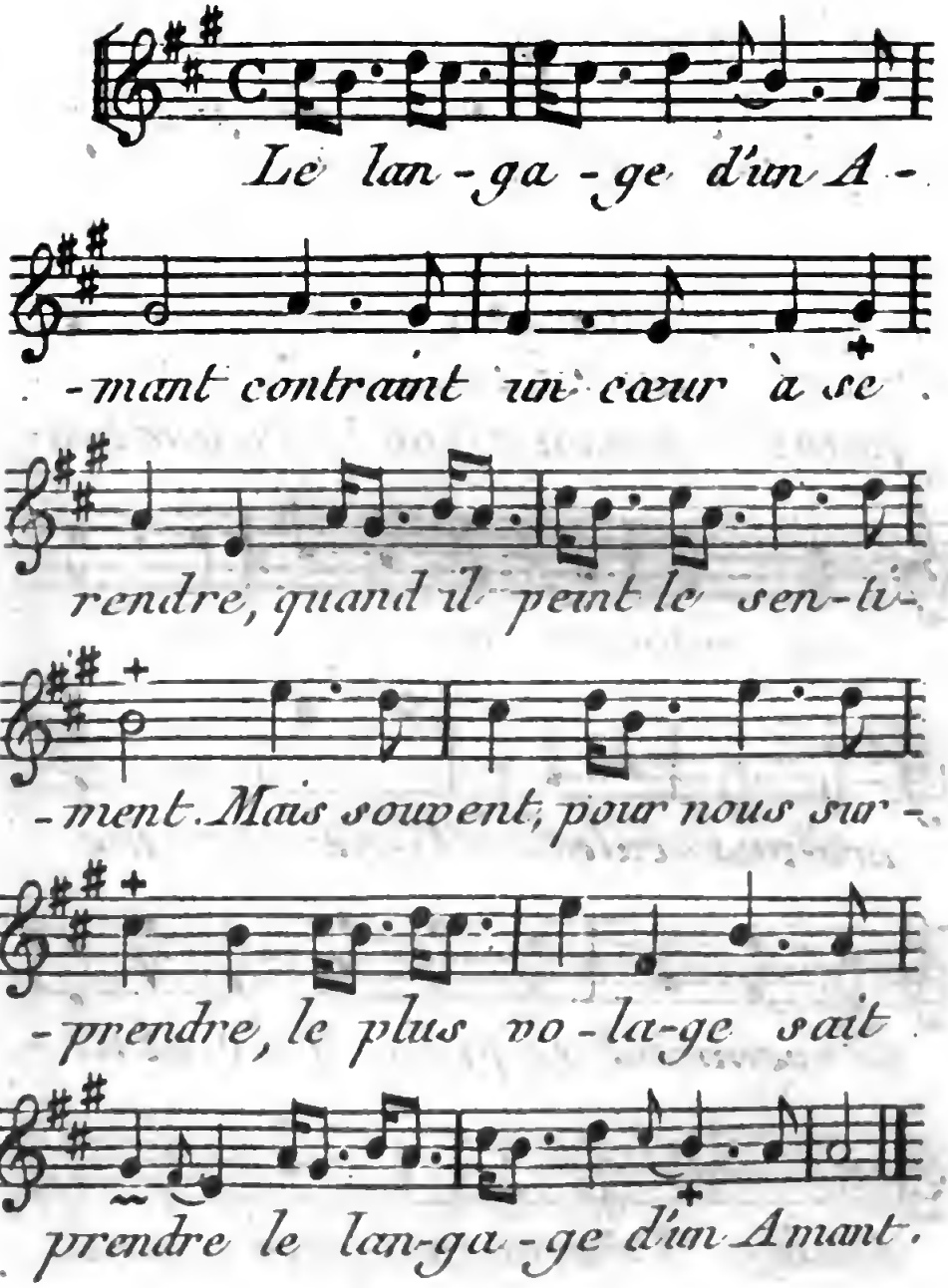
MARTON.

AIR : *Du Vaudeville d'Épicure.*

S'IL chante, il n'en a pas envie.
LINDOR et CLITIE, *ensemble.*
Vous avez bien su le punir.
ELVIRE.
Dès ce jour, ma chere Clitie,
J'aurai le soin de vous unir.
Si son départ un peu m'afflige,
J'y gagne, car je me souviens
Qu'un petit malheur qui corrige,
Est le plus grand de tous les biens.

FIN.

AIRS DÉTACHÉS du Suffisant.



Le scru-pu-le, Lindor, dans
un homme élégant est ri dicule;
le scru-pule à la fin devient fa-ti-
-guant. L'adroit a-mant sait d'un heu-
-reux moment apper-ce-voir le
cré-pus-cule. U-ne fem-me
dé-cemment se prête à l'é-vé-ne-
-ment. Pour un mot qu'on vous dit,

vous voi-la tout interdit! parlez
en liberté. Mais quel air déconcer-
-té! je vous trouve ex-cel-
-lent: le trait est ga-lant! Enfin j'ai, Lin-
-dor, tort. Je conçois le scrupule;
pour plus d'une montrant du goût, vo-
-tre cœur brule: il cir-cu-le. On
ne peut pas pa-rer à tout.

4

LES TROQUEURS,

INTERMEDE,

EN UN ACTE, EN VERS,

PAROLES DE VADÉ,

MUSIQUE DE M. DAUVERGNE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DES TROQUEURS.

LUBIN et Lucas, deux Paysans amis et du même Village, sont à la veille de se marier tous les deux. Leurs contrats sont passés, et ils sont fiancés, Lubin avec Margot, et Lucas avec Fanchon. Mais Lubin fait réflexion que Margot, qui est fort vive, fort égrillarde, lui conviendra bien moins que ne feroit Fanchon. Lucas, par une semblable réflexion, croit que Margot seroit mieux son fait que Fanchon, qu'il trouve trop indolente, trop paresseuse. Ils se communiquent l'un à l'autre ce qu'ils pensent là-dessus, et se proposent mutuellement de troquer de prétendue. Dès qu'ils voyent les deux fiancées, ils leur disent leur projet. Elles en sont d'abord surprises et fâchées; mais, se donnant le mot entre elles, elles font semblant d'y consentir, et se promettent bien de faire en sorte chacune, de

dégoûter d'elle le nouveau prétendant. Elles y parviennent, Margot, en traitant fort mal Lucas, et Fanchon, en n'épargnant pas davantage Lubin. Ceux-ci se repentent du nouveau marché; mais elles feignent long-tems de vouloir qu'il tienne, se doutant bien que plus elles paroîtront le desirer, plus leurs Amans voudront le rompre. Enfin, après les avoir vus à leurs pieds, pour les conjurer de s'en tenir aux premieres dispositions, elles se laissent fléchir, et les deux mariages ont lieu comme ils avoient d'abord été arrêtés; Margot épouse Lubin, et Lucas s'unit à Fanchon.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES TROQUEURS.

« CETTE Piece, tirée d'un Conte de La Fontaine, sous le même titre, eut beaucoup de succès; mais elle le dut, en grande partie, à la charmante musique de M. Dauvergne, qui ne lui a pas moins donné de réputation dans cet essai, que ses autres Ouvrages ne lui ont procuré de gloire. C'est le premier Ouvrage de ce genre que nous ayions eu dans le goût proprement Italien. Quelques années auparavant, on avoit permis à une Troupe de Bouffons Italiens de jouer sur le Théatre de l'Opéra, des Intermedes de Pergoléze et autres Compositeurs d'Italie. C'est à ces deux époques différentes qu'il faut rapporter le goût d'une partie de la Nation pour ces nouveaux Spectacles. Jamais révo-

lution ne fût plus prompte. Les Lullistes, déja découragés, garderent le silence. Le parti de Rameau en fut accablé, et les enthousiastes de ce genre ultramontain s'emparerent du champ de bataille. Ce fut alors que s'alluma cette guerre musicale où J. J. Rousseau, presque seul, fit tête à tant d'adversaires, et l'emporta sur eux, par l'esprit, l'éloquence et le raisonnement. Après le départ des Bouffons, sur le jugement impartial que des gens d'un goût sûr avoient porté de leurs Pieces, Monnet, Directeur de l'Opéra-Comique, conçut le projet d'en faire faire, à peu près dans le même goût, par un Musicien de notre Nation. M. Dauvergne lui parut le Compositeur le plus capable d'ouvrir avec succès cette carriere. Monnet lui en fit faire la proposition; et il l'accepta. Le Directeur l'associa avec Vadé; et le Poëme et la Musique furent faits dans l'espace de quinze jours. Il falloit prévenir la cabale des Bouffons. Les fanatiques de la Musique Italienne, toujours persuadés que les François n'avoient point de Musique, n'auroient pas manqué de faire échouer ce projet. On garda donc là-dessus le secret le plus pro-

fond ; et, pour donner le change aux ennemis de notre Musique, Monnet répandit dans le monde qu'il avoit envoyé des paroles à Vienne à un Musicien Italien, qui savoit le François et qui avoit la plus grande envie d'essayer ses talens sur cette langue. Cette fausse nouvelle courut toute la Ville ; et il n'étoit plus question que de faire faire une répétition de la Piece. M. de Curis, qu'on avoit mis dans la confidence, seconda le Directeur, et la répétition fut faite chez lui, par les principaux Symphonistes de l'Opéra, et par quatre premiers sujets chantans du premier mérite. A cette répétition, où il y avoit peu de monde, et presque tous Amateurs de la Musique Françoise, les avis furent partagés sur le sort de la Piece ; laquelle jouée et chantée, quelque tems après, à l'Opéra-Comique, par des Acteurs qui ne savoient pas la Musique, ne laissa pas d'être généralement applaudie. Les Bouffonistes, persuadés que cette Musique avoit été faite à Vienne, par un Italien, en complimenterent Monnet, et se confirmerent encore plus dans l'idée que la Musique Italienne étoit infiniment supérieure à la nôtre. Aussi charmé de leur

bonne-foi que de l'heureuse tromperie qu'il venoit de leur faire, Monnet leur présenta M. Dauvergne comme le véritable Orphée de Vienne. » Histoire de l'Opéra-Comique, tome second, page 32 ; Dictionnaire des Théatres de Paris, par Léris, page 442, et Anecdotes Dramatiques, de l'Abbé de La Porte, tome second, page 248 et suivantes.

Farin de Hautemer donna à la Foire, en 1756, une Parodie de cette Piece, sous le titre du *Troc*, et qui étoit toute en Musique.

M. Sédaine a mis aussi en action le Conte de La Fontaine, et l'a fait représenter à l'Opéra-Comique, le 7 Mars 1760, avec de la Musique de M. Sody, sous le titre des *Troqueurs dupés*.

LES

TROQUEURS,

INTERMEDE,

EN UN ACTE, EN VERS,

PAROLES DE VADÉ,

MUSIQUE DE M. DAUVERGNE;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Foire Saint-Laurent, le 30 Juillet 1753.

PERSONNAGES.

LUBIN, Amant de Margot.

LUCAS, Amant de Fanchon.

MARGOT, Fiancée avec Lubin.

FANCHON, Fiancée avec Lucas.

La Scene est au Village.

LES TROQUEURS, INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, *seul.*

AIR : *Tout cela m'est indifférent.*

QUAND, sur ses vieux jours, un garçon
Devient le mari d'un tendron,
Un galant rit de sa folie :
Le reste est bientôt projetté ;
Mais qu'un bon vivant se marie,
Les rieurs sont de son côté.

ARIETTE.

On ne peut trop tôt
Se mettre en ménage ;
J'ai beaucoup d'ouvrage,
Et le mariage
Est mon vrai ballot.
Un contrat m'engage,
J'épouse Margot.
Son humeur volage,

Est presque le gage
D'un mauvais lot.
Mais contre l'orage,
On met en usage
Les moyens qu'il faut.
Une femme est sage,
Quand l'homme, en un mot,
N'est pas un sot.

SCENE II.

LUBIN, LUCAS.

LUBIN.

Nous voilà fiancés par un double contrat;
L'indolente Fanchon va devenir ta femme.

LUCAS.

L'égrillarde Margot va te metre en état
De chanter chaque jour une amoureuse game.
Compere, es-tu content de ton marché, dis-moi?

LUBIN.

Et toi, compere?

LUCAS.

Et toi, dis?

LUBIN.

Parle, toi;
Es-tu bien satisfait?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aise?

LUCAS, *montrant Lubin au doigt.*

Pour Margot tout de feu !

LUBIN, *montrant, à son tour, Lucas au doigt.*

Pour fanchon tout de braise !

Es-tu bien satisfait ?

LUCAS.

Compere, es-tu bien aise ?

LUBIN.

Mais, dis, auparavant ?

LUCAS.

Tu le veux : tiens, ma foi !

Je ne sais ; mais Fanchon est lente et paresseuse.

LUBIN.

ARIETTE.

Margot, morbleu !
Est par trop joyeuse :
Elle est jaseuse,
Gausseuse ;
Pour peu
Qu'on la mette en jeu,
Elle prend feu, (*Bis.*)
La voilà quinteuse,
Grondeuse,
Fâcheuse.
Dites-lui :
Oui ;
Elle répond :
Non.
Oui,

Non ;
Non,
Oui.
Un démenti
Vous met en colere.
Prend-on le parti
De la faire taire ?
Le bruit double encor :
Jamais d'accord.
On se désole ;
Soufflets vont leur train,
On les rend soudain,
Et le bonnet vole.
Margot, &c.

LUCAS.

Le défaut de Fanchon me fait maigrir la trogne ;
Son air froid, engourdi, m'a désolé vingt fois.

LUBIN.

Tiens, nous avons été par trop vîte en besogne.
Margot te convient mieux.

LUCAS.

C'est bien dit, je le crois.

LUBIN.

Je m'accommoderois de Fanchon à merveille.

LUCAS.

Troquons ?

LUBIN.

Va !

LUCAS.

Tope !

LUBIN.

Allons.

ENSEMBLE.

Le changement réveille.
Troquons, Troquons,
Changeons, compere.
Point de façons ;
Point de Notaire.
Tiens, déchirons.
(*Ils déchirent leurs contrats.*)
Ce biau chiffon.
Troquons, troquons,
Changeons, compere ;
Rien n'est si bon.

LUBIN.

Mais de chacun de nous s'avance la future.

LUCAS.

Faisons-les consentir.

LUBIN.

Va ! Nous allons conclure.

SCENE III.

LUCAS, LUBIN, MARGOT, FANCHON.

LUCAS, *prenant Margot dessous le bras.*

Bon jour, Margot!

LUBIN.

Fanchon, bon jour!

FANCHON.

Tu te trompes.

LUBIN.

Non, ma chere.

MARGOT, *à Lucas qui lui baise la main.*

Mais finis donc.

FANCHON, *à Lubin, qui lui en fait autant.*

Veux-tu te taire?

MARGOT et FANCHON, *ensemble.*

A ton ami peux-tu jouer ce tour?

FANCHON.

Margot va m'en vouloir.

MARGOT.

Fanchon sera jalouse.

LUBIN, *à Fanchon.*

Écoute: c'est moi qui t'épouse.

LUCAS, *à Margot.*

C'est moi qui serai ton mari.

MARGOT, *lui montrant Lubin.*

ARIETTE *en quatuor.*

Eh ! non, c'est lui.

LUCAS.

Eh ! non, c'est moi.

LUBIN, *à Fanchon.*

Nous nous unirons aujourd'hui.

FANCHON.

Pas avec toi;
C'est avec lui.

LUBIN.

C'est moi qui serai ton mari.

FANCHON, *montrant Lucas.*

C'est lui.

LUBIN.

Moi, moi.

MARGOT.

Lui, lui.

Quatuor.

Eh ! non, c'est lui.
Eh ! non, c'est moi.

MARGOT.

ARIETTE.

D'un amant inconstant,
L'Amour se venge,
Même à l'instant
Que son cœur change,
Il n'est pas content :

C'est où ce Dieu l'attend.
Des feux d'un volage
On est peu flatté ;
Le plus doux langage
Est toujours rejeté,
Quand il est l'hommage
De la légéreté.
Sans alarmer Flore,
Le badin Zéphyr
Vole avec plaisir
Sur les fleurs qu'elle fait éclore.
Un tendre soupir
Bientôt le rappelle ;
Il revient près d'elle
Sur l'aile du desir.
D'un amant, &c.

FANCHON, *lentement.*

AIR : *Pourvu que Colin, ah ! voyez-vous !*

On dit que l'hymen est bien doux ;
Pour moi, c'est un mystere :
Qu'importe l'un ou l'autre époux,
Pourvu que l'on soit femme, voyez-vous ?
Le choix ici n'est pas fort nécessaire ;
Tous deux ne valent guere.

FANCHON.

Margot, si tu m'en crois, nous les laisserons faire.

LUBIN et LUCAS, *ensemble.*

Bon ! bon ! Fanchon entend déja raison.

(*Pendant ce tems, Fanchon et Margot se parlent à l'oreille.*)

MARGOT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je l'en dégoûterai. Terminons donc l'affaire.

LUCAS.

Ah ! quel bonheur ! Margot pense comme Fanchon !

QUATUOR.

LUBIN.

Changeons, ma chere,
Troquons, troquons.

LUCAS.

Troquons, troquons,
Changeons, ma chere.

MARGOT et FANCHON, *ensemble.*

Troquons, troquons.
Changeons, compere.

TOUS QUATRE.

Troquons, troquons,
compere.
Changeons,
ma chere.

(*Lubin emmene Fanchon.*)

SCENE IV.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

VIVE Margot, j'aime son caractere.

MARGOT, *à part, finement.*

Oui; tu vas l'éprouver!

LUCAS.

Que nous serons heureux!

MARGOT, *ironiquement.*

Tu me parois charmant.

LUCAS.

Que tu sais bien me plaire!

MARGOT, *se moquant de lui.*

Je brûle d'être à toi!

LUCAS.

Viens donc combler mes vœux.

MARGOT.

ARIETTE.

Ah! qu'il me tarde
De te voir mon époux;
Sur-tout, prends bien garde
D'être jaloux.
Quand un galant me flatte,
Je ne suis pas ingrate.
Si tu raisonnois,

Tu

Tu verrois
Ce que je ferois :
J'aime la dépense ;
Ainsi je pense
Que tu sauras gagner
De quoi faire régner
Chez moi l'abondance,
Les jeux et la danse ;
Car autrement
Je fais serment
Que le tapage,
L'outrage,
La rage,
Feront ravage
Dans ton ménage :
C'est mon dernier mot.
A ce prix, nigaut,
Epouse margot.
Jusqu'au revoir, magot,
Magot, magot,
Magot !

(*Jusques dans les coulisses, en s'en allant.*)

SCENE V.

LUCAS, *seul.*

VA, va, j'épouserois, morbleu ! plutôt le diable....
Ah ! Fanchon, qu'à présent tu me parois aimable !

ARIETTE.

Pauvre Lucas,
Quelle est ta peine !
Une femme hautaine
Ne te va pas.
Sans cesse la gêne,
L'aigreur, l'altercas,
Les cris, le tracas,
Les pleurs, le fracas,
Sept fois la semaine,
Joueront une scene
Où, tout hors d'haleine,
Tu chanteras :
Hélas ! hélas ! hélas !
Sortons d'embarras.
Fanchon est ma Reine,
Je cours de ce pas
Reprendre ma chaîne ;
Ah ! qu'elle a d'appas !

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LUBIN, *seul.*

J'AI cru faire un beau coup, en changeant de future :
Margot étoit mon fait ; peste soit du marché !
Avec Fanchon, hélas ! il faudra donc conclure....
Qui ? moi ? garder Fanchon ! J'en serois bien fâché.

ARIETTE.

Sa nonchalance
Feroit mon tourment :
Une heure elle balance
Pour dire froidement :
Oui-dà... Vraiment...
Plaît-il ?... Comment ?...
Chaque mot est si lent,
Que j'en perds patience.
Ou bien, en silence,
D'un pas chancelant
Elle s'avance,
Puis marche en dormant,
Et rit en bâillant.
Quelle différence
De ce tempérament,
A la pétulance
De celle que j'attend !

SCENE VII.

MARGOT, LUBIN.

LUBIN.

MARGOT !

MARGOT.

Eh ! bien ?

LUBIN.

Rends-toi, j'ai reconnu ma faute.

MARGOT.

Tout beau ! tu comptes sans ton hôte.

LUBIN.

ARIETTE.

Sans rire, comment va le desir conjugal ?

MARGOT.

Mal.

LUBIN.

Oh ! dès ce soir, tu porteras mon nom.

MARGOT.

Non.

LUBIN.

Va, tu ne pense pas ainsi.

MARGOT.

Si.

LUBIN.

Méprises-tu mon tendre effort ?

MARGOT.

Fort.

LUBIN.

Cesse d'être fiere à ce point.

MARGOT.

Point.

LUBIN.

Tu veux donc mon ennui ?

MARGOT.

Oui.

LUBIN.

Fais moi plutôt un amoureux défi.

MARGOT.

Fi !

LUBIN.

Ta cruauté me désole.

MARGOT.

Va, cours, fuis, sors, vole
Sur les pas de Fanchon ; je m'en tiens à Lucas.

LUBIN.

Reçois mon repentir.

SCENE VIII et derniere.

LUBIN, MARGOT, LUCAS, FANCHON.

LUCAS, *à Fanchon.*

ARIETTE *en quatuor.*

NE me rebute pas.

FANCHON, *montrant Margot.*

Oh ! laisse-moi, voilà la tienne.

LUBIN.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, *montrant Fanchon à Lubin.*

Voilà la tienne.

LUCAS.

Non, c'est la mienne.

MARGOT, *se saisissant de Lucas.*

Je prends le mien.

FANCHON, *sautant sur Lubin.*

Chacun le sien.

LUBIN, *à Fanchon qui le tient au collet.*

Le diable t'emporte !

LUCAS, *tenu par Margot.*

Ah ! quel embarras !

MARGOT et FANCHON, *ensemble.*

Tu m'épouseras.

LUBIN.

Peut-on, hélas !
Me punir de la sorte ?

FANCHON.

Tu m'épouseras.

LUCAS.

Le diable t'emporte !

MARGOT.

Tu m'épouseras.

LUBIN, *s'échappant.*

Ah ! Margot !....

LUCAS, *s'échappant.*

Ah ! Fanchon !....

MARGOT et FANCHON, *ensemble.*

Quel accès te transporte !

LUBIN, *à Margot.*

Reprends-moi.

LUBIN et LUCAS, *ensemble.*

Que je sois ton époux.

MARGOT et FANCHON, *ensemble.*

Vous avez fait la loi.

LUBIN et LUCAS, *ensemble.*

Je t'en prie à genoux.

(*Ils se jettent à genoux.*)

MARGOT, *riant.*

Fanchon? Ah, ah, ah, ah, ah!

FANCHON, *riant.*

Margot? Ah, ah, ah, ah, ah!

LUCAS.

Cruelle!

LUBIN.

Traîtresse!

Pardonne-nous.

LUCAS.

Pardonne-nous.

FANCHON.

Fileras-tu doux?

LUCAS.

Je filerai doux.

MARGOT, *à Lubin.*

Au logis je serai maîtresse?

LUBIN.

Maîtresse.

FANCHON, *à Lucas.*

Et tu m'obéiras sans cesse?

LUCAS.

Sans cesse.

MARGOT.

Fanchon, je me résous.

FANCHON.

Margot, je me résous.

LUCAS, *se relevant.*

Fanchon, quelle alégresse!

LUBIN, *se relevant.*

Margot, quelle alégresse !

FANCHON et MARGOT, *ensemble.*

Remettez-vous.

LUBIN et LUCAS, *ensemble, se remettant à genoux.*

Quelle tristesse !

MARGOT.

Fanchon....

FANCHON.

Margot....

MARGOT.

Cédons.

FANCHON.

Cédons.

LUBIN et LUCAS, *ensemble.*

Quelle alégresse !

MARGOT.

Levez-vous.

FANCHON.

Nous en ferons, ma foi ! de commodes époux.

Tous quatre.

Quelle alégresse !

(*On danse.*)

FIN.

AIRS DÉTACHÉS des Troqueurs.

On ne peut trop tôt se mettre

en mé-na-ge; j'ai beau-coup d'ou-

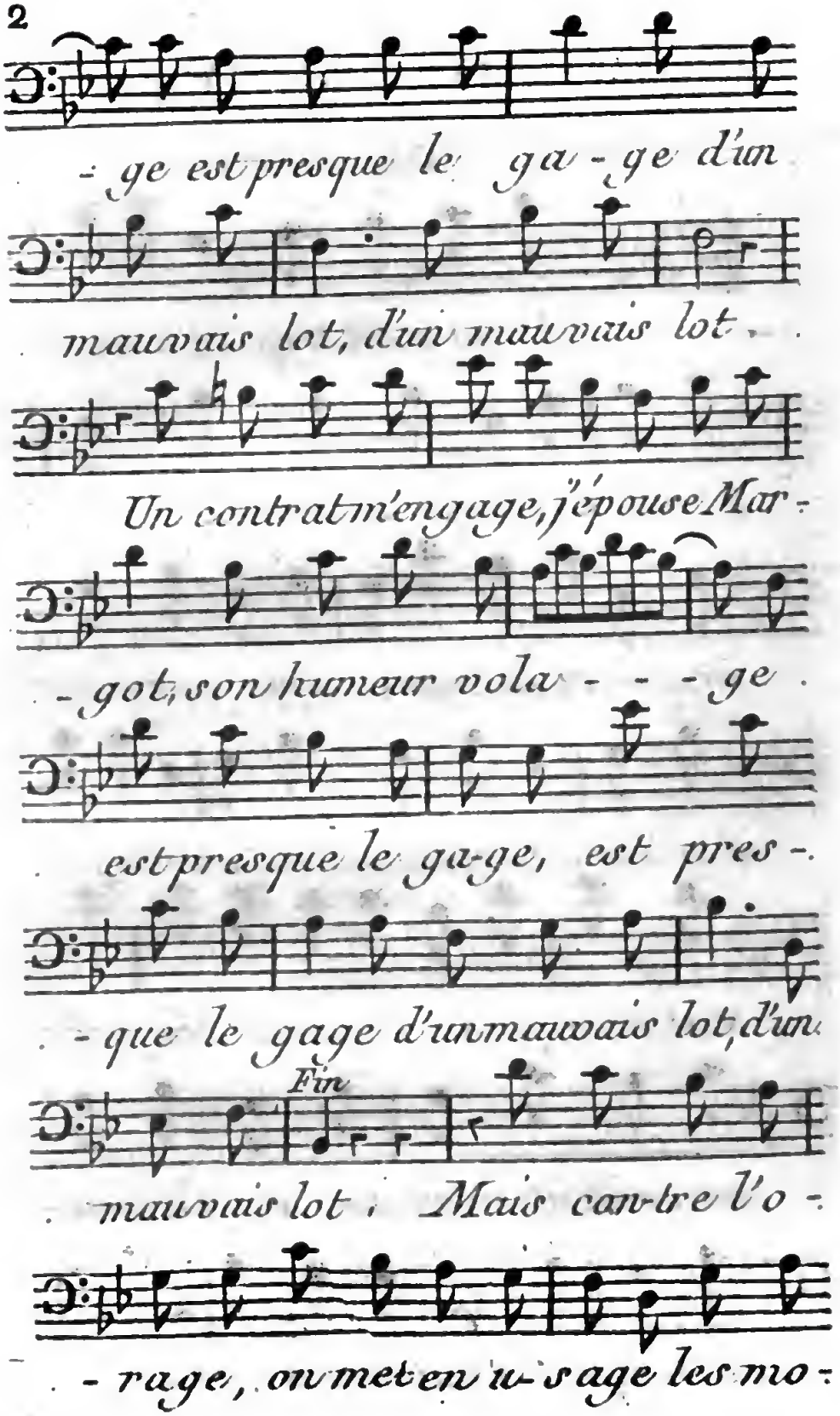
- vrage et le mari - a-ge est mon

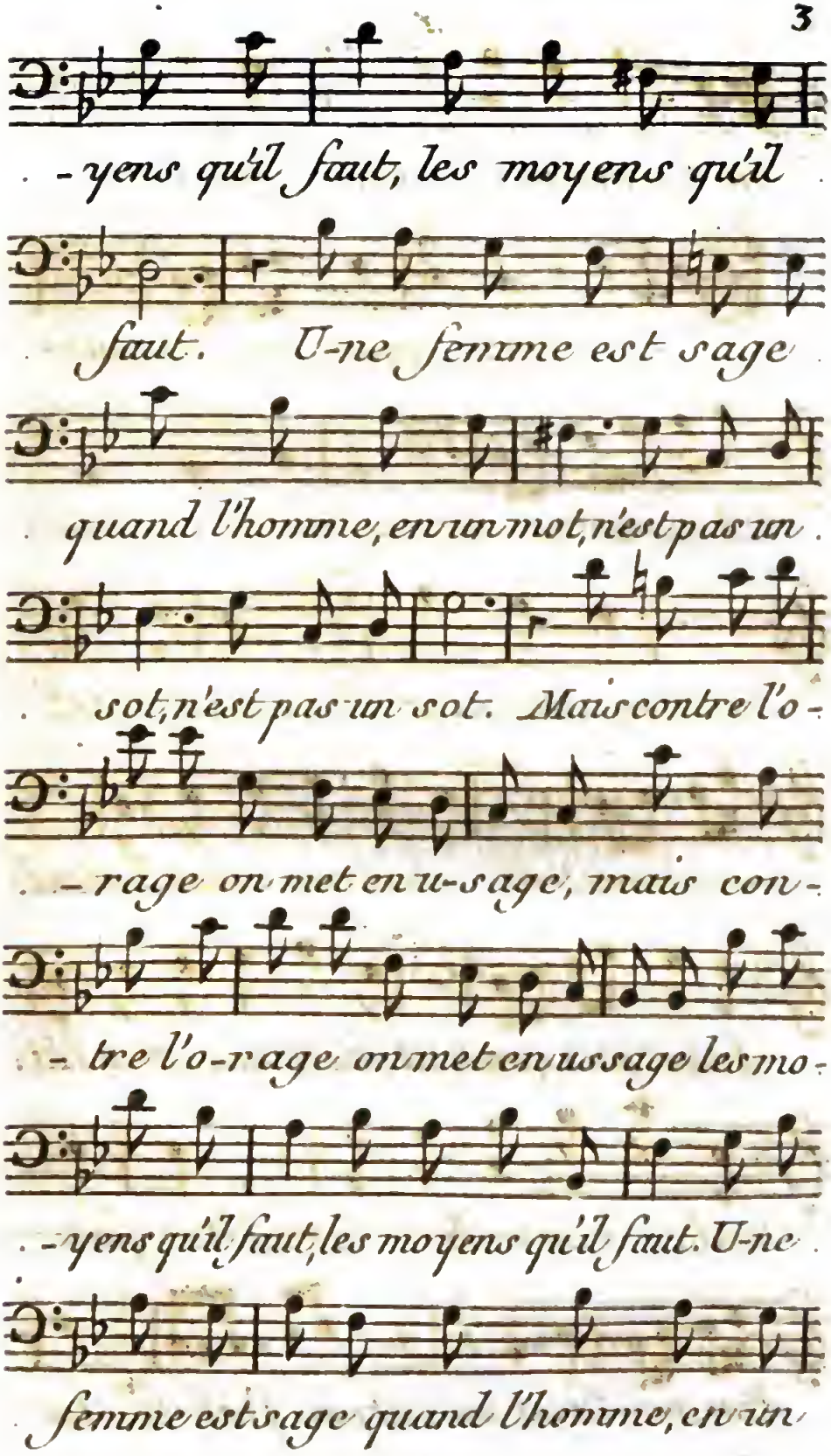
vrai ba-lot, est mon vrai balot. Un con-

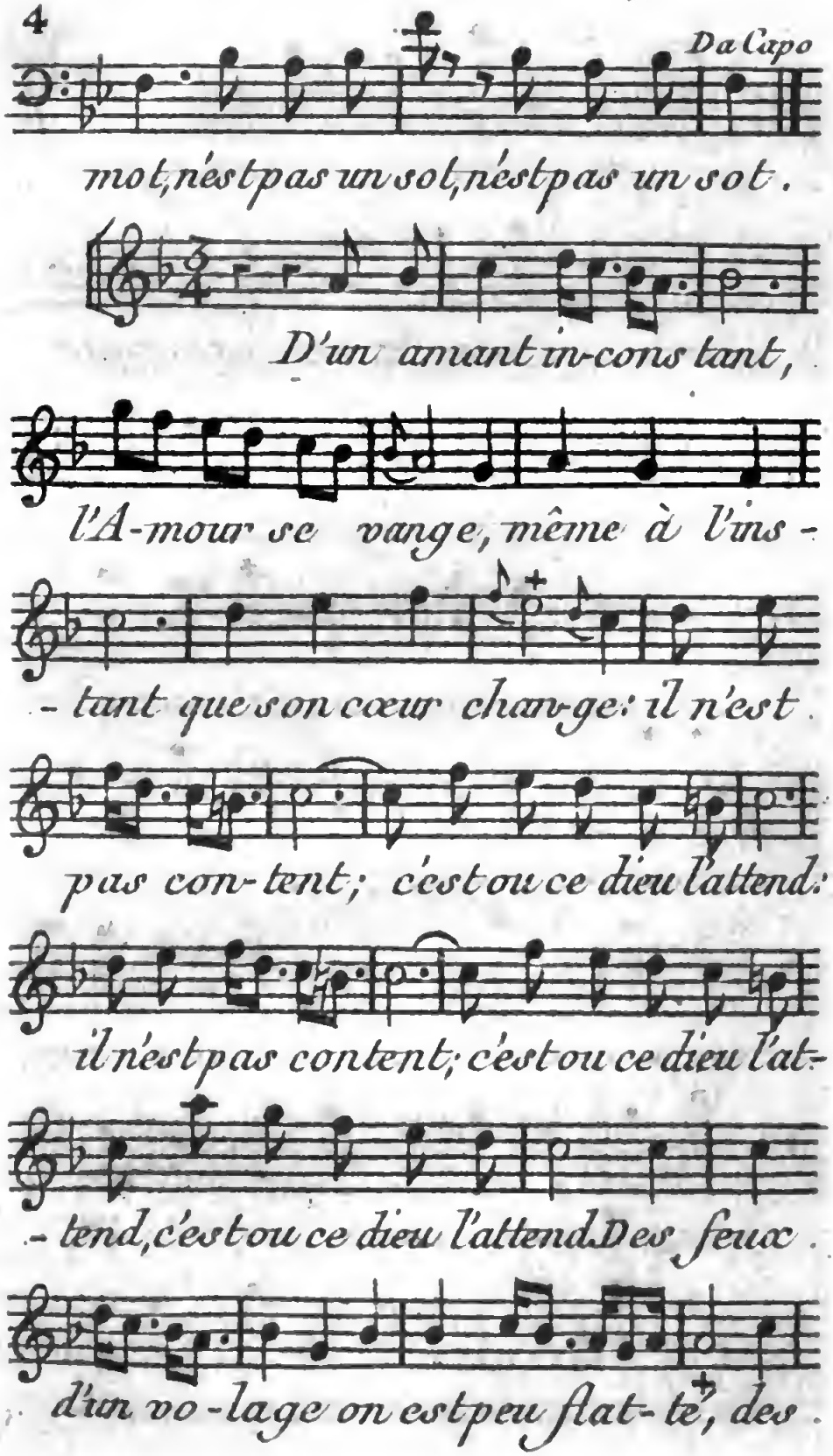
- trat m'en-gage, j'épouse Margot;

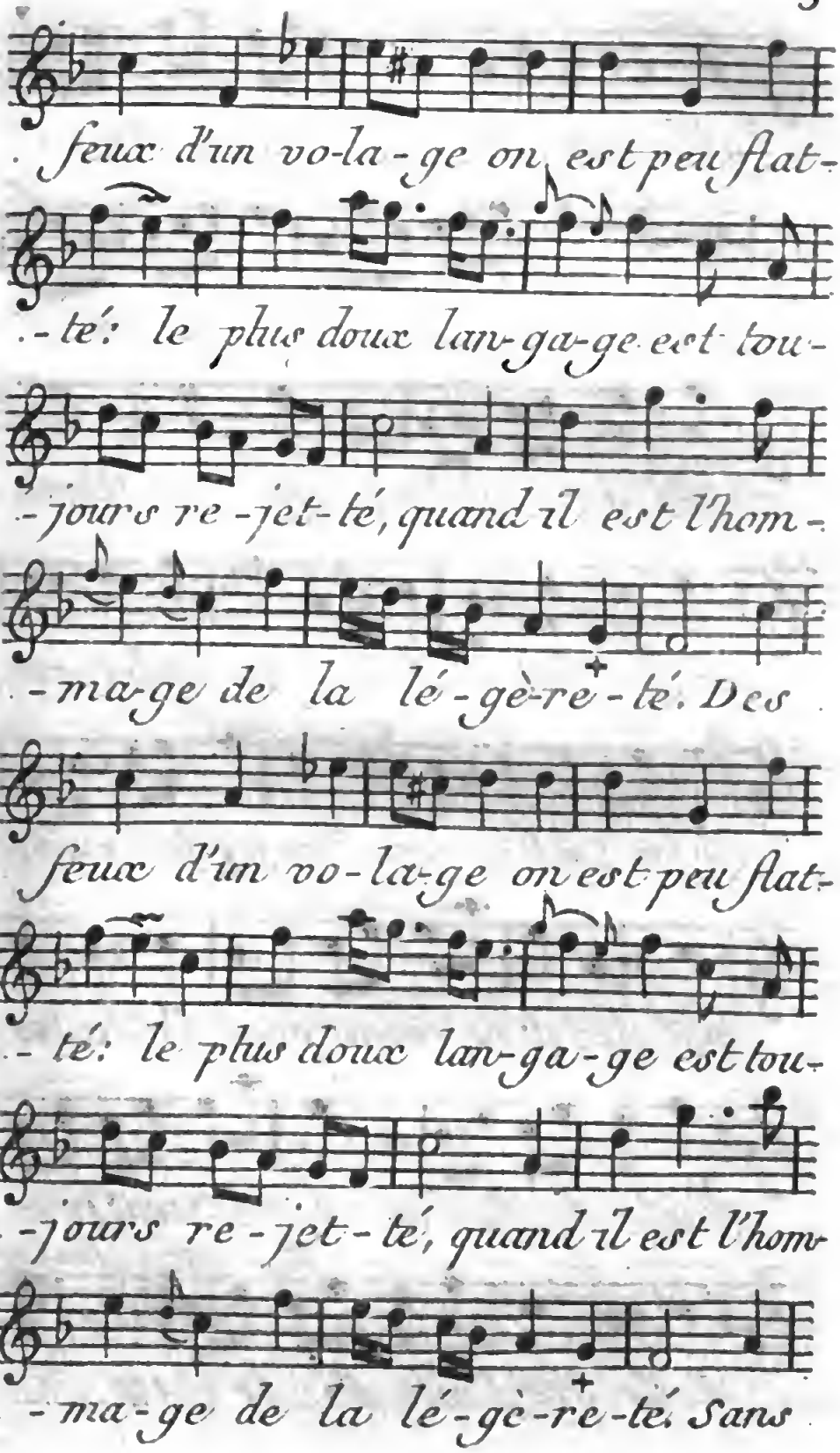
un contrat m'en-ga-ge, j'é pou-

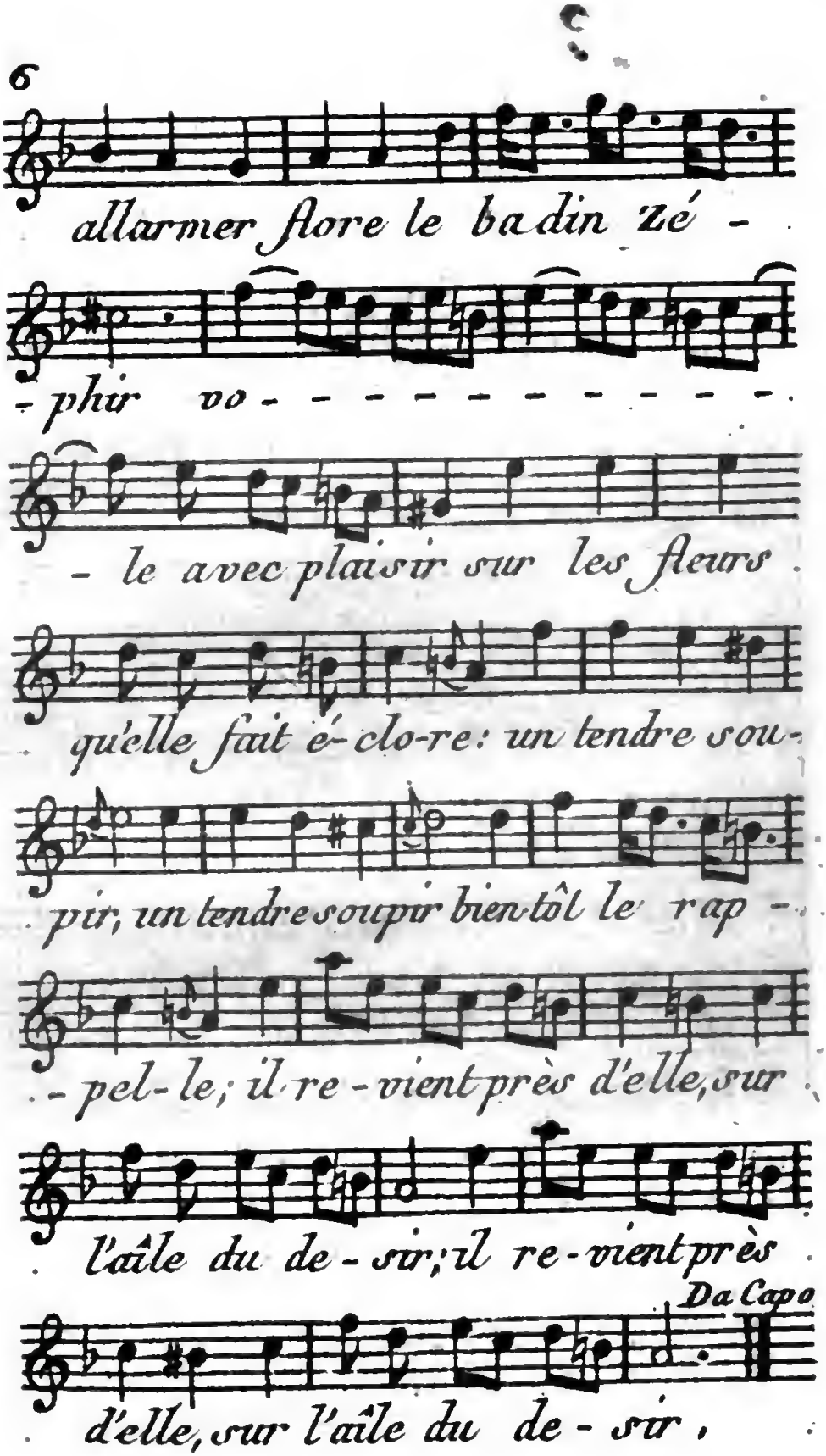
- se Margot. Son humeur vola- -


- ge est presque le ga - ge d'un
mauvais lot, d'un mauvais lot . .
Un contrat m'engage, j'épouse Mar -
- got, son humeur vola - - - ge .
est presque le ga-ge, est pres -
- que le gage d'un mauvais lot, d'un
Fin
mauvais lot . Mais contre l'o -
- rage, on met en u - sage les mo -


-yens qu'il faut, les moyens qu'il
faut. U-ne femme est sage
quand l'homme, en un mot, n'est pas un
sot, n'est pas un sot. Mais contre l'o-
-rage on met en u-sage, mais con-
-tre l'o-rage on met en usage les mo-
-yens qu'il faut, les moyens qu'il faut. U-ne
femme est sage quand l'homme, en un


Da Capo
mot, n'est pas un sot, n'est pas un sot.
D'un amant in-cons tant,
l'A-mour se vange, même à l'ins-
- tant que son cœur chan-ge: il n'est
pas con-tent; c'est ou ce dieu l'attend:
il n'est pas content; c'est ou ce dieu l'at-
- tend, c'est ou ce dieu l'attend. Des feux
d'un vo-lage on est peu flat-té, des


feux d'un vo-la-ge on est peu flat-
-té: le plus doux lan-ga-ge est tou-
-jours re-jet-té, quand il est l'hom-
-ma-ge de la lé-gè-re-té. Des
feux d'un vo-la-ge on est peu flat-
-té: le plus doux lan-ga-ge est tou-
-jours re-jet-té, quand il est l'hom-
-ma-ge de la lé-gè-re-té. Sans


allarmer flore le badin zé -
- phir vo - - - - - - - - - - -
- le avec plaisir sur les fleurs
qu'elle fait é-clo-re: un tendre sou-
pir, un tendre soupir bientôt le rap -
- pel-le; il re-vient près d'elle, sur
l'aîle du de-sir; il re-vient près
Da Capo
d'elle, sur l'aîle du de-sir,

5

LE TROMPEUR TROMPÉ, OU LA RENCONTRE IMPRÉVUE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS,

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DU TROMPEUR TROMPÉ;
OU
LA RENCONTRE IMPRÉVUE.

UN Comte, Amant de Cidalise, s'est refroidi pour elle, et lui préfere Colette, Paysanne des environs du Château de Cidalise. Cette Colette a pour amoureux Licidas, qu'elle aime, et les poursuites du Comte les inquiétent aussi-bien que Cidalise qui les apprend, par la France, Coureur du Comte. Cidalise croyant que Colette écoute son perfide, la traite d'abord fort mal; mais, dès qu'elle sait que cette jeune fille le refuse et qu'elle est prête à épouser Licidas, elle se radoucit, et l'engage à l'aider à tromper le Comte. Celui-ci a fait venir de Paris des bijoux, des pompons, avec lesquels il espere séduire Colette, et un déguisement complet, par

le moyen duquel il prétend l'enlever et l'emmener à Paris, sans qu'elle soit reconnue. Cidalise orne elle-même Colette des bijoux et des pompons qu'elle n'a point voulu accepter de la main du Comte, et elle lui dit de feindre de consentir à se laisser enlever; mais elle garde pour elle le déguisement et s'empresse à le vêtir. Au moment où le Comte croit qu'il va emmener Colette, Cidalise se démasque, au grand étonnement du volage. Ils se raccommodent, cependant; et, comme depuis long-tems ils devoient s'épouser, et qu'il y avoit un dédit entr'eux, ils terminent leur mariage sur le champ, avec celui de Licidas et de Colette.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE TROMPEUR TROMPÉ,

OU

LA RENCONTRE IMPRÉVUE.

« Cette Piece, qui est plutôt une petite Comédie qu'un Opéra Comique, montra que l'Auteur connoissoit quelquefois la bonne plaisanterie et le ton de la bonne compagnie. Elle eut beaucoup de succès, et vient d'être remise sur le Théatre de la Comédie Italienne (en 1769) avec des accompagnemens aux Vaudevilles. » Histoire de l'Opéra Comique, tome second, page 54.

Il a paru plusieurs Pieces à peu près du même titre que celle-ci, sur différens Théatres et de divers Auteurs ; mais, pour le fonds du sujet, elles n'ont aucune ressemblance entr'elles.

LE TROMPEUR TROMPÉ,

OU

LA RENCONTRE IMPRÉVUE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS,

PAR VADÉ;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Foire Saint-Germain, le 18 Février 1754.

PERSONNAGES.

LE COMTE.

CIDALISE.

COLETTE.

LICIDAS, Amant de Colette.

LA FRANCE, Coureur du Comte.

La Scene est dans un bosquet voisin du Château du Comte, aux environs de Paris.

LE TROMPEUR TROMPÉ, OU LA RENCONTRE IMPRÉVUE, OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, *seul.*

AIR: *Du Menuet Allemand.*

QUE mon ame est inquiette,
Je n'ai point vu ma Colette :
Si l'ardeur
D'un Seigneur
Alloit la rendre coquette !
Un cœur que l'on poursuit
Est bientôt séduit,
Quand on l'éblouit.
Un Berger

Sait engager ;
Mais un grand
Surprend.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de belles Dames !*

Ah ! je la vois paroître.

SCENE II.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE.

Même air.

MON cher Licidas !

LICIDAS.

Je sens l'espoir renaître.

COLETTE.

Qu'as-tu donc ?

LICIDAS.

Hélas !
Ce Seigneur . . .

COLETTE.

Pourra bien connoître
Qu'il ne me plaît pas.

AIR : *La mort de mon cher pere.*

Mais, s'il nous trouve ensemble,
Il faut cacher ton feu.

LICIDAS.

Hélas ! lorsque je tremble,
Tu me rassures peu.

COLETTE.

Le Comte prétend plaire ;
Il est à redouter.

LICIDAS.

Qui nous force à nous taire,
Peut se faire écouter.

COLETTE.

AIR : *Un mouvement de curiosité.*

Va, ne crains rien, vainement il me flatte.

LICIDAS.

Mais il n'est pas un seul jour sans te voir.

COLETTE.

Sois assuré qu'autant il me trouve ingrate,
Autant sur moi ton amour a de pouvoir.

LICIDAS.

Avec le bien quand la grandeur éclate,
Pour plaire on a tout ce qu'il faut avoir.

COLETTE.

AIR : *Du Dieu des cœurs.*

De tous les cœurs
C'est au tien que j'aspire.
Je ris des vains honneurs,
Ma chaîne vaut seule un Empire.

LICIDAS.

AIR : *Ma commere, quand je danse.*

De moi le plaisir s'empare,
Tout annonce mon bonheur.

(*Il baise la main de Colette.*)

COLETTE.

Par ses biens l'amour répare
Le mal produit par l'erreur.

SCENE III.

COLETTE, LICIDAS, LA FRANCE, *un carton sous le bras.*

LA FRANCE, *les surprenant.*

Suite du même air ci-dessus.

C'EST fort bien fait ?

COLETTE.

Ah ! l'indiscret

LA FRANCE.

Je suis prudent,
Et, qui plus est, accommodant.
Si de vous on le sépare,
Vous m'aurez en attendant.

COLETTE, *à Licidas.*

AIR : *Vantez-vous-en.*

Il est libre dans son langage !

LA FRANCE.

Vous avez l'air d'être fort sage.

LICIDAS.

Apprenez qu'elle l'est aussi.

LA FRANCE.

Ah ! vraiment oui. *bis.*

LICIDAS, *à Colette.*

Fuyons, éloignons-nous de lui.

(*Ils sortent.*)

LA FRANCE.

Oui, sauvez-vous dans un bocage :
Je devine votre trantran ;
Vantez-vous-en.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ce drôle est rival de mon maître.
Par conséquent le mien aussi....
Je vois Cidalise paroître,
Morbleu ! cachons ce carton-ci.

SCENE IV.

CYDALISE, LA FRANCE.

CIDALISE, *à part.*

AIR: *Plus inconstant que l'onde, &c.*

EN sa faveur
Un amant nous décide,
Son feu timide
Passe dans le cœur;
Mais quand notre aveu le guide
Sur le trône du bonheur,
Il y préside avec hauteur.
Le Comte est un ingrat:
Mes attraits lui tournent la tête;
Mais ma conquête
En a fait un fat.

AIR: *Que chacun de nous se livre.*

Pourquoi regretter un traître?....
Mais j'apperçois son coureur....
Viens, parle, que fait ton maître?
(*Elle s'en saisit.*)

LA FRANCE.

Madame, point de fureur.

CIDALISE, *furieuse.*

Il faut que tu me réponde.

LA FRANCE.

Je ne demande pas mieux ;
Mais si Madame me gronde,
Je me sauve de ces lieux.

CIDALISE, *se radoucissant.*

Moi, te gronder !
Non, mon pauvre la France,
Tu peux garder
Si tu veux le silence.
Tien.
(*Elle tire une bourse qu'elle lui donne.*)

LA FRANCE.

Vous payez trop l'éloquence,
Pour que je ne dise rien.

CIDALISE.

AIR : *Lucas se plaint que sa femme.*

J'imagine que le Comte
Ne se souvient plus de moi.

LA FRANCE.

Vous paroissez un peu prompte
A juger mal de sa foi.

CIDALISE.

Tu m'en impose.

LA FRANCE, *à part.*

On se doute ici, je croi,
De quelque chose.

CIDALISE.

AIR : *Pour la Baronne.*

Dans ce village,
Dis-moi qui peut donc l'attirer ?

LA FRANCE.

Le dessein de devenir sage,
Le contraint à se retirer
Dans ce village.

CIDALISE.

AIR : *Ma raison s'en va grand train.*

As-tu fini tes propos ?

LA FRANCE.

Tenez, Madame, en deux mots,
Mon maître en ces lieux,
Épris des beaux yeux
D'une simple Bergere,
Quitte sa petite maison,
Pour tâcher de lui plaire.

CIDALISE.

C'est bon !

LA FRANCE.

Voilà tout le mystere.

CIDALISE.

AIR : *L'occasion fait le larron.*

La préférence est du dernier perfide !...
Mais je veux voir cet admirable objet :
Elle a donc fait un progrès bien rapide ?

LA FRANCE.

Motus !

CIDALISE.

Toi-même, sois discret.

LA FRANCE.

AIR : *Adieu, paniers, vendanges, &c.*

J'ai beau lui dire que vous êtes
Plus belle que ce tendron-là.

CIDALISE.

Eh ! que répond-il à cela ?

LA FRANCE.

Adieu, paniers, vendanges sont faites.

CIDALISE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Il sait que nous sommes liés,
Par un dédit considérable.

LA FRANCE.

A moins que vous ne l'épousiez,
Je crois le billet impayable.

CIDALISE.

AIR : *Si des galans de la ville.*

Se voir quitter la premiere,
Ah ! c'est renverser la loi !
Quoi ! traiter de la maniere
Une femme comme moi !
Oui, le trait est admirable ;
Je m'en souviendrai toujours....

Mais un petit-maître aimable
Aime-t-il plus de huit jours ?
Se voir quitter, &c.

Par complaisance on s'arrange,
Pour lui faire un certain sort ;
Et, point du tout, Monsieur change,
Sans prouver aux gens leur tort.
Se voir quitter, &c.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Comment se nomme la poulette,
Ce prodige si beau ?

LA FRANCE.

Colette.

CIDALISE.

Le Comte a le goût villageois.
Ne lui dis pas que tu m'as vue ;
Je saurai bientôt dans ce bois,
Jouer la rencontre imprévue.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

LA FRANCE, *seul.*

AIR : *Mais, comment ! ses yeux sont humides.*

RAMENEZ-LE, s'il est possible;
Mais je le crois incorrigible.
En amour il veut du nouveau :
Il parcourt, en galant habile,
Tantôt la cour, tantôt la ville.
Aujourd'hui c'est dans un hameau
Qu'il offre le galant tableau
D'un feu qui ne durera guere;
Et pour cette pressante affaire,
Je reviens exprès de Paris,
Chercher des bijoux de tout prix.
Pompons, rubans, chiffons, que sais-je ?
Je suis si las de ce manege,
Que je donnerois de bon cœur
Au diable l'emploi de coureur.

SCENE VI.

LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE.

AIR : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

EH bien ! as-tu fait tes emplettes ?

LA FRANCE.

Oui, Monsieur, elles sont complettes ;
Mais vos desseins, en vérité,
Ont lieu de piquer Cidalise :
Vous devriez, par probité,
Renoncer à votre entreprise.

LE COMTE.

AIR : *Où allez-vous, M. l'Abbé ?*

Maraud ! je sais ce que je fais ;
Et si vous m'objectez jamais
Des maximes pareilles...

LA FRANCE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Vous avez des oreilles :
Vous m'entendez bien ?

LA FRANCE.

AIR : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Parbleu ! Monsieur, je vous entends,
La menace est assez claire;
Vous aimez les appas naissans
D'une gentille bergere :
Vous avez raison ; oh ! diable ! je sens
L'importance de l'affaire.

LE COMTE.

AIR : *Charmant amour.*

Eh ! quoi donc tu veux,
Que bornant mes vœux
A la fade constance,
J'aille sottement,
Éternellement
De la même être amant ?
Il faut varier :
Je veux essayer
Un peu de l'innocence ;
Je suis las de voir
Un teint dont le pouvoir
S'efface chaque soir.

LA FRANCE.

AIR : *Lure, lure, lure, flon, flon, flon.*

Monsieur, pouvoit-on ?....

LE COMTE.

Ouvre ce carton,
Et ne me fais plus de réplique.

LA FRANCE.

Mais encor faut-il que l'on s'explique.
Votre Bijoutier est malin.

(*Tirant des diamans.*)

Il a fait d'abord quelque difficulté ; mais, après avoir reçu votre argent : Il n'y a rien que je ne fasse pour M. le Comte, a-t-il dit. Diable ! ce qu'il paye comptant vaut bien une lettre-de-change !

Votre Horloger est assez fin.

(*Tirant une montre.*)

Il a pris votre quittance de rente sur la ville, en disant que cela ne pressoit pas, et qu'il vous garantissoit cette montre tant qu'elle iroit bien. Ah ! c'est un honnête homme !

La Marchande de mode enfin.

(*Il aveint des rubans.*)

En recevant le montant de votre mémoire : Eh ! mon Dieu, M. de la France, je suis bien fâchée de la peine : comment se porte M. le Comte ? Vous êtes las, reposez-vous ; voulez-vous vous rafraîchir ?...Madame, votre serviteur ; mon maître m'attend.... Adieu, M. de la France : assurez bien M. le Comte que je ne l'ai fait assigner qu'à regret, que tout est à son service. Et puis.....

LE COMTE.

Me romperas-tu long-tems la tête ?

LA FRANCE.

Lure, lure, lure,

Flon, flon, flon,
Chacun a son ton,
Son allure.

AIR : *L'Insulaire.*

La vôtre est d'être un peu volage.

LE COMTE.

C'est un tort que j'ai quelquefois.
Au fond, Cidalise m'engage ;
L'hymen un jour aura ses droits.
En la trompant, je lui conserve
Ce qu'on appelle un feu décent ;
Mais à présent,
L'amusement
Est mon but : le conquérant
Et l'amant
Ont toujours un corps de réserve,
Pour faire face à tout événement.

LA FRANCE.

AIR : *Tant que Margot fut au village.*

Colette pourroit, sans miracle,
Aimer quelqu'un.

LE COMTE.

Je le voudrois.
Une conquête sans obstacle
Perd la moitié de ses attraits....
Elle vient...

LA FRANCE, *à part.*

Bon ! dans une amourette

Un maître pour nous fait sa cour:
Chacun a son tour,
Liron, lirette,
Chacun a son tour.

SCENE VII.

COLETTE, LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE, *allant au-devant de Colette.*

AIR: *Babet, que t'es gentille.*

POUR orner ce séjour,
Venez, belle Colette.
On voit bien que l'amour
Regne à votre toilette:
Ce petit mutin
A sur votre tein,
Mis le lys et la rose:
Vous armant ainsi de ses traits,
Il entend bien ses intérêts.
Donnez cette main.

COLETTE.

Mais...

LE COMTE.

Quoi! mais?

COLETTE.

Tenez, Monsieur, je n'ose.
Tenez, Monsieur, je n'ose.

LE COMTE.

AIR : *Avoir du bien.*

Cette rougeur,
D'un aveu flatteur
Est le présage ;
Cet air d'ingénuité
Fait honneur à votre beauté.
Sans le secours du brillant usage,
Votre douceur sait ravir l'hommage.
Un regard porte coup :
Vous me plaisez beaucoup ;
Mais beaucoup.

AIR : *Gentille Pélerine.*

(*A part.*)

Je crois qu'elle balance...

(*A Colette.*)

Vous gardez le silence.

COLETTE.

Monsieur, c'est que je pense.

LE COMTE.

Expliquez-moi cela ?

COLETTE.

Votre éclat m'embarrasse.

LE COMTE, *à part.*

Mais, mais, qu'elle a de grace!

(*A Colette.*)

Il faut que je t'embrasse...

COLETTE.

Holà ! Monsieur, holà !
C'est pour le cœur que sont faits ces transports-là.

AIR : *Ce ruisseau qui dans la plaine.*

De même qu'une étincelle
Brille et s'éteint à l'instant,
Votre flamme peu fidelle
S'annonce et meurt en naissant.
Vous séduisez avec grace :
A peine êtes-vous vainqueur,
Que chez vous l'amour s'efface
Et reste dans notre cœur.
Un penchant qui vous amuse,
Devient pour nous un lien :
Tout dit que je vous refuse,
Et tout dit que je fais bien.

LE COMTE.

AIR : *Ah ! tu veux que j'expire.*

C'est parler comme un ange !
Venez que j'arrange
Ces rubans ;
Recevez ces brillans,
Gages de mes transports galans.

COLETTE.

Monsieur, votre offre est vaine,
Mon cœur sent
Tout le piége de ce présent ;
N'espérez pas que je m'y prenne.

L'amour ne doit avoir de chaîne
Que celle du sentiment.

LE COMTE.

Comment diable ! vraiment,
C'est parler comme un ange !
Venez que j'arrange
Ces rubans ;
Recevez ces brillans,
Gages de mes transports galans.
Prenez, ma fille, prenez ;
Vous en serez plus belle.
D'ailleurs, vous imaginez
Qu'on vous les a destinés.
Savez-vous qu'un cœur rebelle
Nuit aux appas ?
N'en doutez pas.
Quoi ! vous voulez que mon zele
Soit sans effet ?
C'est fort mal fait.
Colette, regardez-moi ;
Ai-je l'air infidele ?
Soupirer de bonne foi,
Aimer plus qu'il ne faut,
Est mon plus grand défaut.

COLETTE.

Non, non.

LE COMTE.

Ah ! le propos est fort bon.
Mais, en vérité,
Je vous ai prêté

Cet air de dignité.
Comment!
Pour être votre amant,
Il faut donc paroître bien charmant?
Mes mesures
Sont très-sûres,
J'ai, pour vous,
Fait venir tous ces bijoux.

COLETTE.

Mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Voici tout le point;
Prenez-les, ou non,
Je suis homme de nom;
Mon cœur charmé,
Trop enflammé,
Doit être aimé.
(*Il sort.*)

COLETTE, *regardant les bijoux.*

Hélas!
S'ils venoient de Licidas!...
Mais mon cœur n'en est point épris,
Un bienfait sans amour perd son prix.

SCENE VIII.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

QU'ENTEND-IL par ces mots, de mesures très-sûres ?

LA FRANCE.

Ma foi ! l'on vous destine aux grandes aventures ;
Votre déguisement pour partir est tout prêt.

COLETTE.

Plus il veut m'éblouir, moins je crains son projet.

LA FRANCE.

AIR : *Je passe la nuit et le jour.*

Savez-vous bien, jeune tendron,
Que vous êtes diablement fiere ?
Pourquoi faire tant de façon ?
Comment ! une simple Bergere
Résiste à tous ces bijoux-là ?
Si vous étiez à l'Opéra,
A l'Opéra,
A l'Opéra,
Vous penseriez mieux que cela.

COLETTE.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Vos conseils, Monsieur la France,

Peuvent être de bon sens ;
Mais ainsi que ces présens,
Votre langage m'offense :
Reportez-les à l'instant.

LA FRANCE.

Ils sont en votre puissance....
(*A part.*)
Fille qui balance tant,
En demande encore autant.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

COLETTE, *seule.*

AIR : *A notre bonheur l'amour préside.*

A LA ville on se laisse donc prendre
Aux appas trompeurs d'un vain éclat ?
Quoi donc ! le cœur peut-il être tendre,
Dès qu'il cesse d'être délicat ?
Bien loin que l'amour en ces lieux regne,
Sans doute il dédaigne
D'y porter ses traits.
Du cœur les soupirs sont l'interprete ;
Mais qui les achete
N'en jouit jamais.

AIR :

AIR : *Résonnez, ma musette.*

Une dame s'avance.
Evitons sa présence :
Toutes ces femmes-là
Sont fieres...

SCENE X.

CIDALISE, COLETTE.

CIDALISE, *achevant l'air.*

RESTEZ-LA.

AIR : *J'ai deux amans, vous me les enlevez.*

Ah ! voilà donc cet objet radieux ?...
Est-ce vous qu'on ose trouver jolie ?
Quoi ! vous êtes ce minois merveilleux
Dont je daignois m'alarmer ? Ah ! grands Dieux !
Ma jalousie
Est bien punie.
En honneur, je vous croyois mieux ;
Allez, ma mie,
Je suis guérie ;
Sachez que vous avez de petits yeux....
Quoi ! voilà donc cet objet radieux ?...
Est-ce vous qu'on ose trouver jolie ?

COLETTE.

Il est vrai qu'on a le front en ces lieux
De me trouver l'air moins disgracieux.

CIDALISE, *appercevant les bijoux.*

AIR : *Cet Oracle est plus sûr, &c.*

Que vois-je ! pour moi quelle honte !
Sans doute que Monsieur le Comte
Vous a donné ceci ?

COLETTE.

Je n'en disconviens pas.

CIDALISE.

En convenir, quelle impudence!
J'en tirerai bientôt vengeance :
Cet Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

COLETTE.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Calchas ! que veut dire cela ?

CIDALISE.

Mais quelle insolente est-ce là ?
Je crois encor qu'elle plaisante !
Le persifflage vous va mal.

COLETTE.

Persifflage !

CIDALISE.

Elle est assommante.

COLETTE.

J'ignore aussi cet animal.

CIDALISE.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

Allez, vous n'êtes qu'une pécore,
Et je vous le dis, sans métaphore;
Car avec un être qui végete....

COLETTE.

Plus clairement parlez à Colette.

CIDALISE.

AIR : *De l'amour je subis les loix.*

Savez-vous,
Ma chere, entre nous,
Qui je suis,
Et ce que je puis?

COLETTE.

Vous pouvez
M'éblouir, sans doute,
Avec les mots que vous savez.

CIDALISE.

Apprenez,
Sur-tout retenez
Que mon rang
Ici vous défend
Cet orgueil
Que votre ame écoute,
Et dont je suis l'écueil.
Il vous sied bien, en vérité,
De vous croire une déité,

Et de balancer des attraits,
Qui, sachez-le, sont sûrs de leurs traits.

COLETTE.

Je le crois,
Et même je dois
Avouer,
Que, pour les louer,
Il faudroit
Que Monsieur le Comte
Employât son langage adroit.

CIDALISE.

Il suffit;
Mettez à profit
Mes avis.

COLETTE.

Ils seront suivis;
Je saurai
Déplaire....

CIDALISE.

J'y compte.

COLETTE.

Ou bien je ne pourrai.

CIDALISE.

AIR: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Ou vous ne pourrez, quelle audace!

COLETTE.

Mais comment faut-il que je fasse?
Donnez-moi donc quelque leçon.

CIDALISE.

Qui, moi? des leçons pour déplaire!

Allez, les femmes de mon ton
N'excellent que dans le contraire.

AIR : *Des Sauvages.*

Si
Je vous revois ici,
De mon ingrat
Faire aucun état,
Craignez l'éclat.

COLETTE.

AIR : *Je suis Philosophe, moi.*

Non, non, le cœur de la simple Colette
N'est point ambitieux.

CIDALISE.

Oui, mais pourtant ces brillans, ma poulette;
Sont le prix de vos feux.

COLETTE.

Vainement l'art m'offre son imposture;
J'aime la nature,
Moi,
J'aime la nature.

AIR : *Que je regrette mon amant!*

Je soupire pour un Berger,
Et le même feu nous anime.

CIDALISE.

(*Elle prend les présens du Comte et en orne Colette.*)
Mon cœur, vous venez de changer
Toute ma fureur en estime.

Vous me touchez,
Approchez:
Ces bijoux
Sont pour vous.

COLETTE.

Quel dessein!

CIDALISE.

Je veux, enfin,
Que vous les teniez de ma main.

COLETTE.

AIR: *Dame Javotte, Dame Javotte.*

Ah! Madame. (*Bis.*)

CIDALISE.

Du Comte ne craignez rien;
Je protege votre flamme.

COLETTE.

Ah! Madame. (*Bis.*)

CIDALISE *la baise.*

AIR: *Un mouvement de curiosité.*

Embrassez-moi; ma joie est sans égale!
Vous me plaisez: cela vous sied au mieux.

COLETTE.

Madame rit...

CIDALISE.

Non, je suis impartiale.

COLETTE.

Mais, selon vous, j'ai pourtant de petits yeux?

CIDALISE.

Un cœur jaloux qui juge sa rivale,
Trouve toujours ses attraits odieux.

AIR : *Tout roule aujourd'hui, &c.*

Je vous laisse, belle Colette.

COLETTE.

Mais le Comte veut m'enlever.

CIDALISE.

Instruite de ce qu'il projette,
Je saurai vous en préserver.
Si désormais il se présente,
N'allez pas le décourager :
Chargez-vous d'être complaisante ;
Moi, je me charge du danger.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE, *à part.*

AIR : *De la Lustucru, contre-danse.*

AH ! je respire,
Mon cher Licidas !
Que ne puis-je, hélas !
De cet événement t'instruire.

Est alarmé,
Et me soupçonne ?
Quoi ! lorsqu'à lui seul je m'abandonne !

LICIDAS.

Ah ! puis-je douter
De ce que je vois éclater ?

COLETTE.

D'un Seigneur négligeant la victoire,
A lui résister,
Le rebuter,
Je mets ma gloire ;
Et votre injustice vous fait croire
Une trahison,
Que mériteroit le soupçon.

LICIDAS.

Ah ! pardonne à ma flamme inquiete !
Va, si je crains tant,
C'est que souvent,
Chere Colette,
La plus fiere ne doit sa défaite
Qu'à ces ornemens,
Qui font la honte des amans.

COLETTE.

AIR : *Je vais revoir ma charmante maîtresse.*

Quand on se rend aux présens d'importance,
Adieu repos, gaîté, décence,
Les regrets s'emparent du cœur ;
Mais quand on chérit un vainqueur,
Qui n'a pour bien que sa constance,

Nos jours filés par l'innocence
Coulent dans le vrai bonheur. } *Bis.*

LICIDAS.

AIR : *Sur le Pont d'Avignon.*

De qui tiens-tu ceux-ci?

COLETTE.

D'une puissante Dame,
Qui, contre ton rival, protege notre flamme.

LICIDAS.

AIR : *Par ma foi ! l'eau me vient à la bouche.*

Non, rien à présent dans la nature
N'est égal au bonheur d'être à toi.
Un seul de tes regards me rassure,
Un soupir me répond de ta foi;
Et j'ai pu te faire une injure:
Que vas-tu dire ? réponds-moi ?

COLETTE.

Que rien à présent dans la nature
N'est égal au bonheur d'être à toi.

LICIDAS.

AIR : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Je ne dois plus rien craindre.

COLETTE.

Le Comte vient.

LICIDAS.

Hélas !
Que faut-il faire ?

COLETTE.

Feindre
Qu'en vain je suis tes pas ;
Que ton cœur me néglige,
Qu'il rit de mes appas.

LICIDAS.

Oui, mais...

COLETTE.

Mais je l'exige.

(*Colette voyant arriver le Comte, dit à Licidas.*)

Non, vous ne m'aimez pas.

SCENE XII.

LE COMTE, LICIDAS, COLETTE.

LE COMTE.

AIR : *La Fanfare de Saint-Cloud.*

LE refus est fort bizarre ;
Ah ! parbleu ! je vous y prends.

COLETTE.

Oui, Monsieur, je me déclare
Au plus cruel des amans.

LE COMTE.

J'en suis fort aise, il me venge ;
Car vous m'avez su fâcher.

Mais par quel caprice étrange
A-t-il donc pu vous toucher ?

COLETTE.

AIR : *Sous un ombrage frais.*

Un jour au bois,
De loin j'apperçois
Un jeune enfant ingénu,
Nu ;
Un arc, des traits,
Formoient ses attraits.
Pour le voir, j'avance exprès
Près.
Bientôt je sens
Qu'il s'empare de mes sens ;
Depuis ce jour,
(*Montrant Licidas.*)
Pour lui seul j'ai de l'amour ;
Mais ce Berger,
Loin de s'engager,
D'un feu cruel qu'il nourrit,
Rit.

LE COMTE.

AIR : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Je n'entends rien à cette moutonnade,
Quel jargon maussade !
Quoi donc ! dans vos champs,
Lisez-vous des romans ?
Vous avez vu l'Amour ? Rien n'est si drôle.

Vous

Vous devenez folle.
Quoi donc ! ces présens
Vous troublent-ils les sens ?

COLETTE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur, en eux je ne regarde
Que la main qui les a donnés ;
Oui, de tout mon cœur je les garde.

LE COMTE.

Par ces mots vous me couronnez.

AIR : *Que chacun de nous se livre.*

(*A Licidas.*)
Sans doute que ton cœur aime
Quelque Bergere en ces lieux ?

LICIDAS.

Oui, mon ardeur est extrême,
Et je le jure.

LE COMTE.

Tant mieux.

COLETTE.

J'ai défendu de le dire.

LE COMTE.

S'il le pense, il doit l'oser....
Vole à l'objet qui t'inspire :
Tiens, voilà pour l'épouser.
(*Il lui présente une bourse qu'il refuse.*)

AIR : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Me refuser, seroit fort mal.
Prends ; à toi je m'intéresse.

LICIDAS.

Mais....

LE COMTE.

Mais tu fais l'original.
(*Licidas reçoit.*)
Treve de délicatesse.
(*A part.*)
On doit payer les froideurs d'un rival,
Comme les feux d'une maîtresse.

LICIDAS.

AIR : *Je vois tout, je ne dis rien.*

Je cours vîte chez le Notaire,
Pour qu'il fasse notre contrat.

COLETTE.

Vous récompensez un ingrat ?

LE COMTE.

Moi ! je ne le suis point, ma chere.

LICIDAS, *s'en allant.*

Je vois tout, je ne dis rien ;
Mais pour moi tout va fort bien.

SCENE XIII.

LE COMTE, COLETTE.

LE COMTE.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Son indifférence prouve
Combien vous devez m'aimer.

COLETTE.

De tout mon cœur je l'approuve
Dans le nœud qu'il va former.

LE COMTE.

Si ce dépit est sincere,
Il satisfait mon desir.

COLETTE.

Plus il pressera l'affaire,
Plus il me fera plaisir.

LE COMTE.

AIR : *Du cor de chasse*, ou *suivez-moi, Nymphes printannieres.*

Par-là, c'est m'affermir encore
Dans le dessein d'être constant.

COLETTE.

Je sens que votre feu m'honore.

LE COMTE, *à part.*

Nous arrivons au bel instant.

COLETTE.

Mais, n'aimeriez-vous pas ailleurs?
Car vous autres, jolis Seigneurs,
Courant à la fois
Nombre de minois,
Sans faire aucun choix,
Vous prenez certains droits.

LE COMTE.

A Paris, j'ai souvent su plaire;
Mais, ma foi! ce n'est pas mon fait.

COLETTE.

L'Amour n'y préside donc guere?

LE COMTE.

Je vais vous en faire un portrait.

AIR : *Du Menuet d'Exaudet.*

En ces lieux,
Par les nœuds
Du caprice,
Une belle nous retient;
L'engagement ne tient
Que par pur artifice.
Faux desirs,
Faux soupirs,
Tout est ruse;
Et de manquer à sa foi,
L'ennui porte avec soi
L'excuse.
On sait se passer d'estime;
C'est un point que l'on supprime:

Des travers,
De grands airs,
Tons frivoles:
Voilà le talent divin
Dont une femme enfin
Est folle.
En un jour
Notre amour
S'émancipe:
Amant, sans être amoureux,
Sans bonheur, être heureux,
Volage par principe;
L'agrément
D'un moment
Nous enchaîne.
Sans plaisir on s'est uni,
Et l'on se quitte aussi
Sans peine.

COLETTE.

AIR : *Ah! comment pourroit-on soupirer tristement.*

Je crains fort.

LE COMTE.

Mais, mais, vous auriez tort,
Car je veux vous faire un sort;
Et mon goût
Est d'honneur changé du tout au tout.

COLETTE.

L'apparence
Le prouve, assurément.

LE COMTE.

Ah ! plus de résistance :
L'objet le plus charmant
Ne connoît l'existence
Que par un amant.

COLETTE.

AIR : *Le bonheur de la vie.*

Je ne vivrai que pour le mien.

LE COMTE.

Je vous trouve du dernier bien.
On vous prépare un doux lien.

COLETTE.

Hélas ! j'en meurs d'envie.

LE COMTE.

Colette, il ne manquera rien
Au bonheur de ta vie.

SCENE XIV.

LE COMTE, COLETTE, LA FRANCE, *tenant un déguisement complet.*

LE COMTE.

AIR : *Toujours va qui danse.*

DEPUIS une heure je t'attends.

LA FRANCE.

J'ai pourtant couru comme un Basque.

LE COMTE, *à Colette, en lui montrant le déguisement.*

En mettant ces habillemens,
Prenez aussi ce masque.
Pour vous soustraire à vos parens,
Il faut de la prudence.

LA FRANCE, *à part.*

Talera, la, la, la, la, la,
Serviteur à la danse.

AIR : *Mais de quels magasins secrets.*

Vous fixez un aimable amant.

COLETTE.

Je le chéris assurément;
De me voir à lui, qu'il me tarde!

LE COMTE, *à la France.*

Vois! mon sort n'est-il pas charmant?

LA FRANCE.

Je vous en fais mon compliment:
Je sais tout ce que l'on vous garde.

LE COMTE, *à Colette.*

AIR : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

Supportez un moment d'absence:
Vous m'avez tellement distrait,
Que mon carosse n'est pas prêt;
Mais, point d'impatience!
(*A la France.*)
Toi....

LA FRANCE.

Monsieur?

LE COMTE *lui parlant à l'oreille.*

Ecoute....

LA FRANCE.

C'est bon.

LE COMTE, *s'en allant.*

Habille-là tout au plus leste.

LA FRANCE, *à part.*

Ziste, zeste,
Zon, zon, zon,
Il en sera pour la façon.

SCENE XV.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

AIR : *Ah ! Chevalier, arrivez donc.*

COMMENT ! savez-vous mes refus ?

LA FRANCE.

J'ai tout appris de Cidalise :
Un dédit de vingt mille écus,
Sur mon Maître lui donne prise.
Si d'un garçon
De ma façon,
Vous approuviez l'entreprise,
Tout seroit dit ;

Mais du dédit,
Vous pourriez me faire crédit.

COLETTE.

AIR : *Je suis un bon Frotteur.*

L'échange est fort flatteur.

LA FRANCE.

Je suis un bon coureur:
Oui, Bergere.

COLETTE.

Eh! bien, Monsieur, courez,
Tant que vous pourrez,
Vous arriverez.

LA FRANCE.

Vous m'enchantez.

COLETTE.

Croyez-moi, partez.

LA FRANCE.

Au moins pour Cythere,
Donnez-moi donc
Quelque commission.

SCENE XVI.

CIDALISE, COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

AIR : *Des découpures.*

Oui, je vous charge d'avertir....
Mais elle s'avance.

CIDALISE, *à la France.*
Où donc est ta vigilance?

LA FRANCE.
Je sortois pour vous avertir ;
Voici les apprêts qui devoient lui servir.

CIDALISE, *prenant le déguisement.*
Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE.
Mais que va-t-il dire?

CIDALISE.
Mon pouvoir doit te suffire.
(*Elle s'habille.*)
Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE, *aidant à la travestir.*
A vous obéir, la France se résout.

AIR : *Le Seigneur Ture a raison.*

Mais, c'est pourtant m'exposer
A quelque bourasque.

CIDALISE, *toujours s'habillant.*

Va, je saurai l'apaiser.

LA FRANCE.

Il est diablement fantasque.

COLETTE, *lui mettant le masque.*

Daignez au moins m'occuper.

LA FRANCE, *à part.*

Madame, pour attraper,
N'a pas besoin de masque.

CIDALISE.

AIR : *Voici les Dragons qui viennent.*

J'entends le bruit d'un carosse.

COLETTE.

Vîte sauvons-nous.

LA FRANCE.

Colette, si l'on me rosse,
J'espere que notre noce.

COLETTE, *ironiquement.*

On pense à vous. *Bis.*

(*La France et Colette sortent.*)

SCENE XVII.

CIDALISE, *seule.*

AIR : *Je me moque du qu'en dira-t-on.*

CE moment
Est pour moi charmant !
Que va me répondre
Mon perfide amant ?
Mais au plaisir de le confondre,
Si le tendre amour
Joint en ce jour
Un vrai retour,
Ce moment,
Mille fois charmant,
Pourra me répondre
D'un sincere amant.

SCENE XVIII.

LE COMTE, CIDALISE.

LE COMTE.

AIR : *Quoi ! vous partez.*

ALLONS, partons, sans que rien nous arrête!
Paris doit seul fixer votre séjour.
Que vos beaux yeux conduisent leur conquête,
Mes pas seront éclairés par l'amour.
Allons, partons, &c.

CIDALISE.

AIR : *Que chacun de nous se livre.*

Ah ! Monsieur, si ma tendresse
Seconde un dessein pareil,
Sauvez ma délicatesse
D'un trop brillant appareil.
Pourquoi, dans votre voiture,
M'enlever pompeusement ?
Une fuite plus obscure
Conviendroit mieux.

LE COMTE.

Non, vraiment.

AIR : *Une fille qui toujours sautille.*

L'équipage
Le plus en usage,
Est, à mon avis,
Le galant vis-à-vis :
On y traite
D'affaire secrete ;
C'est un cabinet
Où l'on peut parler net.
Le stor sait du jour
Rompre la lumiere,
Et l'Amour
Veille à chaque portiere.
Les discours
Sont serrés et courts,
Et sur-tout quand
L'amour éloquent,
Vif et piquant,
Dans ses desirs est conséquent.
L'équipage, &c.

CIDALISE.

AIR : *Le Seigneur Turc a raison.*

Les preuves de votre foi....

LE COMTE.

Seront soutenues.

CIDALISE.

Mais que trouvez-vous en moi?

LE COMTE.

Beauté, graces ingénues.

CIDALISE.

Que j'aime ce tendre aveu !

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Aussi je vous jure que....
(*Cidalise se démasque.*)
Que je tombe des nues !

CIDALISE, *ironiquement.*

Allons, partons sans que rien nous arrête !
Paris doit seul fixer votre séjour.

AIR : *C'est un enfant.*

Quoi ! lorsque tout le favorise,
Un tendre amant reste interdit ?

LE COMTE.

Que diable veut-on que je dise ?

CIDALISE.

En effet, un rien l'étourdit :
Il est si timide,
Qu'il ne prend pour guide
Que le feu le plus innocent :
Le pauvre enfant, le pauvre enfant !

Est de tromper ceux
Qui trahissent nos feux;
Mon cher Comte,
Fort souvent l'on compte
Prendre quelque Iris,
Et soi même on est pris.
Moins vous nous aimez,
Plus vous savez feindre;
Vous charmez
Quand vous êtes à plaindre.
Se rend on?
Vous prenez un ton,
Et vous croyez
Nos feux trop payés
Par un regard;
Mais tôt ou tard
On en rit, car,
La méthode, &c.

LE COMTE.

AIR: *Du Prévôt des Marchands.*

Quand on vous revoit à ce prix,
On est trop heureux d'être pris:
Une flamme de fantaisie
N'est point une infidélité;
L'instant où je la vois trahie,
Est celui de la volupté.

CIDALISE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Le dédit prescrit ce langage.

LE COMTE.

N'avilissez point mon hommage,
Que notre hymen en soit garant.

CIDALISE.

A ce prix seul je vous pardonne.

LA FRANCE, *à part.*

Ma foi ! quand on n'a point d'argent,
Il faut payer de sa personne.

COLETTE, *à Cidalise, lui présentant les bijoux qu'elle a ôtés.*

AIR : *Viens, doux vainqueur.*

De vos bienfaits
Faites vous-même usage ;
C'est pour vous qu'ils sont faits,
Puisqu'ils sont le partage
Des plus doux attraits.

LICIDAS, *au Comte, en lui remettant la bourse qu'il lui avoit donnée.*

Permettez-moi d'en faire autant :
De mon destin je suis content.
L'or sans doute,
Rien n'ajoute
Au bien d'être constant ;

Pour être amant,
C'est au cœur qu'il en coûte.

LE COMTE.

Ils sont charmans,
D'honneur, je les contemple!

CIDALISE.

Gardez tout, mes enfans;
C'est payer peu l'exemple
Des vrais sentimens.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

SANCHO PANÇA DANS SON ISLE,

OPÉRA BOUFFON,

EN UN ACTE,

DE POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR,

DÉDIÉ

A MONSIEUR

SEDAINE.

Non Plausus, sed Risus.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSIEUR SEDAINE.

Ami charmant, qui prenez, tour-à-tour,
Le compas de *Vitruve* et la lyre d'*Horace*,
Vous que couronnent au Parnasse
La Raison, les Arts et l'Amour;
Acceptez ce frivole Ouvrage.
Il sera lu bien vîte, et bien vîte oublié;
Ce n'est pas de l'orgueil un important hommage,
C'est un tribut de l'amitié.
A la gaieté de l'élégant *Cervante*,
J'ai travaillé, pour réunir encor
Les sons brillans du savant *Philidor*. (1)
De nos François, si j'ai rempli l'attente,
Mon esprit n'a point fait d'effort;

(1) Je dois ce témoignage à la vérité. Le sujet de Sancho Pança dans son Gouvernement a été déja traité plusieurs fois dans notre langue, et toujours sans succès. Je n'ai osé l'entreprendre, qu'en espérant beaucoup des talens déja connus et chéris de M. Philidor. Si j'ai suivi ses idées, il a bien surpassé mon attente; et, sans me parer d'une fausse modestie, je puis avouer que je lui dois tout. Je lui ai fourni les moyens; mais il a gagné la cause.

Cette langue des Dieux, l'auguste Poésie,
Ne m'a point honoré de ses doctes leçons,
Si-tôt que chaque mot doit respecter des sons
L'harmonieuse tyrannie.
Le Drame n'est qu'un corps dont le chant est la vie,
Et l'on pense bien peu quand on fait des chansons.
Mais du Public, ainsi, je flatte la manie;
Si je réussis, j'ai raison:
Il vaut mieux l'amuser d'un Opéra bouffon,
Que l'ennuyer par une Tragédie.
Sur ce songe brillant qu'on appelle la vie,
Jetons un coup-d'œil sérieux:
Sachons nous le rendre agréable.
Vers l'immortalité pourquoi former des vœux?
Jouissons du présent, c'est le bien véritable.
Se vouloir acquérir un nom chez nos neveux,
C'est ressembler au chien dont se moque la fable.
Que nos Tragiques orgueilleux
Esquissent, à leur gré, l'idéale peinture
D'un *César*, d'un *Caton*, d'un farouche *Annibal*;
J'aime mieux voir *Blaise*, *Jacques*, *Dorval*; (1)
Je retrouve en eux la nature:
Elle seule a, sur moi, des droits victorieux;
Mon cœur sourit à son image.
Les *Régulus* ne sont plus de notre âge;
Et, tout mal peint qu'il est, dès qu'il frappe mes yeux,

---

(1) Personnages d'Opéra-Comiques de M. Sedaine, et que l'on sait en possession de plaire.

Le portrait du voisin me flatte davantage
Qu'un beau *Vandick*, qui, pourtant, vaut bien mieux.
Tu le pensois ainsi, divin *Moliere*;
Sur la seule Nature, attachant tes regards,
Tu saisissois par-tout son caractere :
L'art de la peindre est l'art de plaire ;
C'est le secret de tous les Arts.

SUJET
DE SANCHO PANÇA.

SANCHO PANÇA, Ecuyer du Seigneur Don Guichotte, Chevalier errant, et à qui ce Seigneur promet, depuis long-tems, une Principauté ou un Gouvernement, pour prix de ses loyaux services, donne envie à un Duc et à une Duchesse de se divertir à ses dépens. Ils l'envoyent dans l'une de leurs Terres, en lui persuadant que c'est une Isle considérable, nommée Barataria, et qu'ils l'en font Gouverneur. Mais ils envoyent avec lui, en qualité d'Intendant, un certain Torillos, qui doit leur apprendre tout ce que fera le prétendu Gouverneur. Torillos, sous prétexte de faire rendre à Sancho tous les honneurs qui lui sont dus par les Habitans de l'Isle, imagine plusieurs plaisanteries qui contrarient et tourmentent cet homme simple et grossier. Sa femme vient lui reprocher de l'avoir quittée pour courir les aventures, et de s'être

amouraché d'une petite Péronnelle, nommée Juliette. Celle-ci a un Amoureux, presqu'aussi poltron que Sancho; mais qui, pourtant, lui fait mettre l'épée à la main, et lui inspire une grande frayeur. Pour surcroît de disgrace, on ne lui laisse pas le tems de manger. On le force à donner audience et à juger un différent, survenu entre un jeune garçon et une jeune fille. Elle se plaint de ce que le garçon lui a pris son bouquet malgré elle. Sancho ordonne au garçon de donner à cette fille un mouchoir de soie qu'il a, et ensuite de le lui reprendre; mais la jeune fille fait tant de résistance, que le garçon ne peut ravoir son mouchoir. Alors Sancho la force de le lui rendre, en lui disant que si elle avoit ainsi défendu son bouquet, elle ne l'auroit pas perdu. Enfin, aux prieres vives et réitérées de Sancho, on lui sert un magnifique dîner; mais aussi-tôt qu'il veut toucher un plat, un Médecin, chargé de veiller à sa santé, lui démontre que tous ces plats sont mal-sains, et il les lui fait enlever. Sancho est fort gourmand, et il meurt de faim. Combien ne doit-il donc pas souffrir d'être placé à une table bien servie, sans oser

goûter d'un seul mets ? Pour achever de le désoler, on lui apporte une lettre supposée de Don Guichotte, qui le menace des Enchanteurs, jaloux de sa grandeur, et prêts à venir ravager son Isle. Mais au lieu de s'armer pour l'aller défendre, il se cache bravement sous la table, avec un gigot qu'il a dérobé, et dont il se refait un peu. On vient lui apprendre que les ennemis sont repoussés, et que la paix est rétablie dans l'Isle. Il s'en félicite ; mais il renonce, pour toujours, à son Gouvernement et à toutes les grandeurs, pour lesquelles il ne se sent pas né. Il s'en retourne à son village avec sa femme, Lope Tocho, jeune Fermier, à qui il promet de donner sa fille Sancha, et avec une troupe de Villageois qui les avoient accompagnés, pour aider à le guérir de ses folles prétentions aux richesses et aux honneurs.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR SANCHO PANÇA.

TOUT le monde connoît le Gouvernement de Sancho Pança, Episode si agréable, qui se trouve au VII et VIIIe livre du Roman de Don Guichotte, par Michel Cervantes. Poinsinet a changé peu de choses au fonds que cet Ecrivain lui a fourni, et il a peint fidélement le caractere de Sancho, sans chercher à l'embellir. C'est ce qui lui a fait placer au-devant de sa Piece cette épigraphe : *Non plausus, sed risus.* Mais il eut, du moins, la gloire de faire réussir un sujet qu'on a tenté plusieurs autres fois de mettre sur la scene, et toujours sans succès. La musique de Sancho, assortie aux paroles, est fort bien caractérisée, et digne de la célébrité de son Auteur. On y remarque la touche savante et variée de M. Philidor, et cette harmonie qui caractérise toutes ses productions.

« Le sort de Sancho Pança, dit Poinsinet dans » la Préface de sa *Bagarre*, fut tout aussi bizarre » que l'avoit été celui de *Gilles*, *garçon Peintre*. » En vain j'espérois que par égard pour les talens » reconnus de M. Philidor, on nous accorderoit » quelqu'indulgence : point du tout, on ne » daigna pas même nous écouter ; on s'écria dès » la troisieme scene, et le bruit des mouchoirs, » qui n'étoient pas au ton de l'orchestre, couvrit » facilement, dans certains endroits, la voix de » nos Acteurs. On y revint cependant, et j'ai » eu la satisfaction de l'entendre applaudir à la » vingt-cinquieme représentation. »

Cette Piece, que l'on donne de tems en tems, fut remise au mois de Mars 1763, et elle eut encore assez de succès.

CATALOGUE
DES COMÉDIES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DE SANCHO PANÇA.

LE Gouvernement de Sancho, Comédie en cinq actes et en vers, de Guérin de Bouscal, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, en 1641. Paris, Sommaville, 1642, *in*-4°.

« C'est peu de chose que cette Comédie, dit l'Au-
» teur de l'Histoire du Théatre François. Guérin de
» Bouscal a suivi, autant qu'il a pû, le Roman de Don
» Guichotte. Les scenes épisodiques sont un peu dif-
» férentes. Voici des vers dans lesquels une Egyptienne
» fait, d'une maniere assez singuliere, l'apologie du
» larcin. »

« . . . . . Le larcin est un crime,
» A qui souvent on donne un pardon légitime.
» Par exemple la nuit nous dérobe le jour,

» Le silence le bruit, et l'absence l'amour.
» Les extrêmes malheurs nous dérobent les larmes;
» Le tems à la beauté dérobe tous ses charmes.
» Les ans à la laideur dérobent les Amans:
» Les catharres aussi nous dérobent les dents. »

Histoire du Théatre François, tome sixieme, page 139.

Sancho Pança, Comédie en trois actes et en prose, de du Fresny, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 27 Janvier 1694. Non imprimée.

Cette Comédie eut cinq représentations. A la fin de la Piece, un des Acteurs représentant le Duc, dit: *Je commence à être las de ce Sancho; et moi aussi*, s'écria quelqu'un du Parterre. Ce brusque jugement fut confirmé par celui du Public, et l'Auteur n'a jamais osé en appeller.

Sancho Pança, Piece en trois actes, de Bellavoine, représentée, pour la premiere fois, par la Troupe de la veuve Maurice, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1705.

Cette Piece eut beaucoup de succès; mais elle le dut, en grande partie, au jeu de Belloni, célebre Pierrot de la Foire, qui y remplissoit le rôle de Sancho.

Sancho. Elle a souvent été reprise dans les premiers tems de l'Opéra-Comique.

Sancho Pança, Gouverneur, Comédie en cinq actes et en vers, de Dancourt, avec des Divertissemens, dont la musique est de Gilliers, et représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Novembre 1712; imprimée l'année suivante avec des changemens. Paris, *in*-12. Elle se trouve dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Public ne reçut pas cette Comédie aussi favorablement que Dancourt l'avoit espéré. La Piece fut retirée à la sixieme représentation, et il la fit imprimer avec les changemens qu'il crut nécessaires pour la rendre plus digne de plaire à ses Lecteurs.

La Bagatelle, ou Sancho Pança, Gouverneur, Opéra-Comique en deux actes, avec un Prologue, des Divertissemens et deux Vaudevilles, par M. Thierry, musique de Gilliers, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 28 Août 1727. Non imprimée.

Le premier de ces deux titres est proprement ce-

lui du Prologue de cette Piece. Elle eut quelques succès dans son tems; mais elle est aujourd'hui absolument oubliée.

SANCHO PANÇA
DANS SON ISLE,
OPÉRA BOUFFON,
EN UN ACTE,
DE POINSINET;
MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR,
Représentée le 8 Juillet 1762.

PERSONNAGES.

SANCHO PANÇA, Gouverneur de l'Isle.
THÉRESE PANÇA, sa Femme.
LOPE TOCHO, son Gendre futur.
TORILLOS, Homme de confiance du Duc.
JULIETTE, jeune Fille.
DON CRISPINOS, Amant de Juliette.
LE DOCTEUR TIRTEO FUERO, Médecin.
UNE BERGERE.
UN PAYSAN.
UN PROCUREUR.
UNE GOUVERNANTE.
UN BARBIER.
UN TAILLEUR.
UN TRAITEUR.
UN MARÉCHAL.
UN LAQUAIS.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.
GARDES, suivans Sancho.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est dans l'Isle de Barataria.

SANCHO PANÇA
DANS SON ISLE,
OPÉRA BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un Sallon très-orné.

THÉRESE PANÇA, LOPE TOCHO.

THÉRESE.

A LA fin finale j'arrivons. J'allons donc voir ce biau Gouvarneur. Je gage que mon vieux sournois ne me croit pas si près de ses talons. Ah ! tredame, s'il faut que je rencontre la petite Péronnelle dont ils m'ont avertie qu'il s'est amouraché ici, malgré la fidélité conjugale qu'il me doit !... Et vous le savez comme tout le village, Monsieur Lope, vous le savez, si je lui ai bien gardée ?

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Thérese. Vous dites ça comme un reproche. Tranquillisais-vous : le bonhomme Sancho est trop sage ; n'en croyez pas les calomnies, et songez à notre affaire.

THÉRESE.

Eh ! oui , oui , j'y songe ; vous épouserez not' fille : v'là qu'est fini... Mais que c'est donc beau , mon garçon ! queux enfilades et pis de l'or ; et pis de grands meubles. Ah ! dame , si ça continue , t'auras beau dire je croirai que c'est tout de bon que not' homme est devenu tout de suite ou Gouvarneur , ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non , j'vous dis , je suis dans le secret ; tout ce qui reluit n'est pas or. C'est une niche qu'on fait au papa Sancho. Comme il ne parloit jamais que de Principautés et de Gouvernemens , on lui a donné à croire qu'on lui bailloit celui-ci , et le tout pour divertir un Duc et une Duchesse que l'on informe bien fidélement de tout ce qu'il y fait.

THÉRESE.

Voirment , ça n'est pas trop biau à ces gros Seigneurs de se moquer du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais aussi vot' mari , à ce que m'avont dit les gens de la maison , est si drôle et si simple !

THÉRESE.

Ah ! que nennin. Il n'y a pire eau que celle qui dort ; c'est un rusé , un matois qui m'a donné bien du tintoin. Voyez que j'en ons une belle récompense !

ARIETTE.

Il falloit le voir au village ,
Quand il sortoit du cabaret ;
Il étoit ivre , il faisoit rage.
Ah ! quel tourment pour moi c'étoit !

Passe encor si quelques taloches
Eussent fini le différent.
On n'a pas ses mains dans ses poches,
Pif, paf; on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la besogne,
Et qu'un mari fait son devoir;
Si pendant le jour on se grogne,
On se raccommode le soir.

LOPE TOCHO.

Il est vrai que l'ami Sancho est un peu sur sa bouche.

THÉRESE.

Il ne falloit pas moins que je le supportisse avec tous ses vices. Là où tiant la chevre, faut qu'alle y broute: aussi j'ons eu bien des obligations au bon Seigneur Don Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant; c'est toujours rendre un grand service à une pauvre femme, que de la débarrasser de son mari. Stapendant je ne sommes pas pour souffrir qu'il en cajole une autre; et dès que j'ons appris ses beaux déportemens, j'ons bien vîte fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainsi vous espérais donc qu'il consentira à ce que je l'y venons demander, qu'il plantera là toutes ses Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups; qu'il viendra vivre avec nous dans notre farme, où rien ne manque, et qu'il me baillera sa petite Sancha en mariage.

THÉRESE.

S'il vous la baillera! oh! ça s'ra vrai comme je m'appelle Thérese. Les fous font les festins, et les sages

les mangent. Il n'y a ni Gouvarneur ni Gouvarnerie qui tienne ; vous êtes not' ami, not' compere et not' voisin ; vous aimez not' fille : elle vous voit de bon œil, ça suffit C'est moi qui suis sa mere ; et quand il seroit quatre fois plus son pere qu'il ne l'est, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

LOPE TOCHO.

Eh ! vous en revenez toujours là : fi donc ! que c'est vilain d'être jalouse.

THÉRESE.

Moi, jalouse ! parguienne oui ; j'en ons ben le tems ! oh ! ce n'est pas que je l'aime ; mais on a un cœur, on est sensible, on se souvient de ce qui nous est dû, et puis, que sait-on ? depuis que le v'là gros Seigneur, peut-être ben sur le tard n'est-il plus si souvent gris.

LOPE TOCHO.

Encore une fois, pensais à mon mariage ; ça nous réunira. Vous viendrais tretous dans not' métairie, une farme où l'on rit, vaut mieux qu'un palais où l'on bâille. Chez nous vous serais la maîtresse, vot' fille fera le ménage, Sancho la cuisine, moi les affaires, et vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit sans cesse
Une Duchesse,
Une Princesse
Bâiller, dormir sur des carreaux.
Dans ma métairie,

Moi je veux qu'on rie ;
Jamais d'embarras,
Le jour bonne chere :
Le soir, laissez faire
Notre ménagere
Ne se plaindra pas.

Dans ma métairie, &c.

THÉRESE.

Ah ! taisez-vous donc ; il semble déja que j'y sois. Vous me rendais toute joyeuse ; laissez faire à moi : il va venir, j'allons l'y parler doucement ; mais s'il bronche, suffit, vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix : j'entends du bruit, c'est lui qui viant ; taisons-nous.

SCENE II.

LOPE TOCHO, THÉRESE, SANCHO, *entouré de plusieurs domestiques qui lui font des révérences.*

SANCHO.

OH ! laissez-là vos révérences : je n'aime point tant les façons. La politesse est une traîtresse. Que l'on panse mon grison, et que l'on songe à me faire dîner bien vîte.

(*Les domestiques se retirent.*)

TRIO.

LOPE TOCHO.
Est-ce lui? La plaisante allure !
(*Il rit.*)
Ah ! ah ! ah ! ah !
On n'y tient pas.
(*Il se retient de rire.*)
Monsieur, vous êtes si drôle !
C'est que l'on y tient pas.
Ah ! point de colere
Pour une misere,
Ne vous fâchez pas;
C'est qu'on a beau faire,
On n'y tient pas.

THÉRESE.
La bonne figure!
Ah ! ah ! ah ! ah !
Mon cher mari, qu'il est drôle !
Non, laissez-le faire...
Viens-y, tu verras;
N'ai-je pas deux bras ?

SANCHO.
C'est ma femme !
ah ! quelle aventure !
Je ne l'attendois pas...
Comment ?
qu'est-ce à dire ?
Qu'avez-vous à rire ?
Pourquoi ces éclats ?
Mais je crois qu'elle est folle..
Çà, Monsieur le drôle,
Un ton plus bas....
Tiens, tais-toi, Thérese,
Sinon tu sauras,
Tu sentiras
Ce que pese
Mon bras.

LOPE TOCHO.

Eh ! là, n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardise. Je venons vous parler d'une affaire bian plus sérieuse.

THÉRESE.

Ah ! que oui, i'en ons d'autres à te conter. Eh ben, Monsieur le biau galant, pourroit-on savoir des nouvelles de votre amoureuse ?

SANCHO.

Qu'est-ce que ça signifie ?

LOPE TOCHO, *à Thérese.*

Laissez-nous un moment expliquer.

THÉRESE, *à Lope Tocho en menaçant Sancho.*

Parlez, parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnoissez pas en moi Lope Tocho, neveu de Jean Tocho vot' compere ?

SANCHO.

Ah ! mon ancien ami Tocho !..... Comment se porte-t-il ?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il est mort ; mais ça ne fait rien à la chose. Il m'a laissé tout son bien, parce que je suis tout seul, et au par-dessus une bonne métairie dont je devians le farmier.

SANCHO.

Tant mieux ; si vous êtes si riche, vous dînerez deux fois ; mais le mord doré ne rend pas le cheval meilleur. Et.....

THÉRESE.

Oh ! j'aime ben ça : n'allez-vous pas faire le renchéri ? Mais ça li sied !

LOPE TOCHO.

Mais, je vous en prie, Dame Thérese, laissez-nous.

THÉRESE.

Mais voyez donc, faut-il tant de raisons pour li dire que sa fille est grande comme pere et mere ; que ça demande à se pourvoir à corps et à cris, et qu'il vaut bian mieux la marier, que non pas de li laisser faire quelque sottise ? V'là un bon garçon qui la demande....

SANCHO.

Comment ?

LOPE TOCHO.

Oui. V'là le fait J'ons déja parole de vot'fi'le et celle de vot'femme. J'aurions bian pu nous passer de la vôtre, mais par politesse.

SANCHO.

Savez-vous que j'ai besoin de tout mon bon sens pour ne pas vous répondre un millier de sottises ? Ah ! que nennin ; ce n'est pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire, bailler la fille d'un Gouverneur à un Paysan !

THÉRESE.

Tredame, un Paysan ! ne voulez-vous pas marier vot' fille dans un palais, où elle n'aura pas l'esprit de marcher, pour qu'on se moque d'elle et de vous ? Nennin ! Sancha a des cottes de serges, ça ly sied mieux que des souliers de soie. Faut que chacun se mesure à son aune ;

voirment on appelleroit ma fille Madame: et moi, faudra donc m'appeller ma Reine ?

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bientôt dit, femme opiniâtre et têtue ; quand la fortune est à la porte, faut-il la lui fermer sur le nez ? Veux-tu toujours rester dans ton même état, sans hausser, ni baisser, comme une figure de tapisserie ?.. Me voilà Gouverneur ; je veux que ma fille soit Comtesse, Baronne, et peut-être ben Duchesse, selon ma fantaisie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille,
Et fasse honneur
A ma famille ;
Qu'on dise : C'est la fille
De Monseigneur
Sancho Pança le Gouverneur.
Quel honneur
Pour ma famille !
A sa suite on verra
Des Laquais, des Pages :
Dans les plus riches équipages,
Ma fille brillera.
Grands yeux ouverts, bouche béante ;
Tout le monde demandera
Quelle est cette Infante ?
On lui répondra :
C'est la fille, &c.

A la cour elle paroîtra,
Le Roi lui-même ira la prendre;
La Reine l'embrassera,
Chaque Courtisan enviera
Le bonheur de mon gendre,
Et celui du papa.
Chacun dira :

C'est la fille, &c.

LOPE TOCHO.

Mais écoutez une raison... Qu'avez-vous donc, Dame Thérese ?

THÉRESE, *se cachant avec son tablier.*

Oh ! ça me désespere. (*Elle frappe du pied.*) Oui, toutes ces grandeurs-là f'ront la perdition de votre fille. On sait bien d'où l'on vient ; on ne sait pas où l'on va. Je n'ai jamais aimé les suffisances ; je m'appelle Thérese, et mon pere Cascayo, et v'là tout. Voirment quand not'fille passeroit par le village avec ses biaux atours de qualité, ils ne manqueriont pas de dire : Eh ! regarde donc Mam'selle ; il y a quatre jours qu'elle filoit des étoupes, et se paroit d'une serviette sur sa tête : la v'là dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu sans fumée. Le pere est Gouvarneur : oui, oui, c'est bèn plutôt la fille qui est Gouvarneuse ; et tout çi, tout ça. Oh ! je leur fermerai bien la bouche, moi ! et tant que j'aurai mes cinq ou six sens de nature, Sancha ne sera pas Princesse, je n'y baillerai jamais mon consentement.

SANCHO.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'est résolu

résolu dans ma tête ; Sacha sera Comtesse, quand tu devrois en crever.

THÉRESE.

Et moi, j'aimerois mieux qu'elle fût morte que de la voir tant seulement Baronne.

SANCHO.

Ah ! ça, il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, comme disoit ce grand Roi.

LOPE TOCHO.

Comment ! vous nous plantais là.

THÉRESE.

Pardi ! c'est tout simple : ne faut-il pas que ce bian Monseigneur s'en aille visiter sa chere Infante ?

SANCHO.

Une fois pour toutes, que voulez-vous dire ?... (*A part.*) Auroit-elle appris....

THÉRESE.

Oh ! je savons de tes nouvelles, j'en savons ; mais je t'en ferons savoir des nôtres.

SANCHO.

Ecoute, Thérese....

THÉRESE.

Je n'acoute rien : je m'en vais m'informer un peu, si, par hasard, ta Péronnelle n'auroit pas un pere et une mere, et je rendrai compte à ses parens de sa belle conduite.

SANCHO.

Ne t'avise pas de faire quelque coup de ta tête.

LOPE TOCHO.

Eh bien ! allez-vous encore vous chanter pouille ? Il y

a de drôles de familles dans le monde... Appaisez-vous, Dame Thérese.... Et vous, Papa, qui faites tant le fier, je vous certifie que vous me baillerez votre fille, et que vous serais encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau gouvarnement.

SANCHO.

Pauvre cervelle ! ça me fait pitié... (*A part.*) Faut me délivrer d'eux... (*Haut.*) Eh bien ! oui, mon garçon, si jamais je quitte mon gouvernement, v'là qu'est fini, je te baille ma fille, et je vous suis tretous.

LOPE TOCHO.

Tope, tout est dit.

SANCHO.

J'y consens.... Quelqu'un vient.

LOPE TOCHO.

Sarviteur, not' beau-pere. Avant que la journée finisse, j'attendons un troupeau de Paysans de notre village, et je viandrons avec eux vous charcher; vous nous en remarcitez, vous varrez.

SANCHO.

Serviteur.

THÉRESE.

Adieu..... Si jamais tu faisois ma fille Comtesse..... Hom... Prends garde à toi.

(*Elle sort avec Lope Tocho.*)

SCENE III.

SANCHO, TORILLOS.

TORILLOS.

JE viens vous annoncer...

SANCHO.

Le dîner ?

TORILLOS.

Non, vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut servir que ce soir.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire, ce soir ? Oh ! je veux, de mon autorité absolue, qu'on me serve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'usage....

SANCHO.

L'usage est sot, et vous aussi.

TORILLOS.

Excusez ; mais, illustre Don Sancho....

SANCHO.

A qui parlez-vous ? Je vous avertis, tout net et tout franc, que je ne prétends point le Don ; je m'appelle Pança tout court et tout rond : mon pere s'appeloit Pança, et Pança s'appeloit mon ayeul ; je ne veux ni

titres, ni seigneuries : c'est comme les beaux habits ; il y a tant de faquins qui s'en parent, qu'on ne se distingue plus qu'en n'en portant pas.

TORILLOS.

Eh bien, Seigneur Sancho, tout court et tout rond, ce sont les habitans de l'Isle qui viennent en foule voir le nouveau Gouverneur.

SANCHO, *à part.*

Ces gens prennent mal leur tems ; j'attendois ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'est un hommage qu'ils vous doivent, et ils se rassemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHO.

Comment diable ! il s'agit donc de représenter ?

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHO.

J'aimerois bien autant qu'on représentât mon dîner.

TORILLOS.

Les voici.

SCENE IV.

SANCHO *au milieu*, TORILLOS *à côté de lui*, UNE GOUVERNANTE, UN BARBIER, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, UN TAILLEUR, UN MARÉCHAL, UN LAQUAIS, UN PROCUREUR, UN TRAITEUR, *suite de Valets et de Paysans.*

CHŒUR, *qui entoure et salue Sancho.*

CHANTONS, chantons la bien-venue
De notre nouveau Gouverneur.
Qu'à l'envi chacun le salue :
Honneur, honneur, honneur
A notre nouveau Gouverneur !

SANCHO.

Je suis content, si cela continue.

LE CHŒUR.

Monseigneur, écoutez-nous ;
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Mes enfans, expliquez-vous.

LE BARBIER *lui crie à l'oreille.*

Vous placerez ma famille.

LE PAYSAN *le tire par la manche.*

Vous marîrez notre fille.

LA PAYSANNE.

Mon cousin est en prison.

LE MARÉCHAL.

Je panserai le grison.

LA GOUVERNANTE.

Prenez-moi pour Gouvernante.

LA PAYSANNE.

Protégez une innocente.

LE TAILLEUR.

J'aurai l'honneur
D'être Tailleur.

LE LAQUAIS.

Laquais.

LE PAYSAN.

Fermier.

LE PROCUREUR.

Procureur.

LE MARÉCHAL.

Maréchal.

LE BARBIER.

Barbier.

LE CUISINIER.

Traiteur.

TOUS.

De Monseigneur
Le Gouverneur.

SANCHO.

Je ne sais auquel entendre.

TORILLOS.

Répondez-leur,
Monseigneur.

SANCHO.

Taisez-vous tous.

CHŒUR.

Ecoutez nous;
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Je ne sais auquel entendre.
Que me veulent ces niais?

LE CHŒUR; *chacun tire un grand papier.*

Monseigneur, ce sont nos placets.

SANCHO.

Je ne sais auquel entendre.
Je vais tous les faire pendre.
Taisez-vous, ou je m'en vais.

Me voilà devenu sourd. Qu'on me chasse ces coquins là.. Oui-da, faites-vous bon, le loup vous mange; mais fin contre fin ne fait pas doublure: je vois bien qu'il faut ici de la réforme.

TORILLOS, *qui étoit sorti un moment, rentre.*

Monseigneur, une jeune habitante de l'Isle demande...

SANCHO, *à part.*

Ce sera ma petite Juliette... Oh! j'enrage, tous ces renégats-là ne s'en iront jamais.

TORILLOS.

Voulez-vous qu'elle entre?

SANCHO.

Assurément. Est-ce que les gens de mon état doivent refuser rien aux jolies filles? Mais, dis-moi, mon ami, ne pourrois-tu pas me congédier, là, poliment à coups de bâton ce troupeau de bavards? Et tout de suite, je

t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas, comme on voudra ; sans façon, deux ou trois plats, un peu de bœuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage : je ne suis pas difficile. Je t'aimerai de tout mon cœur...

(*Il l'embrasse.*)

TORILLOS *fait signe aux autres personnages de se retirer. Tout le monde sort, et il dit, à part, en s'en allant aussi.*

Allons vîte avertir sa femme, et donner avis à Monsieur le Duc des premieres actions de notre Gouverneur.

SCENE V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

BON jour, Monsieur Sancho.

SANCHO.

Bon jour, ma bonne petite amie..... que vous êtes jolie !

JULIETTE.

A votre service, Monsieur notre Gouverneur.

SANCHO.

Paix : attendez un moment. Il est bon de voir si personne ne nous écoute ; car chez nous autres gros Seigneurs, on dit que les murs ont des oreilles.

JULIETTE.

C'est vrai, on dit cela ; vous voyez que je suis venue

comme je vous l'avois promis, pendant que ma mere est sortie, et sans que mon Amant le sache.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire? A votre âge, vous avez déja un Amant?

JULIETTE.

Oh! oui. Et un grand encore; mais ça ne fait rien.

SANCHO.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh! je ne l'aime pas du tout, parce que c'est un méchant qui ne sait que crier et se battre.

SANCHO.

Et moi, ma petite?

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien, vous, parce que vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHO.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'Ecuyer errant.

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SANCHO.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un Ecuyer errant? Diable! c'est une chose qui est toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups; tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre. . Enfin... suffit que vous n'aimez pas votre autre Amant; mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là,

qui vous ai du courage et de la santé, vous plairoit mieux pour votre mari ?

JULIETTE, *à demi-voix.*

Oh ! je ne sais pas.

SANCHO.

Plaît-il ?

JULIETTE.

Oui... non... Dame, vous me rendez toute honteuse ; et puis votre mine me fait rire.

SANCHO, *à part.*

Comme c'est innocent ! que ça me conviendroit ! ah ! coquine de Thérese, si tu pouvois être atteinte de quelque mort subite !

JULIETTE.

Mais je sais bien que je voudrois que vous me fissiez bien vîte, ou Reine, ou grande Dame, pour faire enrager mon oncle, ma tante, mon frere et ma cousine.

SANCHO.

Que vous ont-ils fait, Juliette ?

JULIETTE.

Voyez-donc, ils sortent du matin au soir pour s'aller divertir, et me laissent toute seule ; toute seule, en me disant : petite fille, restez ici, gardez la maison, comme s'ils avoient peur qu'elle ne s'enfuie.

SANCHO.

Quoi ! vous n'avez aucun divertissement ?

JULIETTE.

Pas du tout... Si fait, pourtant... quelquefois... Tenez, par exemple.

ARIETTE.

Je vais seulette en mon jardin
Y cueillir l'œillet et la rose ;
A mon gré j'en pare mon sein,
De chaque fleur ma main dispose ;
Mais je sens bien, je sens très-bien,
Qu'il me manque encor quelque chose.
J'entends mon perroquet mignon
Qui me dit : baise-moi, je t'aime.
Ma bouche lui répond de même ;
Nous répétons à l'unisson :
Baise-moi, baise-moi, je t'aime.
Je me plais à cet entretien,
Sans en trop démêler la cause ;
Son plaisir augmente le mien :
Sur mon sein souvent il repose ;
Mais je sens bien, je sens très-bien
Qu'il me manque encor quelque chose.

SANCHO.

Vraiment, oui, et ce quelque chose-là ne vous nuiroit pas. Ah ! ça, tenez... (*A part.*) Si pourtant Thérese... Mais, bon ! elle n'en saura rien... Moi, ça toujours été mon foible que la jeunesse... (*Haut.*) Ecoutez ; il n'y a qu'un mot qui serve : un bon *tien* vaut mieux que deux *tu l'auras* ; je suis le maître, à ce qu'on m'a dit ; restez avec moi.

ARIETTE.

Vous serez ma Dulcinée ;
Je vous caresserai,
Chérirai

Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela?

JULIETTE, *faisant la révérence.*

Oui-da;
Ce sera,
Monsieur, tout comme il vous plaira.

SANCHO.

Puis ma femme mourra;
Elle est vieille, méchante,
Le Diable l'emportera;
Elle mourra:
Alors, ma chere Infante,
Sancho vous épousera.

JULIETTE.

Oui-da, &c.

SANCHO.

Don Quichote, mon Maître,
Est allé se faire Empereur.
Un de ces matins, peut-être,
Grace à sa valeur,
Sancho sera Prince
D'une Province
Qu'à vos petons il mettra.

JULIETTE.

Oui-da, &c.

SANCHO.

Puis, sans trop de peine,
Mon Maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi;

Je vous ferai petite Reine.
Consentez-vous à cela ?

ENSEMBLE.

JULIETTE.
Oui-da ;
Ce sera
Monsieur, tout comme il vous plaira.

SANCHO.
Cela
Ne sera
Qu'autant que Sancho vous plaira.

SANCHO.

Quelle docilité ! vouloir bien être Reine ! Ce n'est pas comme toi, chienne de Mauricaude ; mais, patience, tous les biens ne viennent pas à la fois : me v'là Gouverneur cette année ; il faut espérer que la prochaine je serai veuf.

SCENE VI.

SANCHO, JULIETTE, THÉRESE.

THÉRESE.

OH ! ce ne sera pas vrai ; tu auras plutôt cent pieds de terre sur la tête, que non pas moi deux pouces.

SANCHO, *à part.*

La coquine ! qui l'auroit crue si proche ?

THÉRESE.

V'là donc qu'à la parfin je te prends sur le fait, vieux libertin, vieux ivrogne, vieux ingrat ; voilà donc la belle récompense de toute mon amitié : oh ! ne t'ima-

gine pas que je le souffre : j'aimerois mieux que tu fusses crevé dix fois, que non pas de te voir tant seulement en regarder une autre.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! la méchante femme !

SANCHO.

Tiens, crois-moi, tais-toi, Thérese.

THÉRESE.

Vraiment, oui, que je me taise ! C'est ben dit, si je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noise.
Ne faudra-t-il pas vraiment
A ta petite sournoise
Faire ici mon compliment ?
Regardez qu'elle est jolie !
Comme elle a l'air gracieux !
Il me prend en fantaisie
De vous étrangler tous deux.
Oh ! je ne sis pas peureuse,
Et si t'es le Gouvarneur,
Par bonheur,
Je sis itou Gouvarneuse :
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

SANCHO, *à part.*

Le plus sûr est de m'enfuir d'ici.

JULIETTE, *à Thérese.*

Madame, ne me frappez pas.

THÉRÈSE *arrête Sancho.*

Ne t'imagine pas m'échapper... Et vous, Péronnelle, vous ne rougissez pas, à votre âge, de venir comme ça débaucher les maris des autres ?

JULIETTE.

C'est vous, qui ne savez ce que vous dites. Est-ce que je cherche votre mari ? Je n'en veux, ni ne m'en soucie; c'est lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Est-ce que je le connois ? Si vous avez si peur de le perdre, pourquoi le quittez-vous de vue ?

THÉRÈSE.

Comment ! ça raisonne ! Oh ! tu n'y es pas; j'ons déja averti toute ta famille, et ton grand escogrife d'Amant va te venir chercher ici tout à l'heure.

JULIETTE, *à part.*

Me v'là perdue.

SANCHO.

Je ne sais qui me tient, double coquine !

JULIETTE.

ARIETTE.

» Ah ! ah ! quelle aventure !
» Ah ! ah ! j'ai le cœur gros.
» Je ne puis, je vous jure,
» Retenir mes sanglots.
» Je suis fille d'honneur,
» Je sens mon pauvre cœur;
» Il palpite,
» Il s'agite,

» Je perds, à la fois,
» La force et la voix.
(*Elle s'écrie.*)
» C'est vous aussi
» Qui faites mon souci,
» Epouse,
» Jalouse,
» Criarde,
» Bavarde,
» Gardez vot' magot de mari,
» Sans venir me faire injure:
» Ah ! ah ! quelle aventure !
» Ah ! je me sens mourir.
(*Elle tombe sur Sancho.*)

THÉRESE, *en menaçant.*

» Attends : je vais bien vîte
» La faire revenir.

SANCHO, *à Thérese.*

» Tais-toi, langue maudite !
(*A Juliette.*)
» Chere, chere petite,
(*Il la fait asseoir.*)
» Je vais vous secourir.

» Ah ! si j'avois quelques gouttes du divin Baume de » Fier-à-bras, que fait si bien mon Maître !

THÉRESE.

» Bon ! bon ! les jeunes filles ne mouront pas pour » une foiblesse.

SANCHO.

» Mais, veux-tu te taire ?

THÉRESE.

» V'là son prétendu qui va la ressusciter.

SCENE VII.

DON CRISPINOS, SANCHO, JULIETTE, THÉRESE.

DON CRISPINOS.

OU sont ils ? où sont-ils ?.... Ah ! vous voici, Mam'selle ; la peste ! il faut courir pour vous attraper... Mais, qu'avez-vous ?

JULIETTE *se leve vite.*

Rien, rien.

DON CRISPINOS. (*A Sancho.*)

Je suis ravi de vous trouver... Et vous aussi, mon brave Gentilhomme.

SANCHO.

Monsieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS, *à Juliette.*

Vous nous rendrez compte de votre petite conduite : nous saurons pourquoi vous faites des escapades de la maison paternelle, et ce qui vous attire ici.

THÉRESE.

Je vous ai bien dit qu'elle y venoit faire l'amour avec mon mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour ?

SANCHO.

Te tairas-tu ?

JULIETTE.

Ça n'est pas vrai.

THÉRESE.

Comment ! je ne l'ai pas vu qui te prenoit la main, et toi qui lui disois : oui-da, oui-da.

SANCHO.

Ah ! si je tenois ta chienne de langue.

DON CRISPINOS.

Parler d'amour à ma prétendue ! faire cet outrage à un noble Espagnol !... Allez, petite coquette, allez vîte à la maison... Et vous, bonne femme, fiez-vous à moi. (*Juliette sort.*) Je me charge de vous venger.

THÉRESE.

Grand merci, Monsieur.

DON CRISPINOS.

Allez avec elle.

THÉRESE.

Oh ! que nennin, je ne l'abandonne pas : la peste ! il est trop sujet à broncher, quand on le quitte.

SCENE VIII.

SANCHO, DON CRISPINOS, LOPE TOCHO, THÉRESE.

LOPE TOCHO.

C'est vous que je cherche; venez, venez vîte, Dame Thérese.

THÉRESE.

Et non, mon garçon; j'ons nos raisons pour rester ici.

LOPE TOCHO.

Et j'en ons pour vous emmener ailleurs; v'là de la compagnie qui nous arrive.

THÉRESE.

Mais...

LOPE TOCHO *l'emmene.*

Et venez toujours; je retournerons tout de suite.

(*Lope Tocho & Thérese sortent.*)

SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

BON ! nous voilà seuls.

SANCHO, *à part.*

Ils sont tous partis : je ne me crois pas trop en sûreté avec cet homme-ci; délogeons... Monsieur, je suis bien votre serviteur.

DON CRISPINOS *enfonce son chapeau.*

Je ne suis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés sont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plaît : êtes-vous Chevalier ?

SANCHO.

Ah ! parbleu ! mes épaules se souviennent encore de l'accolade.

DON CRISPINOS.

J'en suis ravi : me connoissez-vous ?

SANCHO.

Moi, non; j'arrive.

DON CRISPINOS.

Je m'appelle Don Crispinos - Alonzos - Tapaginos-Dellos-Fuentes-Peyros.

SANCHO.

Eh bien, Monsieur Tapaginot-Crispinot-Peyrot, je

ne vous connois, ni ne m'en doute. Je viens de mes vignes, je ne sais rien de rien; qui vous doit vous paye; qui vous a bâté vous monte: bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous dispenser ainsi de me faire raison de l'outrage ?....

SANCHO.

Moi, Monsieur, qu'entends-je ?..., Ma foi !.. je n'ai rien fait : demandez plutôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir supplanter ! me couper l'herbe sous le pied ! Allons, allons, je vous laisse le choix des armes.

SANCHO, *à part.*

Ah ! juste Ciel ! je l'avois bien prévu, pauvre Sancho ! coquine de Thérese ! C'est quelque Enchanteur; mon Maître avoit raison. Ah ! s'il étoit ici, qu'il auroit de plaisir à le pourfendre depuis le chignon du cou !....

DON CRISPINOS.

Que dites-vous là ?

SANCHO.

Rien, rien; je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes ?

SANCHO.

Non : le diable m'emporte !

DON CRISPINOS.

Dépêchons, cependant; j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh bien ! allez les faire; ne vous gênez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refuser de se battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas!... Ah! le sot métier!... Eh bien, soit : puisqu'il faut choisir.... Battons-nous....

DON CRISPINOS.

Comment ?

SANCHO.

Battons-nous... là, tout simplement, au plus tôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Fi donc ! quelle indignité ! allons, l'épée à la main.

SANCHO, *à part.*

(*Pendant ce couplet, Crispinos essaye son épée, & la réguise sur une pierre.*)

Je suis mort... On m'abandonne. Ah ! si je croyois qu'en faisant bien du bruit, il vînt quelqu'un nous séparer. Mais peut-être fait-il le fanfaron, et au fond il a peur comme moi. Essayons un peu, quitte à m'enfuir ; et s'il fait la canne, je le frotterai comme un diable.

(*Il tire son épée, en mettant le pied sur la garde.*)

Voyons, voyons donc.

DON CRISPINOS.

Tenons ferme.

DUO.

DON CRISPINOS.

Ah! une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

DON CRISPINOS, *à part.*

Comment diable ! il sait se battre.
Je ne l'ai pas cru si fort.

SANCHO, *à part.*

S'il avance, je suis mort.

DON CRISPINOS.

Une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

ENSEMBLE, *en abaissant les pointes de leurs épées.*

Tiens, crois-moi, va-t-en chez toi.
Tiens, retire-toi, crois-moi.

DON CRISPINOS, *à part.*

Faisons bonne contenance.

SANCHO, *à part.*

Ah ! c'en est fait, il avance,...
Il ne vient point de secours.

DON CRISPINOS.

Il avance toujours ;
Il est pâle, ce me semble.

SANCHO.

Je crois que le coquin tremble.
(*Les épées se touchant.*)
Cric, crac ; je meurs de peur.

DON CRISPINOS.

Je perds courage.

SANCHO.

Ne touchez point au visage

ENSEMBLE.

La main me manque de frayeur.

(*Les épées tombent de leurs mains.*)

SANCHO *le prend au collet.*

C'est où je t'attendois, traître !

DON CRISPINOS, *même jeu.*

Maraud ! tu vas me connoître.

SANCHO, *reculant.*

Si je n'étois Gouverneur...

DON CRISPINOS, *même jeu.*

Si j'en croyois ma fureur...

SANCHO.

Je ne m'épouvante guere.

DON CRISPINOS, *ramassant son épée.*

Suffit... j'éteins ma colere....

(*A part.*) J'ai décidé cette affaire
Avec assez de valeur.

SANCHO, *à part.*

J'ai mis fin à cette affaire
Avec assez de bonheur.

DON CRISPINOS *lui prend la main.*

Serviteur.
Nous sommes bons l'un pour l'autre ;
On saura votre valeur.

SANCHO.

Vous me faites trop d'honneur ;
D'un grand cœur je suis le vôtre.

ENSEMBLE.

Serviteur, serviteur.

(*Don Crispinos s'en va.*)

SCÈNE X.

SCENE X.

SANCHO, *seul.*

LE voilà donc parti. Mais à quoi diable sert-il d'être Gouverneur, si l'on ne s'en trouve pas moins exposé à être assommé? Le coquin s'en mouroit d'envie. Tout ici me trahit: on ne parle point de dîner; ma force diminue, et mon appétit s'augmente: si je mets le nez dehors, l'un me pousse, l'autre m'arrête; c'est à qui m'étourdira. Ah! malheureux Sancho!

ARIETTE.

Je suis comme une pauvre boule
Dont les enfans font leur jouet;
Petit et grand, comme il lui plaît,
La pousse, la chasse, la roule:
L'un la pousse, l'autre la roule
Sur un terrein facile et doux.
Soit qu'elle coule et se promene,
Soit, à travers mille cailloux,
Qu'elle se heurte et les entraîne,
Ce sont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pousse, l'autre la roule;
Jamais, jamais la pauvre boule
Ne reste un moment en repos.

SCENE XI.

SANCHO, TORILLOS, DOMESTIQUES, LE DOCTEUR, *ensuite.*

TORILLOS.

J'ACCOURS vous défendre : on vient, dit-on, de vous manquer de respect.

SANCHO.

Oui, mon ami; c'est un coquin, un maraud qui a voulu m'assommer.

TORILLOS.

Ah ! ciel ! insulter un Gouverneur dans son gouvernement !... Qu'on cherche cet insolent, qu'on l'emprisonne. (*Il sort de droite et de gauche des Domestiques.*) Monseigneur n'est-il pas blessé ? vîte un Médecin.

SANCHO.

Oh ! ce n'est pas la peine ; je n'ai reçu que quelques coups de poing, et j'y suis fait....

TORILLOS.

(*Le Docteur entre.*)

N'importe.... Venez, Seigneur Docteur, voici Monseigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

LE DOCTEUR.

Battu !... cela mérite attention.

TORILLOS.

(*On apporte un fauteuil.*)

Asseyez-vous ; reposez-vous.

SANCHO.

Que de cérémonies !

LE DOCTEUR.

Battu ! Examinons la chose : sont-ce des coups d'épée, des coups de sabre, coups de bayonnette, coups de canne, coups de sangle, coups de bâton, coups de pied, coups de canon ?...

SANCHO.

Et non, non ; ce sont de petits coups de poing qui ne valent pas la peine qu'on en parle si long-tems. Laissez-moi tous en paix, et qu'on me donne à dîner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monseigneur.

SANCHO.

De l'eau, juste ciel ! du vin, si l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous-en bien.

ARIETTE.

Il vous faut des liqueurs calmantes.
Le sang, dans vos veines brûlantes,
S'élance et se roule à grands flots.
Il se précipite, il s'arrête.
Prenez un moment de repos :
Ah ! que votre état m'inquiéte !
De vos humeurs je crains le choc.
Voyons ce pouls... il m'épouvante :
Tic, tic, tac, tic, tic, tac, toc, toc ;
C'est une fievre intermittente.

Votre pouls est dur, inégal.
Vous êtes mal, fort mal, fort mal.

SANCHO.

Moi, je me trouve bien, fort bien. Qu'on me donne à manger.

LE DOCTEUR.

Je serois votre assassin, si je souffrois que l'on vous servît même une soupe d'ici à trois ou quatre heures.

SANCHO.

Ah ! le traître.

TORILLOS.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus sérieuse; vos Gardes, en faisant la visite de l'Isle, ont arrêté une jeune Bergere et un Fermier qui se disputoient. On vous les amene; il faut être à jeun pour juger sainement.

SANCHO.

Moi, je n'ai d'esprit que quand je digere. Ah ! le maudit métier !... Qu'on m'approche ce siege, qu'ils viennent; mais je déclare, et très-clairement, que c'est pour la derniere fois, et que je ferai donner les étrivieres au premier étourdi qui osera m'importuner à l'heure des repas.

LE DOCTEUR.

Nous espérons tous voir ici briller votre haute intelligence, et sur-tout que vous vous déferez petit à petit de l'habitude de débiter à tous propos une légion de proverbes...

SANCHO.

Qu'est-ce à dire? mes proverbes sont à moi, et je fais de mon bien ce que je veux: qui ne sait pas son métier

doit fermer sa boutique; un bon payeur ne craint pas de donner de gages; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; on connoît l'arbre au fruit; tant vaut l'homme, tant vaut sa terre; chaque oiseau trouve son nid beau; et qui ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit; le fruit verd...

LE DOCTEUR.

A votre aise; ne vous gênez pas, Monseigneur.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens; UNE BERGERE, UN FERMIER, GARDES.

LA BERGERE.

JE viens devant vous....

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris...

SANCHO.

Quoi?

LA BERGERE.

Monseigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris mon bouquet.

SANCHO.

Oui-da!

LE FERMIER.

Monseigneur, il faut que vous sachiez...

SANCHO.

Taisez-vous : chacun à son tour. (*A la Bergere.*) Expliquez-moi comment s'est fait la chose.

LA BERGERE.

ROMANCE. *Cette Romance peut se chanter sur le même air que celle d'*On ne s'avise jamais de tout.

Je ne suis qu'une Bergere,
Je ne vois que mes moutons ;
Je ne veux aimer ni plaire,
Je ne sais que des chansons.
Pour tresser ma chevelure,
Mon miroir est un ruisseau :
Un bouquet fait ma parure ;
Et mon bien, c'est mon troupeau.

Ce matin, sa voix m'appelle ;
Il s'approche à pas de loups.
Laisse-moi, ma toute belle,
Me dit-il, d'un ton si doux !
Ton amant soumis et tendre
Se croira trop satisfait,
Si tu veux lui laisser prendre
Un baiser et ton bouquet.

Fi donc ! laissez-moi, de grace ;
Laissez : cela se prend-il ?
Pour sa réponse, il m'embrasse :
Voyez qu'un homme est subtil !
Je veux fuir ; il persévere,
Malgré mes efforts, mes cris ;

Malgré mon chien, ma colere,
Bouquet, baiser, tout fut pris.

SANCHO.

Ah ! ah ! Monsieur le galant, voilà donc comme vous en usez avec nos jeunes filles ? mais à bon chat, bon rat; je vous ferai voir que le bien est pour tout le monde, et le mal pour qui le cherche. Qu'avez-vous à répondre ?

LE FERMIER.

Moi ? rien : si ce n'est d'abord qu'elle a menti ; v'là le fait de la chose.

ROMANCE.

Je m'en revenois chantant ;
J'apperçus cette fillette.
V'là, dis-je, un morceau tentant ;
Je l'approchai sur l'herbette :
Vous en auriez fait autant.

En tournant mon compliment,
Je saisis sa main blanchette,
Que je baisis à l'instant ;
Puis j'ouvris sa colerette :
Vous en auriez fait autant.

Je t'aimerai tant, tant, tant,
Lui disois-je, ma brunette !
Plus je devenois ardent,
Plus j'amusois la folette :
Vous en auriez fait autant.

Un baiser pris doucement,
Fâcha d'abord la pauvrette;
Un second plus éloquent,
La rendit bientôt muette:
Vous en auriez fait autant.

Je vis ce bouquet galant,
Niché dans sa gorgerette;
Je le saisis à l'instant,
Sans en perdre une fleurette:
Vous en auriez fait autant.

Loin de nous innocemment,
Son chien jouoit sur l'herbette;
L'amour fut de ce moment
Le témoin et l'interprete:
Vous en auriez fait autant.

SANCHO.

Il a ma foi raison; mais faut d'la justice... Ecoutez, que vois-je là sortir de votre poche?

LE FERMIER.

C'est un beau mouchoir de fine soie, que je vais porter à notre sœur.

SANCHO.

Eh bien, Monsieur le fripon, je vous ordonne de donner ce beau mouchoir de fine soie à cette jeune fille, pour la consoler du bouquet que vous lui avez pris.

LE FERMIER.

Oh! Monseigneur, j'aime mieux tout rendre.

SANCHO.

Je le crois... Mais voyez un peu cet impertinent qui veut raisonner avec la justice !... Obéissez.

LA BERGERE *met le mouchoir sur son cou.*

Grand merci, Monseigneur.

SANCHO.

Attendez... Et toi, mon garçon, ne laisse pas sortir cette fille, et de gré ou de force reprends-lui le mouchoir que tu viens de lui bailler.

LE FERMIER.

Oh ! laissez faire.

DUO.

LE FERMIER.

Vous me le rendrez, j'espere.

LA BERGERE.

Tu ne l'auras pas.

LE FERMIER.

Tu me le rendras.

LA BERGERE.

Tiens, ne me mets pas en colere.

LE FERMIER.

Je veux ravoir
Mon beau mouchoir.

LA BERGERE.

Mais, mais je pense qu'il radote;
Il faudroit que je fûs bien sotte.

LE FERMIER.

Je te dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux ;
Magot ! voilà pour ta peine.

LE FERMIER.

Je suis déja hors d'haleine ;
Je dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux.

SANCHO.

Arrêtez, arrêtez : qu'on me remette ce mouchoir.

LA BERGERE.

Monseigneur....

SANCHO, *le rendant au Fermier.*

Tenez, mon ami, gardez-le bien.... Et vous, ma belle petite Poulette, si vous aviez défendu ce matin votre bouquet comme vous venez de défendre ce mouchoir, à coup sûr il ne vous l'auroit pas pris ; que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour... Qu'on les renvoie, et qu'on les marie, pour les punir d'avoir retardé mon dîner.

(*La Bergere et le Fermier sortent.*)

SCENE XIII.

(*Torillos qui étoit sorti pendant le* DUO, *rentre avec une Lettre.*)

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

ALLONS vîte nous mettre à table.

TORILLOS.

Ecoutez-nous.

SANCHO.

Je n'écoute rien.

TORILLOS.

C'est une Lettre.

SANCHO.

Je ne sais pas lire.

TORILLOS.

Mais, c'est de la part du Seigneur...

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez ; il faut avoir du respect pour ses Maîtres.

TORILLOS.

Vous reconnoissez son écriture ?

SANCHO *tourne et retourne la Lettre.*

Oui, sans doute... (*A part.*) Comment ferois-je ?... (*Haut.*) Allons, allons, lisez-la moi bien vîte.

TORILLOS.

Moi, Monseigneur ?

SANCHO.

Oui, sans doute ; n'êtes-vous pas mon Secrétaire, mon Intendant ?

TORILLOS.

D'accord ; mais si vous la lisiez vous-même.

SANCHO.

Mais si je ne veux pas la lire ?

TORILLOS.

C'est que l'écriture est un peu ingrate.

SANCHO.

Ah ! le traître, le veillaque, le bourreau, le maudit Secrétaire ! Comment, coquin, tu ne sais pas lire ?

TORILLOS.

Mais vous-même, Monseigneur ?

SANCHO.

Tiens, va-t-en, je t'en prie, va-t-en, crainte de malheur ; et vous, Docteur, puisque Docteur y a, voyons si vous savez lire.

LE DOCTEUR.

Grec, Hébreu, Siriaque, Anglois, Italien, François, Espagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finissons.

DUO.

DUO.

LE DOCTEUR *lit, & Sancho l'interrompt.*

» Ami Sancho.

SANCHO.

C'étoit un si bon Maître !
Il m'avoit promis trois ânons ;
Il me les donnera peut-être.

LE DOCTEUR *ôte ses lunettes.*

M'écoutez-vous ?

SANCHO.

Lisons, lisons.

LE DOCTEUR *remet ses lunettes.*

» Ami Sancho.

SANCHO.

Vous verrez qu'il m'envoie
Quelque joli petit présent :
Ah ! le cœur m'en saute de joie !

LE DOCTEUR.

M'écouterez-vous un instant ?

SANCHO.

Finissons... c'est une Province
Que son bras vient de conquérir,
Et dont il va me faire Prince.

ENSEMBLE.

LE DOC. Etes-vous las de discourir ?
SANCHO. Je n'eus jamais tant de plaisir.

LE DOCTEUR *lit.*

» Ami Sancho, je te donne avis que les Enchanteurs,
» mes ennemis et les tiens, ainsi que les voisins de ton

» Isle, se sont réunis pour t'attaquer, et qu'ils veulent, » dès cette nuit, se rendre maîtres de ton Gouvernement » et de ta personne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

» Je crains de ne pouvoir pas assez tôt arriver à ton » secours. »

SANCHO.

Tenez, Messieurs, croyez-moi; sauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'espérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort: je ne suis qu'un poltron quand j'ai l'estomac vuide; passe encore si j'avois dîné.

TORILLOS.

Qu'on serve Monseigneur.

SANCHO.

Qu'entends-je? Ah! mon cher ami! oui, je vous l'assure, vous serez, après mon grison, ce que j'aimerai le plus au monde... Je vais donc manger; je vais manger. Que je vous baise l'un et l'autre... Je te pardonne tout pour la seule parole que tu viens de dire; je te dispense de savoir lire, je te permets même de me voler... quand je serai devenu riche. Allons vîte manger.

(*Tout le monde sort. On entend une symphonie agréable.*)

SCENE XIV.

Le Théatre change & représente un sallon magnifique ; les pilastres sont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des cassolettes ; on voit au milieu une table superbement servie, & de toutes parts une foule de peuple rassemblé pour voir le dîner du Gouverneur.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

LE beau coup d'œil ! que de plats ! Courage, ami Sancho ; on a raison de dire que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme... Que je vais m'en donner.

TORILLOS *tient un vase, & un valet une serviette.*

Il faut, s'il vous plaît, vous laver.

SANCHO.

Oh ! ce n'est pas la peine, je me trouve assez propre.

TORILLOS.

Mais, Monseigneur, il le faut.

SANCHO.

Mais, maraud ! je ne le veux point.

TORILLOS.

Vous ne pouvez pas refuser de vous laver les mains.

SANCHO.

Soit, finissons. (*Il ôte son épée qu'un valet reçoit à genoux, & il se lave les mains.*) Que j'ai de patience... Encore ! cela est-il fini ? (*On lui présente une serviette, puis on lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi ?

LE VALET.

Que Monseigneur se rince la bouche.

SANCHO *lui jette le verre.*

Que le diable te mouche, veillaque ! Le premier qui s'approche, je l'assomme. (*Il se met à table & se déboutonne.*) Ah ! (*Il s'essuie le visage.*) Pouf! Tranquillisons-nous. (*On lui attache sous le menton une grande serviette.*) Par où commencer? (*Il se frotte les yeux.*) Par cette soupe.

LE DOCTEUR *se place derriere Sancho, d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, le Docteur le touche d'une baguette, & on le dessert, tandis que de l'autre côté Torillos essuie la bouche de Sancho à chaque plat que l'on enleve.*

Qu'on la desserve.

SANCHO.

Hem ?

LE DOCTEUR.

La soupe relâche l'estomac, et nuit à la digestion.

SANCHO.

Croyez-vous ? Moi, cela m'est égal. Qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

LE DOCTEUR.

Qu'on les emporte.

SANCHO.

Un moment, s'il vous plaît, ce n'est pas si fort la peine de m'essuyer la bouche. Se moque-t-on de moi ? n'est-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dîne, et prétend-on me faire mourir de faim ?

LE DOCTEUR.

Je veille à votre santé.

SANCHO.

Eh ! morbleu, je veux être malade ! quel diable d'homme êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Un sage Médecin, préposé par les habitans de l'Isle pour préserver leur Gouverneur de toute intempérie d'estomac : on m'appelle...

SANCHO.

Et moi, je te chasse ; oui, hors d'ici tout à l'heure, sinon je te jure que si je prends une corde, je t'étrangle, toi et tous les Médecins, Docteurs et Opérateurs de cette Isle.

LE DOCTEUR.

Là, tranquillisez-vous... Otez les ragoûts : Monseigneur est incommodé.

SANCHO.

Oh ! le bourreau !

LE DOCTEUR.

ARIETTE.

La soupe rend flegmatique ;
Tout ragoût est corrosif.
Vous deviendrez étique ;
Le bœuf vous rendroit poussif ;
Le veau n'est que viande fade,
Les poulets sont vaporeux,
Tout le gibier rend peureux....
Otez aussi la salade.

SANCHO.

Auras-tu fini bientôt ?

LE DOCTEUR.

Desservez vîte le rôt ;
Le poisson gâte la poitrine.

SANCHO *se leve.*

Que le diable t'endoctrine,
Docteur mille fois maudit !

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de servir du fruit.

SANCHO.

(*Il fait un tapon de sa serviette, et le met sur la bouche du Docteur.*)

Je te vais fermer la bouche.

LE DOCTEUR, *comme en étouffant.*

Otez, ôtez, ôtez, ôtez.

SANCHO.

Tous les plats sont emportés !
Au nom du ciel, arrêtez !...

Mes cris ne sont point écoutés,
Docteur, ou monstre farouche,
(*Il tombe à genoux.*)
Que mon appétit te touche;
Veux-tu me voir mourir de faim?

LE DOCTEUR.

Je prétends vous conserver sain.

SANCHO.

Ah, ciel! maudit gouvernement, maudite ambition, maudit Docteur! Il faut que je me venge en t'arrachant les yeux. (*Il s'élance sur le Docteur; on l'arrête.*)

LE DOCTEUR.

Eh! tout doux! Puisque vous le voulez, que l'on rende à Monseigneur cette poularde fine.

SANCHO.

Est-il possible?

LE DOCTEUR.

Au moins, c'est contre mon avis; et s'il arrive quelque malheur...

SANCHO.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas; j'en suis garant. (*Aux Valets.*) Rangez-vous de là, coquins! (*Il court à la table.*)

TORILLOS *veut le conduire au fauteuil.*

Mettez-vous ici.

SANCHO *se met au coin de la table sur un petit tabouret.*

Non, non, je me trouve bien là. (*Il prend la poularde.*) Oh! qu'elle a bonne mine! quelle odeur! (*On entend un tambour.* (Mais, juste ciel! pourquoi ce tapage?

TORILLOS.

Je crains quelque nouveau malheur : j'y vais voir. (*Il sort.*)

SANCHO.

Je frissonne.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous bien de manger.

TORILLOS *revient.*

Ah ! Seigneur, ce sont.... ce sont les ennemis qui ravagent l'Isle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défense.

SANCHO.

Qui, moi ? je ne sais que juger. Vous autres, allez vous battre.

LE DOCTEUR.

Le Seigneur Don Quichotte nous l'avoit bien prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas !

TORILLOS.

Nous tremblons comme vous ; ce sont des gens terribles, des Turcs, des Renégats.

SANCHO.

Pauvre Sancho !

LE DOCTEUR.

Nous allons rassembler vos Gardes, chercher des armes pour vous et pour nous.

SANCHO.

Quant à moi, ce n'est pas la peine; je me tiens déja pour battu. Restez... Vous me quittez ! O ciel !

(*Ils sortent.*)

SCENE XV.

SANCHO, *seul.*

RECITATIF.

Ils sont partis... Le bruit croît et s'augmente;
Je n'entends plus que fusils et canons.
Ils ont pris tous les plats, et la faim me tourmente.
Enfuyons-nous... Quels plus doux sons...
C'est le chalumeau, la musette...
C'est la timbale, la trompette...
Pauvre Sancho ! que devenir ?...
La faim me tourmente...
Ce doux son me charme et m'enchante...
Ce tintamare m'épouvante...
Hélas ! étoit-ce à jeun que je devois mourir.

ARIETTE.

Ciel ! ô ciel ! fais que j'en sois quitte
Pour quatre cents coups de bâtons !
Que l'on me les donne au plus vîte,
Et de ce pays décampons....
Où me cacher, où trouver gîte;

Mais que vois-je ? encore un gigot,
Une salade délectable ?
Il faut les saisir au plus tôt,
Et nous cacher... où ? Sous la table.
Que l'ennemi fasse le diable,
Mangeons bien, et ne disons mot.

SCENE XVI.

SANCHO, *caché sous la table*, TORILLOS, *suivi de Domestiques qui portent des armes pour Sancho, & qui sont armés eux-mêmes.*

TORILLOS.

OU est donc le Gouverneur ? Seigneur Sancho, le tems presse ; Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO *leve un coin du tapis, on le voit manger.*

Leur répondre, quelque sot ! j'ai bien autre chose à faire.

TORILLOS.

C'est en vain que je cherche. Aidez-moi donc vous autres : il ne peut être sorti, puisque j'ai fait veiller aux portes. Que diable ! seroit-il fourré sous la table ? Voyons. (*On leve le tapis.*) Quoi ! vous voilà, Monseigneur ?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'est pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vîte, les ennemis sont arrivés.

SANCHO.

Qu'ils s'en aillent.

TORILLOS.

L'Isle sera prise.

SANCHO.

Je m'en moque.

TORILLOS, *aux valets.*

Emportez vîte cette table... Vous, aidez au Gouverneur à se relever... Et vous, Monseigneur, prenez ces armes.

SANCHO *voulant s'en aller.*

Je n'en ferai rien.

SCENE XVII.

SANCHO, TORILLOS, THÉRESE, LOPE TOCHO, *suivi de Paysans & Paysannes.*

THÉRESE *aux Paysans.*

VENEZ, venez, vous autres. (*A Sancho.*) Tians, v'là la plus jolie jeunesse de la Manche qui s'en vient tout en chantant te féliciter sur ta fortune... Mais, qu'avons-je appris? qu'est-ce que tout ce tintamare?

SANCHO.

Oh! je n'en sais rien moi-même, ma chere Thérese. (*Il apperçoit Lope Tocho, et court l'embrasser.*) Ah! mon cher Lope, mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS.

Prenez vîte cette lance,
Armez-vous en diligence.

SANCHO.

Mon cher Lope, avance, avance.
Prends, prends vîte cette lance.
(*Il met sur le corps de Lope les armes que lui donne Torillos.*)

TORILLOS.

Ce casque et ce bouclier.

SANCHO.

SANCHO.

Prends, sans te faire prier,
Ce casque et ce bouclier.

LOPE TOCHO ET THÉRÈSE.

Mais, mais, c'est un vertige.

SANCHO.

Prends, prends, te dis-je;
C'est un service d'ami.
Mon bonnet, ma robe aussi.

(*Il ôte sa robe, son bonnet, sa perruque, & reste vêtu d'une robe de serge grise attachée avec une ceinture : il met tout sur le corps de Lope Tocho, qui le donne à un Domestique.*)

LOPE TOCHO ET TORILLOS.

Daignez nous dire, de grace...

SANCHO.

Sois Gouverneur à ma place,
Prince, Roi, Duc, s'il te plaît,
Quant à moi, votre valet,
Je n'en mets, ni je n'en ôte;
Ici nu je suis venu,
Et je m'en retourne nu;
J'avois compté sans mon hôte.

ENSEMBLE.

SANCHO. Mais, serviteur, je m'en vais.
TORILLOS. Vous quitteriez vos sujets ?
LOPE. } Expliquez-nous vos projets.
THÉRÈSE. }

LOPE TOCHO.

Vous renoncez à votre Gouvernement !

SANCHO.

Si j'y renonce ? Ah ! mon cher ami, je t'en réponds ! autant vaudroit que le diable m'eût mis la barbe en papillotes, que de m'inspirer la sotte envie d'être Gouverneur ; et s'il faut qu'elle me reprenne, je consens à mourir de faim dès le premier jour. Mais suffit, pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

LOPE TOCHO.

Vous consentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre fille ?

SANCHO.

V'là qu'est fini, je te baille ma petite Sancha ; je m'en retourne avec vous. (*Il se range du côté des Paysans.*) Je tope à tout, je me sens déja le cœur en joie de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma sorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monsieur le Duc ?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.

SCENE XVIII et derniere.

Les Acteurs précédens, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

SEIGNEUR, l'Isle est en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis sont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Graces à votre valeur.

SANCHO.

Taisez-vous, menteur insigne, taisez-vous... Si je n'étois prudent.... Mais suffit, qu'on m'ouvre la porte.

LE DOCTEUR.

Vous voulez nous quitter.

SANCHO.

Et tout à l'heure. Je pars avec mon gendre, mon âne, et ma femme... Mon cher âne, que je vais t'embrasser !... Oui, vous avez beau rire, mon âne, tout âne qu'il est, vaut cent fois mieux que vous ; il m'a rendu service, et vous ne m'avez fait que du chagrin.

LOPE-TOCHO *à Thérese.*

Le voilà déja devenu raisonnable.

SANCHO.

Adieu, Messieurs, adieu. Je suis né pour bêcher la vigne, et non pour défendre des Isles; chacun doit faire son métier. Je ne sais manier ni lance, ni lancette; et j'aime mieux une soupe qu'on mange, qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre Isle, ou qu'elle se gouverne toute seule. Faites à votre guise; je m'en lave les mains. Je n'y perds, ni gagne; et je m'en soucie comme d'un zeste.

LE DOCTEUR.

Soyez sûr qu'à l'avenir...

SANCHO.

Serviteur! on ne m'attrape pas deux fois.

ARIETTE.

J'ai donné dans la grandeur:
Le plus fin peut s'y méprendre;
Bon à prendre est bon à rendre,
Contre fortune bon cœur.
Laissons Marc-Aurele à Rome;
C'est le bon sens qui fait l'homme.
Prenez-moi l'œuf du moment;
Pain d'un jour et vin d'un an;
Femme à quinze, ami de trente;
Ce qui nuit, mettez-le en vente.
Va-t-il pleuvoir? couvrez-vous;
Quittez méchante partie;
Le mouton doit fuir les loups:
Au fait, cela signifie
Que je veux fuir de ce lieu:
J'ai tout dit; bon soir, adieu.

LOPE TOCHO.

Venez, beau-pere : j'ons déja des écus, j'en amasserons d'autres; vous trouverez chez nous une vie tranquille.

SANCHO.

Eh morgué ! c'est là le bonheur.

THÉRESE.

Mais, ta petite Péronnelle...

SANCHO.

Paix, Thérese ! touche-là ; pas de rancune. Quand la fortune nous trouble une fois la visiere, on ne sait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, et c'est pour ça qu'on voit tant de sots et de sottises dans le monde. Mais que tout soit fini. Je renonce aux Gouvernemens et aux Chevaleries : renonce à ta mauvaise humeur ; marions notre fille, travaillons la terre, et disons à nos enfans que, pour être heureux, il faut que chacun vive dans son état. Pour moi....

VAUDEVILLE.

SANCHO.

JE vais revoir ma chere métairie ;
Je dis adieu pour jamais aux grandeurs.
Sur l'avenir est bien fou qui se fie ;
Bon pain chez soi vaut mieux que poule ailleurs.
Qui croit au nid trouver la pie,
Le plus souvent ne prend qu'un rat.
Il faut, il faut, quoi qu'il arrive,
Que chacun vive
Dans son état.

THÉRESE.

Qu'une bourgeoise en beaux habits de noce,
Dans le grand monde étale de grands airs,
Ça ne sait pas se tenir en carrosse,
Ça veut parler, ça dit tout de travers ;
Bien loin de donner dans la bosse,
Chacun rit de son faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Qu'un jeune Abbé, tranchant du Militaire,
Tienne à Chloé des propos indécens ;
Malgré son ambre et son air de mystere,
On fait peu cas de ces petits talens :
Ce qui plaît dans un Mousquetaire,
Déplaît dans un homme à rabat.
Il faut, &c.

TORILLOS.

Qu'un Financier, dont la grande richesse
N'est pas toujours le prix de ses vertus,
Veuille imiter les airs de la Noblesse,
Il voit bientôt la fin de ses écus.
Adieu, les amis, la maîtresse;
Chacun rit aux dépens du fat.
Il faut, &c.

THÉRESE.

Fille qui veut, sans bien et sans naissance,
Dès son printems donner dans la grandeur,
Risque d'abord sa gentille innocence,
Et par degrés se pervertit le cœur.
L'estime honore l'indigence;
Le mépris suit un faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Par vanité que le jeune Valere
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs;
Que gagne-t-il à sortir de sa sphere?
Il perd son tems, et quelquefois ses mœurs
Le public, en juge sévere,
L'accuse d'être sot ou fat.
Il faut, &c.

LE DOCTEUR.

Le Gentilhomme est né pour le service
Le Villageois pour cultiver les champ

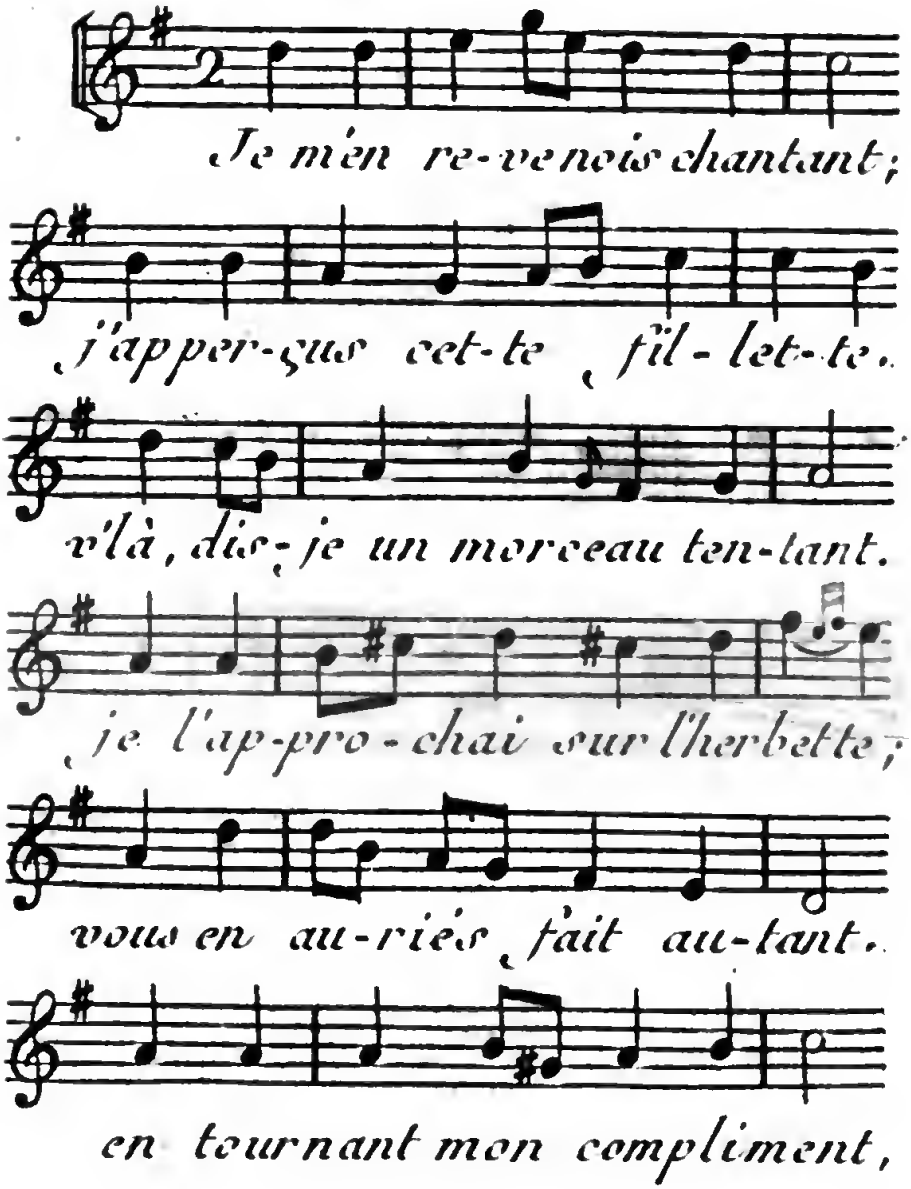
Le Magistrat pour rendre la justice,
Le Médecin pour soulager les gens.
Qu'à son sort chacun s'asservisse,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, il faut, quoi qu'il arrive,
Que chacun vive
Dans son état.

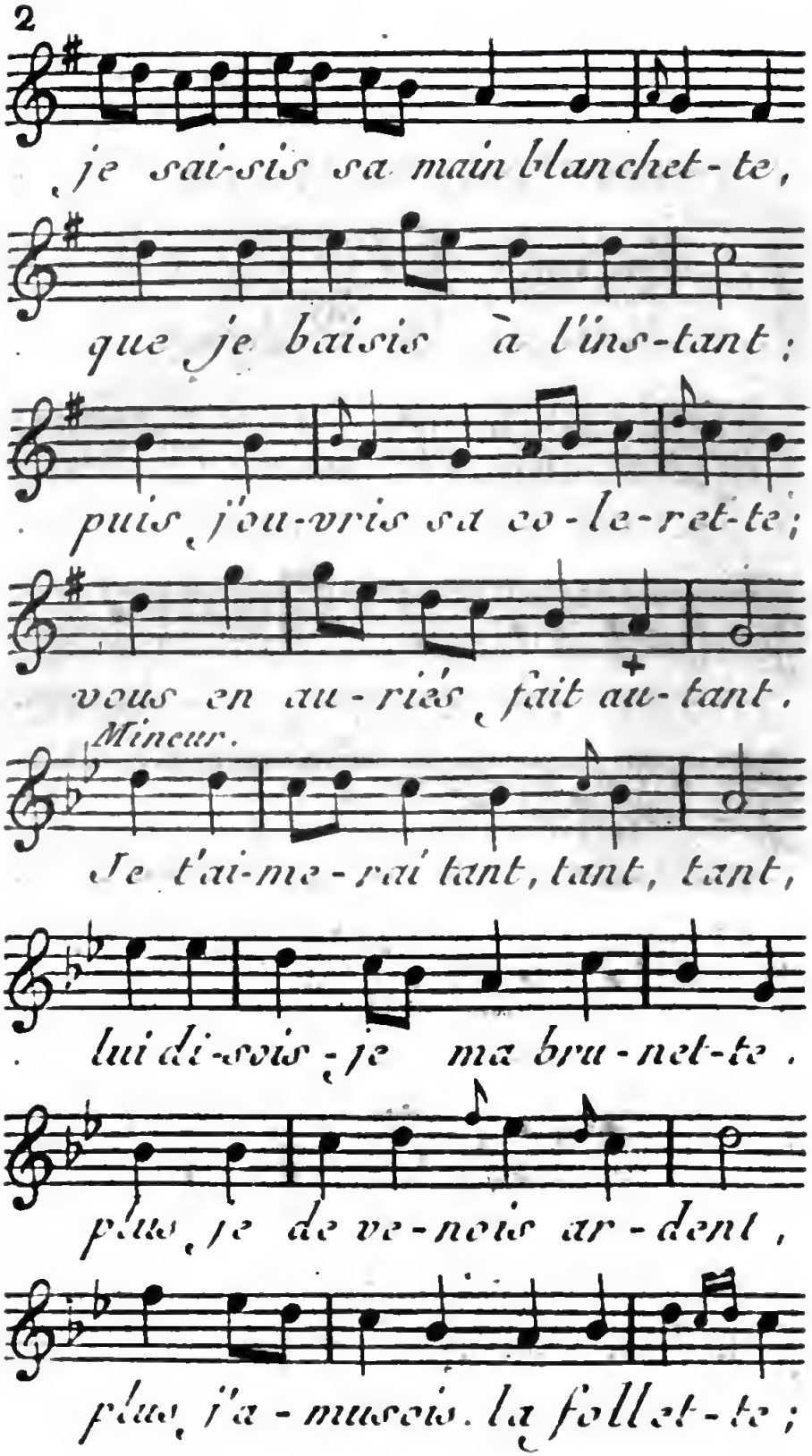
FIN.

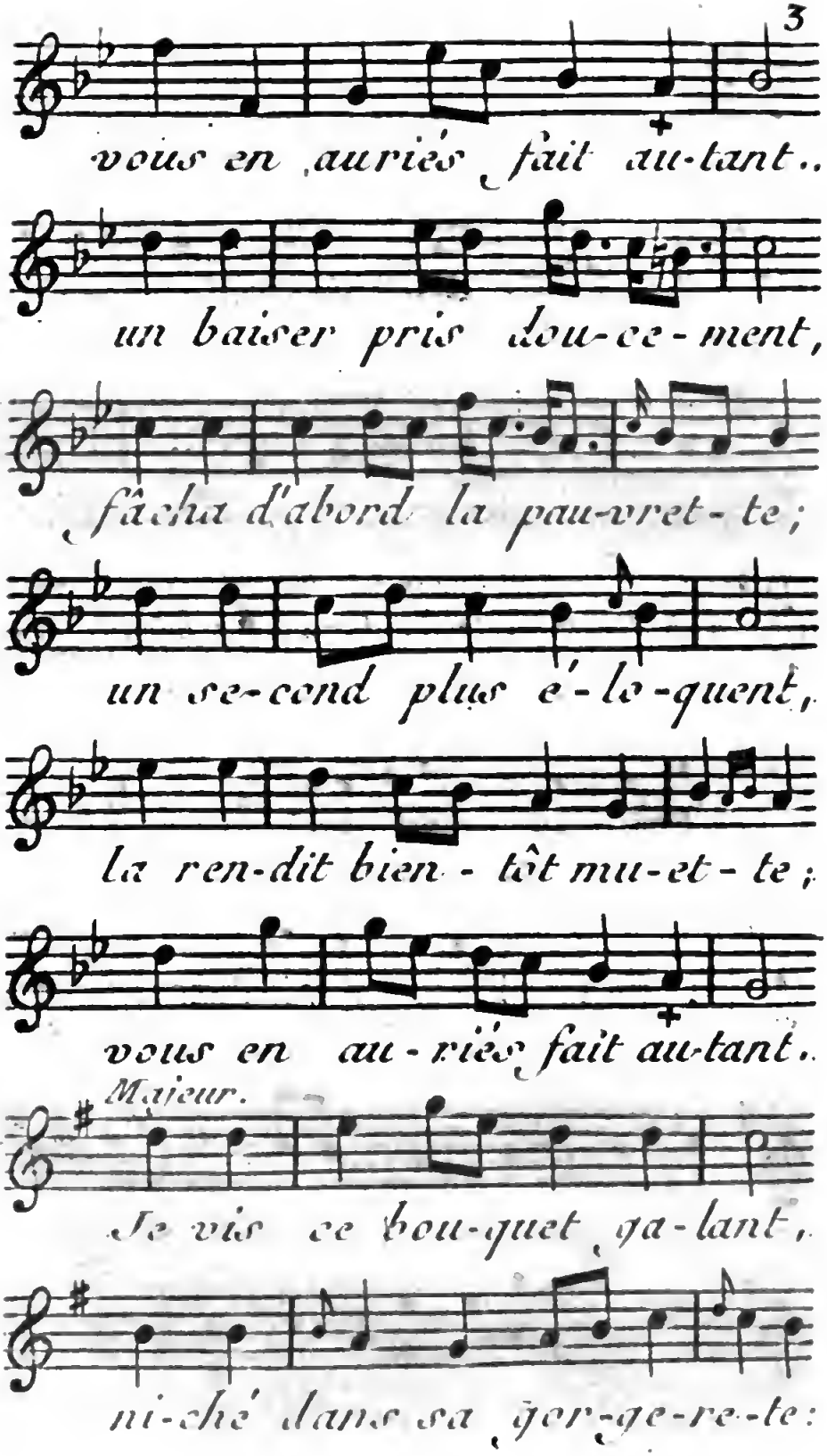
REGISTRATO
5422

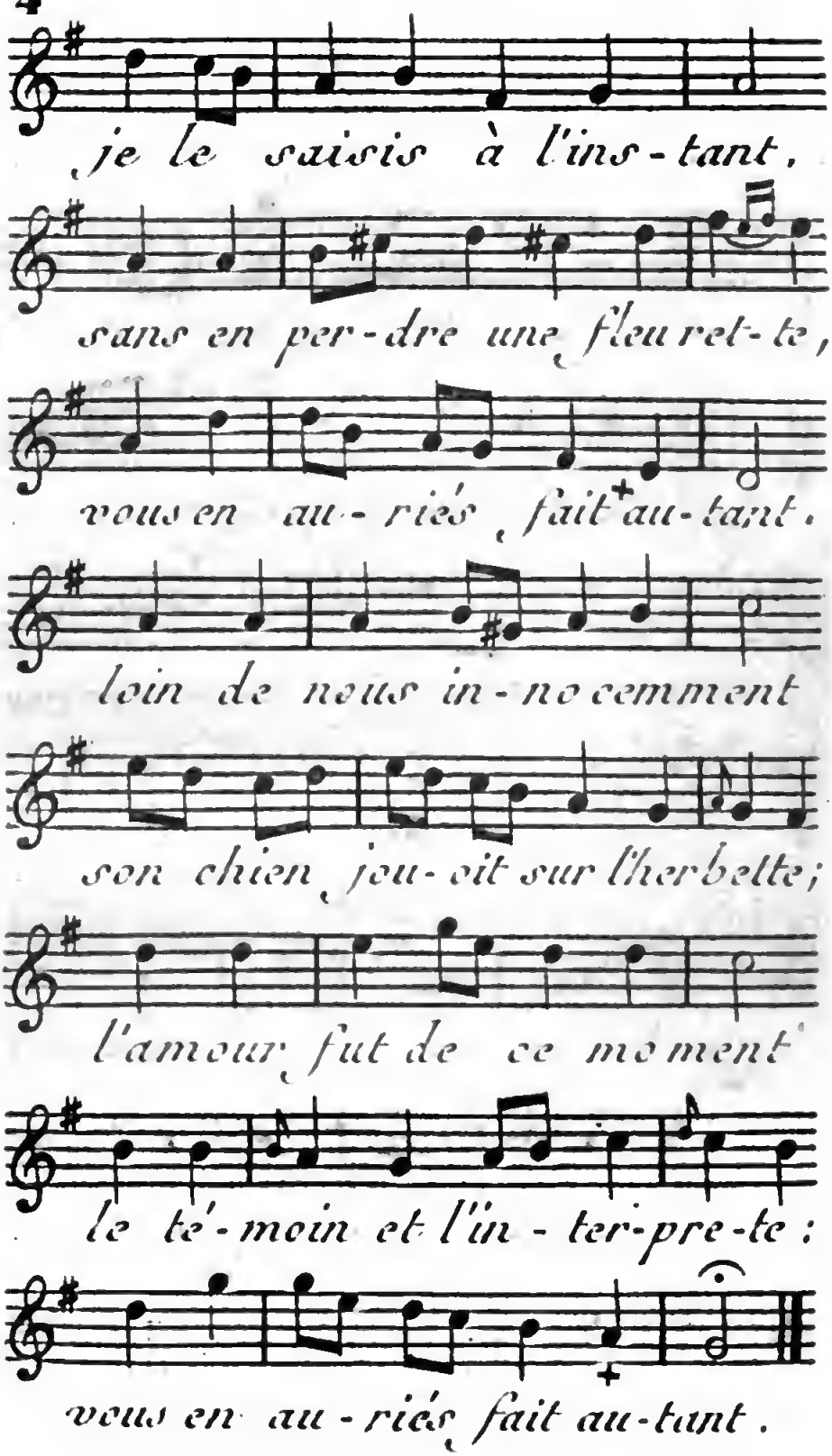
ROMANCE
de Sancho Pança

Paroles de Poinsinet,
Musique de Philidor.



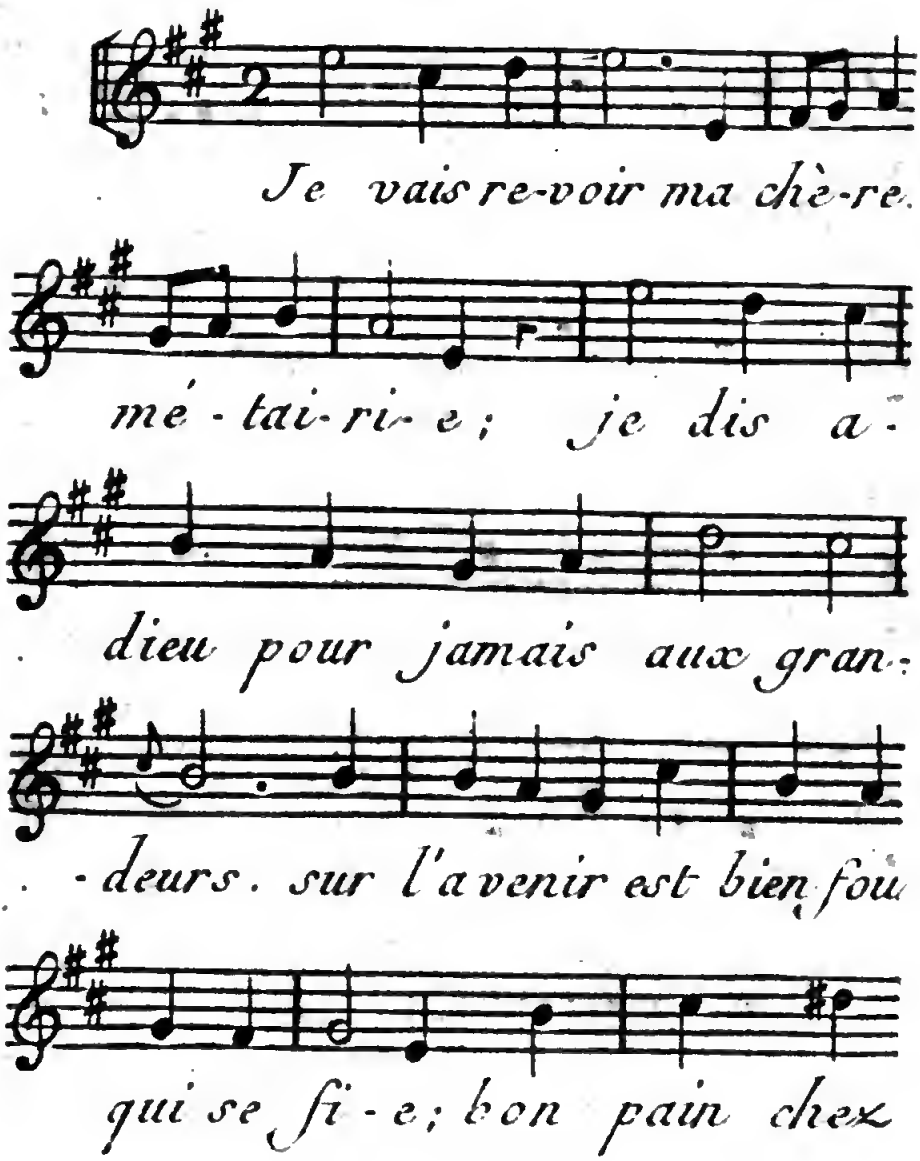

je sai-sis sa main blanchet-te,
que je baisis à l'ins-tant ;
puis j'ou-vris sa co-le-ret-te ;
vous en au-riés fait au-tant.
Mineur.
Je t'ai-me-rai tant, tant, tant,
lui di-sois-je ma bru-net-te.
plus je de ve-nois ar-dent,
plus j'a-musois la follet-te ;


vous en auriés fait au-tant..
un baiser pris dou-ce-ment,
fâcha d'abord la pau-vret-te;
un se-cond plus é-lo-quent,
la ren-dit bien-tôt mu-et-te;
vous en au-riés fait au-tant..
Majeur.
Je vis ce bou-quet ga-lant,
ni-ché dans sa gor-ge-re-te:

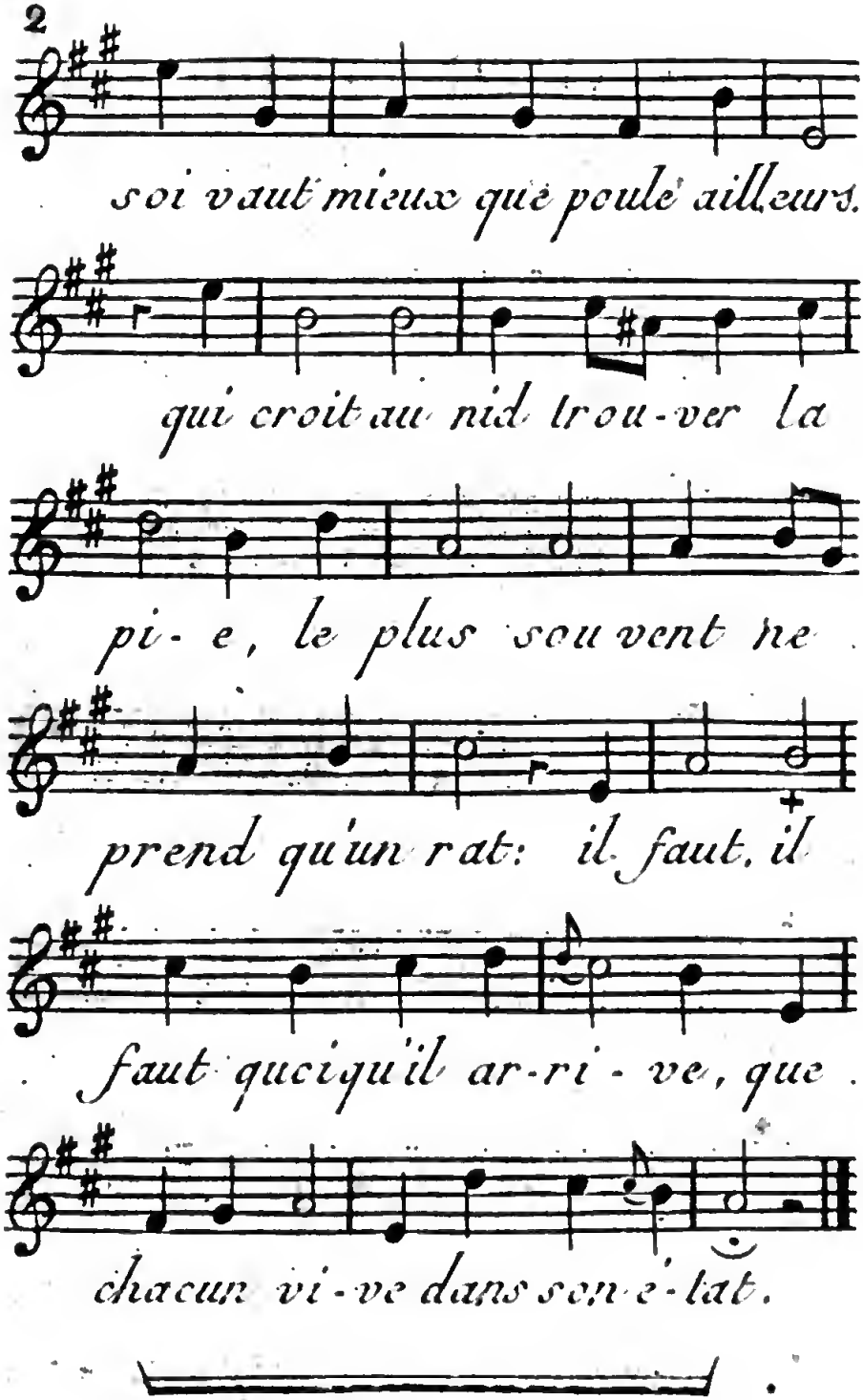

je le saisis à l'ins-tant,
sans en per-dre une fleu ret-te,
vous en au-riés fait au-tant.
loin de nous in-no cemment
son chien jou-oit sur l'herbette;
l'amour fut de ce moment
le té-moin et l'in-ter-pre-te:
vous en au-riés fait au-tant.

VAUDEVILLE
de Sancho Pança.

Musique de Philidor



2


soi vaut mieux que poule ailleurs.
qui croit au nid trou-ver la
pi- e, le plus sou vent ne
prend qu'un rat: il faut, il
faut quciqu'il ar-ri - ve, que
chacun vi - ve dans son e - tat.

BIBLIO
SCAR
PLUT
N.º C